

BULLETIN  
DES AMIS DU VIEUX HUË

都城好古社

都城好古社

都城好古社

都城好古社



# PREMIÈRE PARTIE

COMMUNICATIONS FAITES PAR LES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ

---

## LES CANONS-GÉNIES DU PALAIS DE HUÉ (1)

Par H. LE BRIS

*Professeur.*

Le Père Koffler semble faire allusion à des canons analogues aux Canons-Génies que l'on voit aujourd'hui à l'entrée du Palais de Hué. Võ-vương venait de reconstruire le palais des Nguyễn, au village de Phú-Xuân. Le missionnaire, mathématicien, astronome et médecin du roi, qui séjourna en Cochinchine de 1740 à 1755, et avait ses entrées libres dans les parties les plus secrètes du palais, nous dit dans la description qu'il fait de la résidence royale :

« La résidence royale disposée en carré, est entourée d'une triple muraille. Les entrées principales sont au nombre de sept : la plus belle s'ouvre s'ouvre le fleuve, forme la façade principale de l'édifice, et est surmontée d'un mirador. Non loin de là, sur la gauche, se voient trois canons qui ne servent jamais, si ce n'est peut-être à la naissance d'un prince héritier du Trône. Cent cinquante canons plus petits, en fer et en bronze, sont disséminés tout autour du palais, à raison d'un entre deux colonnes (2).»

La distinction que fait le Père Koffler entre les canons ordinaires, plus petits, et les trois gros canons « qui ne servent jamais », permet de voir en ceux-ci des canons correspondant aux Canons-Génies actuels.

Gia-Long, quelque temps après sa victoire définitive sur les Tày-Sơn, donna l'ordre de fondre tous les objets en cuivre qu'on avait pris aux ennemis, et de couler neuf grands canons. Le passage des Annales où

(1) Communication lue à la réunion du 17 avril 1914.

(2) *Description historique de la Cochinchine*, par Jean KOFFLER, traduction française de Victor BARBIER, des Missions Etrangères dans la *Revue Indochinoise*, 1911, Tome XV, p. 572.

l'on mentionne l'événement nous apprend que l'opération, commencée vers le 31 janvier 1803 (1), fut achevée vers la fin de janvier 1804. Il nous donne aussi des renseignements sur le poids de chaque canon et sur l'appellation qu'on leur donna : leur consécration aux quatre saisons et aux cinq éléments, la personnification qu'on en fit en leur donnant le titre de « Suprêmes Commandants d'armée, dont la Majesté est celle des Génies, à qui rien ne résiste », leur donnent certainement un caractère sacré et justifient l'appellation de Canons-Génies que nous leur donnons.

Voici le passage des Annales de Gia-Long qui les concerne (2) :

« En *qui-hoi*, deuxième année de la période Gia-Long, au printemps, à la première lune, au jour *ât-hoi*, 31 janvier 1803, on coula neuf gros canons en bronze.

[Leur désignation fut tirée des quatre successions (des saisons) et des cinq éléments : le premier, le Printemps, du poids de dix-sept mille sept cents livres et plus ; le second, l'Été, du poids de dix-sept mille deux cents livres et plus ; le troisième, l'Automne, du poids de dix-huit mille quatre cents livres et plus ; le quatrième, l'Hiver, du poids de dix-sept mille huit cents livres et plus ; le cinquième, le Bois, du poids de plus de dix-sept mille cent livres ; le sixième, le Feu, du poids de plus de dix-sept mille deux cents livres ; le septième, la Terre, du poids de dix-sept mille huit cents livres et plus ; le huitième, le Métal, pesant plus de dix-sept mille six cents livres ; le neuvième, l'Eau, du poids de plus de dix-sept mille deux cents livres.]

« Dès que les ouvriers eurent terminé le travail, on grava une inscription pour perpétuer le souvenir du fait.

[L'inscription était conçue : l'an *giáp-ngọ*, 1774, eut lieu la visite vers l'Est (3). En *mậu-thân*, 1788, les troupes furent ramenées à Gia-Định (4). En *tân-dậu*, 1801, au deuxième mois de l'été, 11 juin

(1) La dernière date mentionnée avant la fonte des canons est le jour *ât-hoi* 31 janvier ; le date mentionnée après est le jour *ât-dậu*, 10 février 1805. Mais entre la date du 31 janvier et la mention de la fonte des canons, on mentionne d'autres événements. Je ne saurais dire par conséquent, s'il faut placer l'ordre de fondre les canons exactement au 31 janvier ou entre ce jour et le 10 février.

(2) *Đại-nam Thập-lục chính-biên đệ nhất kỷ*, XX. 1 a b 2 a.

(3) C'est en 1774 que Huệ-Vương fut obligé de s'enfuir de Hué, devant les Tonkinois victorieux, et de se retirer dans les provinces de la Basse Cochinchine. Les caractères employés ici *tuần*, ont, dans certaines expressions, le sens de « se retirer », mais quelques lignes plus bas, il est employé avec son sens ordinaire de « visiter, inspecter, faire une démonstration militaire », et ici même c'est avec ce sens qu'il faut l'entendre : l'auteur de l'inscription veut jeter un voile sur la fuite de Huệ-Vương.

(4) En 1788, Gia-Long, qui avait été obligé de s'enfuir dans le golfe de Siam, s'empara définitivement des provinces de la Basse-Cochinchine.

10 juillet, l'ancienne capitale fut reprise (1). En *nhâm-tuất*, au second mois de l'été, 31 mai-29 juin 1802, le corps principal des troupes alla faire une démonstration au Nord ; à la septième lune, 29 juillet-27 août, la nouvelle du triomphe fut annoncée à l'Empereur. Cette même année, on fit revenir les troupes, et on informa (les Ancêtres) du Temple, en leur présentant les captifs, que les rebelles du royaume étaient anéantis. En *qui-hợi*, 1803, au printemps, ordre fut donné de fondre tous les objets en cuivre dont on s'était emparé, et de couler de grands canons, au nombre de neuf, qui seraient tous faits ainsi du premier au neuvième. A la douzième lune, 13 janvier-10 février (1804), les ouvriers annoncèrent que le travail était terminé ; il n'y eut qu'à donner l'ordre de graver une inscription comme souvenir.

La quinzième année de Gia-Long, 1816 (2), on ordonna que le nom de ces canons serait : Suprêmes Commandants d'armée, dont la Majesté est égale à celle des Génies, à qui rien ne résiste]. »

Toutes ces diverses inscriptions sont reproduites sur les canons mêmes. D'autres inscriptions dont ne parlent pas les Annales s'y trouvent également. C'est ainsi que sur chaque canon, des caractères ont été gravés dont voici la traduction :

« La fabrication de ces canons a été surveillée par :

Nguyễn-Vân-Khiêm, Đô-Thông-Chê, Khiêm-Hoà Hầu.

Hoàng-Vân-Cần, Chánh-Quản-Cơ, Cần-Thận Hầu.

Ích-Vân-Hiệu, Phó-Quản-Cơ, Hiệu-Thuận Hầu.

Phan-Tần-Cần, Tham-Tri Bộ-Công, Cần-Tin Hầu.

On remarquera que les titres de noblesse donnés aux surveillants de la fonte du canon sont formés de deux parties : le titre *Hầu* qui correspond à notre « marquis » et les noms *Khiêm-Hoà*, *Cần-Thận*, *Hiệu-Thuận*, *Cần-Tin*, composés du prénom des mandarins intéressés auquel prénom le roi a ajouté un autre caractère choisi : le tout forme titre. Ainsi le titre de noblesse de Nguyễn-Vân-Khiêm, Général, serait Marquis (digne d'être) respecté; celui de Hoàng-Vân-Cần, Capitaine, Marquis diligent; celui de Ích-Vân-Hiệu, Lieutenant, Marquis reconnaissant et soumis et celui de Phan-Tần-Cần, Sous-Ministre des Travaux publics, Marquis soigneux et sincère.

(1) C'est le 13 juin 1801 qu'eut lieu le dernier combat sous les murs de Hué et que Gia-Long arriva aux quais de Hué. (Voir L. CADIERE : *Documents relatifs à l'époque de Gia-Long*, dans B. E. F. E.-O. 1912 N° 7, p. 51 ; *Le Mur de Đổng-Hợi*, dans B. E. F. E.-O. 1906, p. 245). Le 15 juin, il prit possession du palais.

(2) Les Annales à cette année ne mentionnent pas cette ordonnance royale.

A gauche du canon sur le plat du tourillon se trouve cette inscription :

« Pour se servir de ce canon, il faut d'abord bourrer le fond de trois couches successives. La première est formée de 30 *cân* de poudre et de 90 *cân* de terre; la deuxième, de 35 *cân* de poudre et de 105 *cân* de terre; la troisième, de 40 *cân* de poudre et de 100 *cân* de terre. Puis une dernière couche de 20 *cân* de poudre destinée à faire partir le boulet. Si l'on veut que le boulet ait plus de force ajouter 3 ou 5 *cân* de poudre. Avec 10 *cân* de poudre de plus, on obtient le maximum d'effet. Si l'on se sert de poudre de qualité inférieure, la quantité ajoutée ne sera pas supérieure à 30 *cân*. Si la poudre est de très bonne qualité, 20 *cân* suffiront pour obtenir un effet satisfaisant. Les boulets sont en bronze, en cuivre ou en fonte. La longueur du boulet en bronze sera de 5 *lắc* 2 *phân* et le poids en sera de 92 *cân*, Les boulets en cuivre pèseront 74 *cân*, ceux de fonte 52 *cân* 8 *lượng*. Pour les tirs ordinaires n'employer que des boulets en fonte.

« Ces recommandations ont été respectueusement écrites par le *cái-đội* Võ-Quan-Tuân, Marquis de Giảng-Luân (Giảng-Luân Hầu) ».

Je ne suis guère compétent en pyrotechnie. Il me semble cependant que les canons, s'ils avaient servi d'après les instructions de Võ-Quan-Tuân, eussent été très dangereux, du moins pour leurs propres canoniers. Mais ils n'ont jamais servi. S. M. Tỵ-Đức fit, paraît-il, construire 9 petits canons sur le même modèle que les Canons-Génies de Gia-Long, Ces canons abrités également sous le Tả-Xưởng-Tứ-ŕng-Quân qui, à cette époque, était beaucoup plus vaste, servaient chaque fois qu'un événement heureux arrivait au Palais. Je donne ce renseignement sous toutes réserves. Il m'a été fourni par l'ancien gardien des Canons-Génies, actuellement en retraite, et qui était en service sous le règne de S. M. Tỵ-Đức.

Les Canons-Génies se ressemblent tous. Seul leur poids diffère, d'une façon peu sensible d'ailleurs.

Ils ont une longueur totale de 5<sup>m</sup>10. Le diamètre de l'âme est de 0<sup>m</sup>22. le diamètre total de la tranche atteint 0<sup>m</sup>54 et la partie arrière mesure 2<sup>m</sup>60 de circonférence. Les tourillons sortent de 0<sup>m</sup>22 et ont 0<sup>m</sup>22 de diamètre. L'affût a 2<sup>m</sup>75 de long, 0<sup>m</sup>73 de hauteur à l'avant, 0<sup>m</sup>22 à l'arrière. Les roues massives ont 0<sup>m</sup>62 de diamètre. Elles mesurent 0<sup>m</sup>22 d'épaisseur et sont cerclées de fer sur une largeur de 0<sup>m</sup>08.

Les Canons-Génies sont finement ornés à la tranche d'une décoration simple en couronne, puis aux renforts, de frises plus compliquées et très élégantes. Le nom de chaque canon est gravé à l'arrière, sur le bouton de la culasse : ce caractère est recouvert d'une couche de «*son*» ou laque, ce qui le rend constamment brillant. Sur le dessus du canon, en caractères sigillaires, on peut lire l'inscription dont j'ai donné une

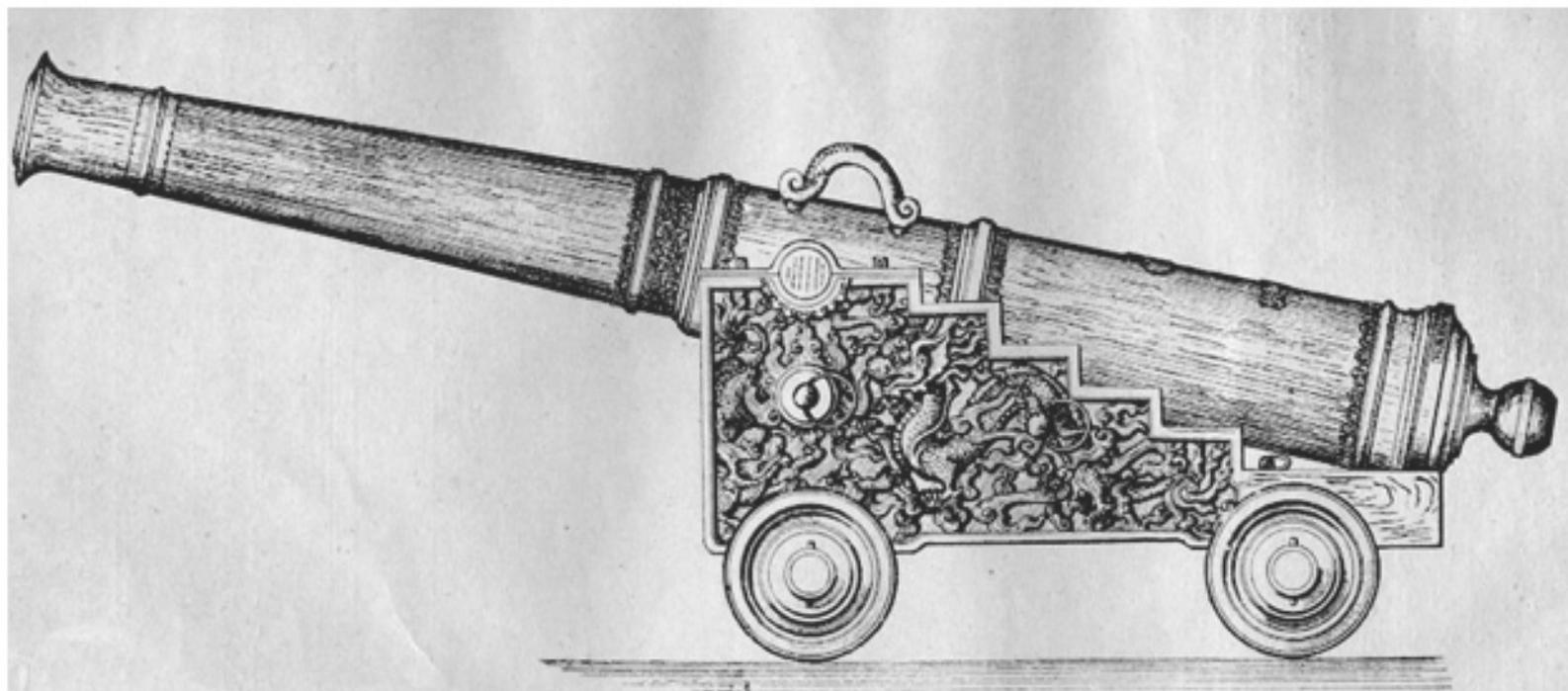


Fig. 6. — Un des Canons - Génies : Profil de côté.  
( Dessiné par Bửu -Viện, du Cours élémentaire de l'école franco -annamite de Thừa -Thiên ).

traduction «.... L'an *giáp-ngo*, 1774, eut lieu la visite vers l'Est . . . »  
Puis, un peu plus bas, le titre de noblesse des Génies : « Suprême Com-  
mandant d'armée, dont la Majesté est égale à celle des Génies, à qui rien  
ne résiste, 15<sup>e</sup> année de Gia-Long, jour et mois favorables de *bính-ti* ».

A droite de la pièce, sur le plat du tourillon, est inscrit le poids du  
canon, et à gauche, la façon de s'en servir.

Le chariot est joliment décoré. On en aura une idée assez exacte par  
le dessin ci-dessus qui reproduit le sujet sculpté avec beaucoup de vérité.  
on distingue parfaitement le dragon traditionnel écrasant un autre  
dragon et forçant ce dernier à s'enfuir. Sur le devant, une belle tête de  
dragon se détache bien.

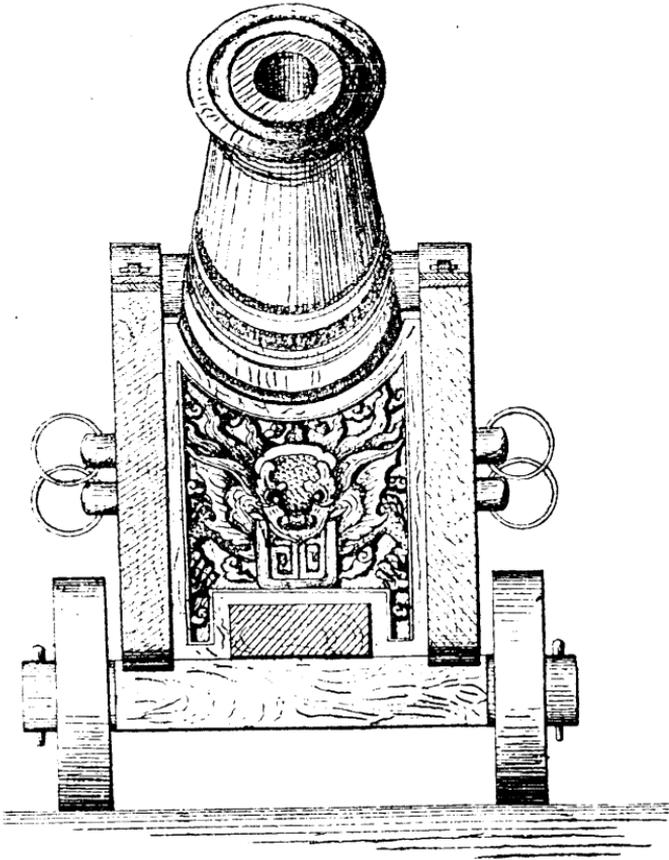


Fig.7. — Un des Canons-Génies : Profil de face.

(Dessiné par BÛU-VIÊN, du Cours élémentaire de l'école franco-annamite  
de Thira-Thiên..)

Les Canons-Génies sont abrités sous le *Tà-Nurong-Turong-Quan*. Le  
*Tà-Nurong-Turong-Quan* est un vaste hangar situé à gauche de la porte

du Ngo-Môn. Sous Gia-Long, la partie sud de la citadelle comprise entre les remparts et le palais royal, était occupée par les parcs d'artillerie. Des nombreux bâtiments qui existaient à cette époque il n'y a plus que le Hũu-Xũng-Tũng-Quãn, transformé en écuries royales et le Tả-Xũng-Tũng-Quãn où se trouvent actuellement les Canons-Génies.

Le Tả-Xũng-Tũng-Quãn est ouvert à tous les vents. Avant Đổng-Khánh le hangar était fermé du côté du palais par un mur d'environ 1m20 de hauteur et sur la face sud par une grille de bois. Il était autrefois absolument défendu au peuple d'entrer dans le Tả-Xũng-Tũng-Quãn, et tout le monde en passant devant les canons devait se découvrir et s'incliner comme devant les plus grands Génies.

A ce sujet, je tiens de mon ami, M. Sogny, la légende suivante :

Un jour, un jeune garçon entra malgré la surveillance des gardiens dans le Tả-Xũng-Tũng-Quãn et s'approcha innocemment des Génies. Curieux comme tous les enfants, il voulut regarder par la bouche béante du canon. Brusquement, l'enfant fut happé et, la tête la première, il s'engouffra dans l'âme du canon. On ne le revit plus. La légende se raconte encore dans les familles de la citadelle et les mères font trembler leurs gamins par l'histoire du canon loup-garou très méchant, capable de dévorer les petits garçons désobéissants et irrespectueux envers les Génies.

On peut voir actuellement au fond du Tả-Xũng-Tũng-Quãn un mur d'environ 2m50 de large et de 3m50 de haut, peint de cinq couleurs différentes suivant le sens vertical. Ces bandes colorées représentent des bannières à sentences parallèles. Mais les sentences louangeant les canons manquent : les mandarins militaires ne connaissent guère les caractères. Adossée à ce mur est une table de pierre blanchie à la chaux et sur laquelle des bâtons d'encens à demi consumés ont été déposés : le feu sacré n'est plus entretenu sur l'autel des Canons-Génies. Le tout forme un ensemble délabré. Les Génies ont perdu de leur prestige et la décoration de leur temple s'en ressent. En guise de *quãn bàn*, « tapis de table », des maçons maladroits ont peint sur le mur blanc des bouquets informes et des fleurs extraordinaires. Cela fait un assemblage de couleurs criardes fort disgracieux. Le gardien des Canons-Génies trouve ces dessins très beaux.

Avant de passer au culte que recevaient et que reçoivent encore en partie les Canons-Génies, je tiens à faire remarquer que Gia-Long a fait fondre neuf Canons-Génies, tout comme Minh-Mang plus tard a ordonné de couler les neuf urnes dynastiques (1). Pourquoi toujours ce nombre

(1) Voir B. A. V. H. 1914, N° 1, pp. 15-46.

neuf ? Je signale le fait en laissant à d'autres plus compétents que moi le soin de l'expliquer.

Autrefois, le roi prévoyait à son budget particulier une certaine somme destinée au culte des canons. La cérémonie avait lieu au Palais dans la salle du HỘ-VỆ où les Canons-Génies avaient leur tablette. L'officiant était le gardien chef des Canons-Génies. Il avait le grade de *suất-đội*, « capitaine, chef de compagnie » : la place était recherchée car les gardiens pouvaient obtenir des titres de noblesse malgré leur infime grade ; c'est ainsi que Võ-văn-Tuàn, *cái-đội*, auteur de l'inscription sur la façon de charger le canon, signe Duc de Giảng-Luân.

Le *suất-đội* était aidé par cinq *lính* qui tous suivaient leur chef pour se prosterner devant la tablette des Canons-Génies. Le roi offrait, comme dans toute grande cérémonie, le bœuf, le cochon et la chèvre.

Depuis la première année de Đổng-Khánh ce culte ne se rend plus au Palais et nulle somme n'est prévue pour l'assurer en dehors. Cependant l'habitude est restée et le gardien offre encore un sacrifice tous les premiers et tous les quinze du mois. Il s'incline respectueusement devant la table de pierre où l'on a allumé quelques baguettes d'encens et où il a disposé quelques présents, bananes, alcool, riz, parfois même une tranche de cochon grillé, un poulet rôti, le tout payé sur sa maigre solde.

Les gardiens spéciaux des canons ont disparu. Les Canons-Génies sont actuellement sous la surveillance du « tireur de canon du matin et du soir ».

Les canons, je l'ai dit, sont à peu près tombés en disgrâce : plus de gardiens, plus de culte. Cependant ils ont conservé un pouvoir assez considérable. . . . et assez inattendu.

Lorsqu'une personne est gravement malade, qu'elle a pris toutes les médecines prescrites par le médecin, il lui arrive, en désespoir de cause, d'aller consulter le devin. Or, le *thầy bói*, parmi les mille et une recettes dont il dispose, compte « la prière aux Canons-Génies ». C'est ainsi qu'assez souvent de pauvres malades viennent avec de l'alcool, du bétel et quelques feuilles de papier doré, supplier les « Cửu-Vị », les Neuf Personnes, de les sauver. La guérison, paraît-il, est à peu près certaine, si l'on n'a pas omis de suspendre à la bouche d'un canon un bouquet de fleurs jaunes. Lorsque le rétablissement est complet, on vient remercier les Canons-Génies en leur offrant un repas de riz, de viande, de poulet, de bananes.

Les neuf Génies ont encore d'autres pouvoirs. Ils peuvent ramener la paix dans une famille lorsque celle-ci est désunie, et le gardien ne manque jamais dans ses *lạy* bimensuels aux canons de prier pour les *vạn-hộ*, « les dix-mille familles. »

Les Génies n'aiment pas que les coups de canons journaliers du matin et du soir soient tirés irrégulièrement. Et le gardien ponctuel a toutes chances d'obtenir à peu près ce qu'il veut de ses puissants pensionnaires.

Les Canons-Génies ne devaient jamais partir en guerre. Ils étaient les gardiens suprêmes du royaume et devaient rester à la Cour. Lorsque les troupes étaient victorieuses, les Canons-Génies recevaient de nombreuses offrandes. Lorsque la bataille était perdue, c'étaient d'autres canons qui recevaient un blâme et qui étaient rétrogradés. Car s'il n'y eut que neuf Canons sacrés Génies, *Cửu-vị-thần*, il y eut également dans le *Hũu-Xửng-Tướng-Quân*, actuellement transformé en écuries, neuf autres canons, coulés sur le même modèle que les Canons-Génies, et qui avaient reçu des brevets, parfois honorables. Ces canons, de même taille que les Canons-Génies, étaient seuls responsables de la perte des batailles.

Un jour, Sa Majesté *Tự-Đức* décida de faire partir en campagne un des neuf canons frères des Canons-Génies. On eut beau atteler les chevaux les plus forts, rien n'y fit : le canon ne voulait pas partir. On en référa au roi. *Tự-Đức* entra dans une grande colère écrivit au canon une lettre assez sèche, le priant de réfléchir à son acte, lui disant, que la guerre était chose sérieuse et que sa détermination entêtée pourrait amener de grands malheurs dans le royaume. « D'ailleurs, achevait l'Empereur, si vous ne vous décidez pas à partir, j'irai moi-même vous frapper de rotins, et vous perdrez du même coup vos titres de noblesse ». La lettre fut lue devant la bouche du canon, puis on la brûla et les cendres furent dispersées au vent. On attela de nouveau : deux chevaux suffirent pour traîner l'énorme canon qui s'était fait léger, léger...

Les neuf canons qui se trouvaient à droite du *Ngọ-Môn* ont été dispersés. Trois ont été envoyés à *Gia-Định*, trois à *Sơn-trà* (Tourane) et trois à *Thuận-An*. Les Canons de *Gia-Long* restent seuls désormais pour défendre le Palais.

Si les Canons « Suprêmes Commandants d'armée » ont perdu beaucoup de leur considération dans le milieu lettré, ils conservent encore quelque crédit chez les mandarins militaires. Lorsqu'un mandarin vient d'être nommé, il va souvent isolément « en pèlerinage » vers le *Tả-Xửng-Tướng-Quân* et s'incline devant l'autel des Génies. Mais la visite n'est plus imposée par les rites et quelques-uns s'en dispensent. Dans le peuple, les canons ont encore quelque influence, et les plus confiants espèrent même que les Génies se réveilleront et que cette fois « rien ne leur résistera ». J'ai recueilli une petite pièce de vers en caractères qu'un naïf passant à l'aide d'un morceau de brique, a

écrite en traits rouges sur le Canon « Eté » : « Oh ! Génie, écrit l'obscur poète, est-il possible que tu te sois laissé abattre pour toujours ? Non ! tu dors sans doute pour mieux te réveiller et pour mieux montrer ta puissance ».

En attendant ce jour désiré par mon collaborateur accidentel, les Canons-Génies dorment tranquillement sous le Tả-Xưởng-Tướng-Quân. Et, horreur du sort, à côté de l'inscription en caractères chinois « Suprêmes Commandants d'armée, dont la Majesté est égale à celle des Génies, à qui rien ne résiste », d'autres inscriptions, en français, gravées dans le bronze à l'aide de mauvais clous, certifient que Louis Le Bellec et Yvon Le Gad, soldats de deuxième classe, ont passé par là en 1899 et en 1908 !

# LES PRISONS DU VIEUX HUÉ :

## LE TRẦN-PHỦ (1)

Par J.-B. ROUX

*De la Société des Missions des Etrangères.*

Nous avons parlé précédemment du Khám-Đurong. C'était à Hué dans le temps jadis, disions-nous, la prison des condamnés. La prison préventive était subie à deux endroits différents, selon le tribunal auquel était déféré à l'accusé. Il y avait la prison du Phủ Thừa-Thiên et la prison Trần-Phủ : la première était jointe au tribunal du préfet de la province, nous en dirons un mot en terminant ; la seconde renfermait les prisonniers déférés au Bộ Hình, ou Ministère de la Justice. Nous allons donner sur elle tous les renseignements que nous avons pu recueillir soit en interrogeant des personnes qui l'ont vue du temps de Tự-Đức, soit en parcourant l'histoire : là nous avons trouvé un document de première valeur, c'est une lettre adressée à Mgr Cuènot, son évêque, par M. Niche, missionnaire de la Société des Missions Etrangères de Paris, plus tard évêque de Saigon. Cette lettre, il l'écrivit au Trần-Phủ même, où il fut détenu pendant sept mois. Elle a été publiée dans les « Annales de la Propagation de la Foi », vol. XV, p. 506 et suiv. Le mot Trần-Phủ ou Trần-Vu 鎮撫 signifie : gouverneur, ou résidence du gouverneur. On dit couramment aujourd'hui en annamite : on mena les prévenus chez le Tuấn-Phủ, on les interrogea chez le Tuấn-Phủ, on les mit en prison chez le Tuấn-Phủ. On devait dire de même autrefois pour Hué : on les mit en prison chez le Trần-Phủ. Et peu à peu on s'habitua à donner ce nom à la prison elle-même. Telle est l'hypothèse que nous hasardons timidement sur l'origine de cette appellation de Trần-Phủ qu'on peut trouver bizarre de voir employer pour désigner un lieu de détention (2).

(1) Communication lue à la réunion du 23 avril 1914.

(2) D'après MM. Đào-thái-Hành et Nguyễn-dinh-Hoè, les mots Trần-Phủ désigneraient originairement un régiment dont les soldats auraient été préposés à la garde des prisonniers. Par la suite l'expression aurait été employée pour désigner la prison dont ces soldats avaient la garde.

Comme le Tràn-Phủ était destiné aux prisonniers dont la cause était instruite au Ministère de la Justice, il doit être aussi ancien que ce dernier et remonter par conséquent au règne de Gia-Long et aux premières années du XIX<sup>e</sup> siècle. Le premier document que nous ayons rencontré où il soit nommé explicitement date de 1833.

A cette époque, le Tràn-Phủ était situé dans l'angle Sud-Est de la citadelle. Pour s'y rendre, on pénétrait dans la ville par la porte Chánh-Đông, vulgairement appelée porte de Đông-Bà ou Mirador IX. Aussitôt la porte franchie, on tournait à gauche et on suivait le chemin de ronde l'espace d'environ 350 mètres. on trouvait alors la prison touchant le chemin de ronde, du côté opposé aux remparts. Sa porte principale s'ouvrait sur ce chemin. Le Tràn-Phủ resta à cet endroit jusqu'au début du règne de Thành-Thái (monté sur le trône en 1889).

Le Tràn-Phủ était une enceinte rectangulaire formée par de grands murs. Il paraît avoir eu de soixante-dix à quatre-vingts mètres de longueur sur environ vingt-cinq de large. La longueur était dans le sens du chemin de ronde, sur lequel, comme nous l'avons dit, s'ouvrait la porte principale placée au milieu du mur d'enceinte. Par derrière était un marais ; des portes s'ouvrent aussi de ce côté-là. Les deux côtés n'atteignaient pas les sentiers qui, partant du chemin de ronde, se rendaient dans la ville : des paillotes et des jardinets les en séparaient. On peut se rendre compte encore aujourd'hui de la description que nous venons de donner. Le marais situé en arrière du Tràn-Phủ existe encore et nous avons retrouvé les fondements en pierres du mur d'enceinte qui le longeait. Les mêmes pierres se retrouvent éparses le long du chemin de ronde: Sur les côtés on trouve en creusant la terre des débris de briques.

Au milieu de cet enclos était un grand bâtiment soutenu par des colonnes en bois et couvert en tuiles. « Il peut avoir, dit M. Miche, cent trente pieds de façade sur quarante de profondeur (1) », ce qui fait quarante-trois mètres sur treize.

Cet édifice était divisé en trois grandes parties, formant chacune une capitainerie distincte. Chaque capitainerie était subdivisée en deux chambres, l'une en avant, l'autre en arrière. Celle d'avant, plus spacieuse, assez propre, relativement éclairée et mieux aérée, servait de logement aux geôliers, c'est-à-dire aux soldats gardiens de la prison. On y mettait également les prisonniers dignes d'une certaine considération. La partie d'arrière était la prison proprement dite. Obscure, mal aérée, sordide, elle était plus étroite que la première de la moitié. Outre les détenus elle renfermait encore les instruments de

(1) *Annales de la Propagation de la Foi*, XV, 511 .

supplice: les chaînes et les cangues. Les prisonniers avaient les ceps aux pieds et portaient au moins la chaîne. Chaque capitainerie avait à sa tête un capitaine commandant cinquante soldats. La garde au complet était donc de cent cinquante hommes, mais c'est à peine si d'ordinaire il y en avait une cinquantaine ; les deux tiers étaient occupés à divers travaux ou étaient en congé dans leurs villages. Pourtant les premiers jours de la lune on était sûr de trouver les compagnies au complet, car ces jours-là on distribuait la solde et pour la recevoir il fallait venir la toucher en personne.

Au Khâm-Đuròng, comme nous l'avons vu, les prisonniers étaient nourris aux frais du Gouvernement. Au Tràn-Phủ, au contraire, comme d'ailleurs dans toutes les autres prisons annamites, chacun devait pourvoir à sa subsistance. A quelque distance qu'ils fussent de leurs villages, les détenus devaient se procurer les vivres et les habits : s'ils n'avaient point de connaissance dans l'endroit où ils étaient emprisonnés il fallait qu'ils apportent avec eux l'argent nécessaire, ou bien, ce qui était le cas le plus fréquent, qu'un parent les accompagnât pour s'occuper d'eux. M. Miche cite les deux traits suivants qui, tout en prouvant ce que nous venons de dire, montrent sous un triste jour les mandarins de cette époque. « Lorsque j'étais à la prison de Tràn-Phủ, dit-il, un prisonnier cambodgien, arrivé depuis peu, ne recevait pas de ration ; les soldats par pitié lui permirent de curer leur marmite et de s'approprier l'aliment brûlé qui reste collé au fond, à condition qu'il les aiderait à écosser le riz pendant la journée. A la fin, un officier prit la résolution de monter au tribunal et d'avertir les mandarins de l'état de détresse où se trouvait ce malheureux. Pour sa récompense, il fut menacé du rotin, parce qu'il avait soulagé la misère d'un *manant digne du dernier supplice, et qu'il s'était intéressé à son sort* (1) ! ! « Un jour, le même M. Miche demandait des secours pour lui-même et pour son confrère M. Duclos : « Vous nous avez pris notre argent, dis-je aux mandarins, vous avez vendu tous nos effets ; d'où vient donc que nul d'entre vous ne songe à pourvoir à notre subsistance ? Vous est-il permis de nous faire mourir de faim avant que cette peine ait été prononcée contre nous ? Pour être justes, il faut ou nous rendre ce qui nous appartient, ou suppléer aux ressources que vous nous avez ravies ». A ces paroles le président fit cette inqualifiable réponse : « *Vous n'avez plus d'argent ! eh bien ! mangez de la terre* ». Et, en effet, sans l'ingénieuse charité des chrétiens qui nous soulagent au péril de leur vie, il y a longtemps que nous devrions manger de la terre et mourir de faim; car si les deux premiers mois de notre incarcération

(1) *Annales de la Propagation de la Foi*, XV, 531.

à la capitale nous avons reçu un sou par jour pour notre entretien, voilà plus de quatre mois que nous ne touchons pas une obole (1) ».

Cette dureté d'âme, cette absence de tout sentiment n'étaient pas l'apanage des seuls mandarins ; les geôliers, officiers et simples soldats, s'acharnaient sur les prisonniers pour les pressurer dans la mesure du possible. Au Khâm-Đurông, les détenus, par la force des choses, étaient plus tranquilles sur ce point : là, en effet, les geôliers n'ayant d'ordinaire affaire qu'à des malheureux abandonnés de tous n'essayaient pas de leur extorquer de l'argent, ou d'autres objets, leurs tentatives, auraient été sans résultat, les prisonniers n'ayant aucune ressource. Au Tràn-Phù, au contraire, comme dans toutes les prisons annamites, les soldats s'acharnaient en vrais vampires sur les infortunés qui étaient tornbés entre leurs mains pour leur arracher tout ce qu'il était possible d'en tirer.

A son arrivée, tout prisonnier devait faire un présent aux chefs de la capitainerie où on le renfermait: quelques ligatures, du bétel, de l'arc et un vase de vin. Malheur à celui qui aurait contrevenu à cet usage ! Non seulement, il n'aurait pu espérer la moindre faveur, non seulement, il aurait subi la peine à laquelle il était condamné dans toute sa rigueur: ceps, cangue et le reste, mais encore il aurait dû subir à tout instant des vexations de tout genre, jusqu'à ce qu'enfin, de guerre lasse, il eût consenti à satisfaire la cupidité de ses bourreaux.

Mais ces présents de l'arrivée ne donnaient pas au pauvre prisonnier une tranquillité de longue durée. Tous les mois avait lieu la relève des *Cai* et des *Bếp*, sous-officiers et caporaux de service. Ces nouveaux surveillants se transformaient aussitôt en oppresseurs et mille tracasseries avertissaient l'infortuné déteu qu'il eût à recommencer avec ces nouveaux chefs la cérémonie de l'arrivée: il fallait des présents en espèces et en nature !

Après avoir parlé des misères des prisonniers du Tràn-Phù, disons quelques mots de leur caractère moral. On peut dire qu'on trouvait là toutes sortes de gens : les uns étaient chargés des crimes les plus graves, vol, piraterie, meurtre ; les autres n'avaient que des peccadilles ou même étaient complètement innocents. Ces derniers venaient surtout du palais, où le monarque n'exerçait son empire que les foudres à la main. M. Miche parle de plus de quinze prisonniers venus de la demeure royale dans l'espace de quatre à cinq mois. « Quelle était leur faute, dit-il ? Franchir par mégarde le seuil d'une porte prohibée, prononcer un mot qui se trouve être le nom d'un enfant royal, briser un vase (2) » et autres vétilles de ce genre. On voyait incarcérer au

(1) *Annales de la Propagation de la Foi*, XV, 525.

(2) *Annales de la Propagation de la Foi*, XV, 510.

Trần-Phủ non seulement des gens du peuple, de basse et de moyenne conditions, mais encore des personnes distinguées et de hauts fonctionnaires. « Nous avons pour compagnie, dit encore le missionnaire déjà cité, des mandarins de tous degrés, depuis le simple Cai jusqu'au Tong-Độc, espèce de lieutenant-général (1) ».

Le seuil du Trần-Phủ, comme celui du Khâm-Đường, fut franchi par de nombreux chrétiens, prêtres et simples fidèle ; parmi eux nous comptons plusieurs de nos compatriotes, missionnaires en Annam. C'est à l'époque où Minh-Mạng Thiệu-Trị et Tự-Đức édictaient des lois persécutrices que la vertu vint ainsi partager la demeure du crime. L'unique faute de ces coupables d'un nouveau genre était leur attachement à la religion chrétienne. Aucune vexation, aucun tourment, aucun supplice ne leur furent épargnés. On ne faisait pour eux qu'une seule exception que nous signale M. Miche : « Quand il s'agit, dit-il, de leur distribuer des cangues et des chaînes, ils ont toujours ce qu'il y a de plus long et de plus lourd, aussi appelle-t-on ici les grosses chaînes des *chaînes de Datô* (2) ».

Sous le règne de Minh-Mạng les prêtres détenus au Trần-Phủ partageaient le sort des prisonniers ordinaires : on les enfermait dans la partie postérieure du bâtiment, la partie étroite et obscure. Sous le règne de Thiệu-Trị on traita MM. Miche, Charrier, Duclos, Berneux et Galy avec plus de douceur : on les enferma seulement dans la partie antérieure, la plus spacieuse et la moins sale, où se tenaient les geôliers ; mais on ne leur enleva point leurs chaînes.

Voici les noms des missionnaires français qui ont été incarcérés au Trần-Phủ dans le courant du XIX<sup>e</sup> siècle. Ils sont tous membres de la Société des Missions Etrangères de Paris :

M. François-Isidore Gagelin y entra le 23 août 1833 et n'en sortit que le 17 octobre suivant, jour où il fut étranglé comme prédicateur de la religion chrétienne.

M. Gilles Delamotte y fut amené probablement dans le courant du mois de mai 1840. Il y mourut le 3 octobre de la même année, des suites des mauvais traitements qu'on lui fit endurer, au Ministère de la Justice, pour l'amener à fouler la croix aux pieds, signe de l'apostasie à l'époque des persécutions.

(1) *Annales de la Propagation de la Foi*, XV, 514.

(2) *Annales de la Propagation de la Foi*, XV, 512. – *Datô* est le nom que les païens donnent à Notre-Seigneur Jésus-Christ, et par extension à ceux qui suivent sa religion, aux chrétiens. Mais pourquoi ce mot *Datô* pour signifier *Jésus* ? *Datô* est le son donné en sino-annamite à deux caractères chinois 耶蘇. En Chine le son de ces caractères se rapproche du son des deux syllabes *Jésus*, tandis qu'en sino-annamite la ressemblance est nulle.

M. Berneux, plus tard évêque de Corée, et M. Galy, y séjournèrent plus de seize mois, du 28 mai 1841 au commencement d'octobre 1842.

M. Charrier, du 26 novembre 1841 au commencement d'octobre 1842.

M. Miche, plus tard, évêque de Saïgon, et M. Duclos, du 13 mai au 7 décembre 1842.

Nous avons dit, en parlant du *Khâm-Đurong*, comment MM. Berneux, Galy, Charrier, Miche et Duclos, après avoir été condamnés à mort, furent délivrés par M. Lévêque, commandant de la corvette française *l'Héroïne*.

Enfin, M<sup>re</sup> Lefebvre, alors évêque de Saïgon, fut deux fois l'hôte du *Trần-Phủ*. Une première fois à la fin de l'année 1844 et au commencement de 1845 : condamné à mort, il fut délivré par le contre-amiral Cécile, représentant de la France dans les mers d'Extrême-Orient ; et une seconde fois au mois d'août 1846 : de nouveau condamné à mort, M<sup>re</sup> Lefebvre fut grâcié par *Thiệu-Trị* auquel le souvenir du drapeau français agité devant lui par le commandant Lévêque et l'amiral Cécile donnait une crainte salutaire.

Nous avons parlé jusqu'ici des prisonniers du *Trần-Phủ* ; pour que notre description soit complète, nous devons nous occuper maintenant de leurs geôliers. Nous leur avons souvent donné le nom de soldats. Ils l'étaient en effet. Car il ne faut pas oublier qu'en Annam les mots : soldat et armée, n'ont pas le sens noble et relevé que nous leur donnons en Europe ; ici le soldat est essentiellement le domestique du roi et des mandarins pour toutes les corvées qu'il leur plaira de lui imposer : faire la guerre en est une, accompagner le cortège royal en est une autre, garder les voleurs et les assassins et leur trancher la tête en est une aussi.

Les compagnies de soldats du *Trần-Phủ*, en dehors des cérémonies officielles où ils devaient parader à leur rang, n'avaient à s'occuper que de deux genres de travaux : ils étaient geôliers et bourreaux. C'était eux, nous l'avons vus, les gardiens de la prison *Trần-Phủ*. On les voyait encore dans les prétoires, présents à tous les interrogatoires des prévenus. Au signal donné par le mandarin, le soldat saisissait les tenailles froides ou rougies au feu et les enfonçait dans les chairs du patient ou bien, maniant adroitement le rotin, en peu de coups, il arrachait des lambeaux de chair du corps de sa victime ensanglantée qui poussait de lamentable cris de douleurs. Aucune émotion cependant ne paraissait sur les traits de cet homme dépourvu d'entrailles ! C'était lui enfin qui, remplissant jusqu'au bout son métier de bourreau, était l'exécuteur des hautes œuvres : il faisait tomber les têtes, nouait la corde fatale autour du cou du condamné, ou déchiquetait son corps palpitant, sans en éprouver jamais le moindre trouble !

En Europe, le soldat est exercé, pendant les longues périodes de paix, à tout ce qui pourra lui être utile pour défendre le sol de la patrie en temps de guerre ; le soldat du Tràn-Phù recevait lui aussi une formation en rapport avec son métier. L'exercice était moins noble que le maniement des armes, et c'était le seul auquel on l'appliquait. Chaque soir, un peu avant le coucher du soleil, alors que les tribunaux avaient suspendu leurs séances, les compagnies étaient réunies au milieu de la cour de la prison, chacune devant son logement. On apportait trois paillassons recouverts de lambeaux de nattes et imitant autant que possible une forme humaine. Chaque compagnie en prenait un et l'installait au milieu d'elle. Le plus ancien donnait les instructions que tous écoutaient avec attention, puis la manœuvre commençait : les soldats s'avançaient à tour de rôle et frappaient avec lenteur le mannequin jusqu'à ce qu'il fut mis en pièces. Ceux dont les coups coïncidaient et creusaient un sillon profond étaient admirés par leurs camarades et recevaient des félicitations de leurs chefs. Quand bientôt, ils répéteraient au prétoire, sur la chair vive et parfois innocente, cet ignoble et horrible exercice, le mandarin n'aurait qu'à se féliciter : Voilà de bons soldats !... je me trompe, d'excellents bourreaux !...

Un moment pourtant, sous le règne de Thiệu-Trị, les soldats du Tràn-Phù furent employés à des travaux plus pacifiques. Les garde-voleurs devinrent garde-moutons. L'anecdote, quoique de minime importance, vaut la peine d'être contée, puisqu'elle se rapporte tout entière à l'histoire de la prison dont nous parlons. Pour ne rien lui enlever de sa saveur nous laissons à la plume alerte et humoristique de M. Miche le soin de la narrer. « Les moutons du roi, dit-il, partagent avec nous la distinction (d'être gardés par les soldats de Sa Majesté), depuis que Thiệu-Trị en a fait acheter un troupeau à Batavia : trop humbles pour habiter au palais, ils furent, dès leur arrivée, envoyés en prison ; étranger et innocents, pouvaient-ils espérer mieux ! Vite, il fallut construire une bergerie dans un coin de notre vaste cour, aux frais, bien entendu, de la noble milice, qui doit être assez dédommée de ses dépenses par l'honneur de loger et de mener paître des moutons qui doivent passer sous la dent royale. Tous les jours donc il faut que nos guerriers, déposant le sabre et la lance, s'arment de la houlette pour aller remplir tour à tour l'humble office de bergers. S'il périt par hasard quelque petit agnelet, la garde tout entière s'en émeut ; il faut prouver par un procès-verbal en bonne et due forme, que le jeune défunt est mort de sa belle mort, sans quoi la caserne serait gravement suspectée d'avoir voulu couper les vivres à Sa Majesté (1) ».

(1) *Annales de la Propagation de la Foi*, XV, 316,

Le Tràn-Phủ resta à l'endroit que nous avons indiqué dans notre description jusqu'au commencement du règne de Thành-Thái (monté sur le trône en 1889). Il fut alors, nous ne saurions préciser ni le mois ni l'année, transporté à environ deux cents mètres plus près de la porte de Đông-Ba, toujours le long du chemin de ronde et du même côté.

Un mandarin militaire, d'un grade assez élevé, nous a donné de ce transfert la raison suivante, que des personnes autorisées nous ont d'ailleurs confirmée depuis. Le roi Dục-Đức, nous a-t-on dit, après avoir été détrôné, fut enfermé au Tràn-Phủ pendant quelques jours, avant d'être conduit au lieu où il finit bientôt ses jours. Le roi Thành-Thái, par respect pour la mémoire de son père, ordonna de détruire la prison où il avait été enfermé et d'en construire une nouvelle sur un autre emplacement.

Cette nouvelle prison garda le nom de Tràn-Phủ. On peut en voir les ruines à environ cent cinquante mètres de la porte de Đông-Ba, à peu près en face le dispensaire récemment établi de ce côté de la citadelle. A en juger par les vestiges qui en restent, ce nouveau Tràn-Phủ n'avait guère qu'une vingtaine de mètres de côté : il était aussi long que large. Au milieu de ce petit enclos était une grande maison où étaient enfermés les prisonniers. Le grand typhon du 11 septembre 1904 abattit et cette maison et les murs d'enceinte ; ils écrasèrent, dans leur chute, plusieurs des nombreuses personnes qui s'étaient réfugiées là, croyant y être plus en sûreté.

Ainsi finit le Tràn-Phủ qui n'a pas été reconstruit depuis. Il reste à petite quelques traces tant de l'ancienne que de la plus récente prison : sur les deux emplacements s'élèvent aujourd'hui de pauvres paillotes entourées de minuscules jardins.

Notre étude sur les prisons du vieux Hué nous a fait visiter et décrire les deux plus importantes, qui sont aussi les plus célèbres : le Tràn-Phủ et le Khâm-Đường. Pour que notre travail soit complet il nous faut signaler la prison du Phủ Thừa-Thiên. Y étaient détenus ceux qui avaient à comparaître à ce tribunal. Sous n'avons rien de particulier à dire de cette prison : aucun Européen, à notre connaissance, n'y fut jamais détenu, et le régime des prisonniers devait y ressembler sans doute beaucoup à celui du Tràn-Phủ. Indiquons seulement l'emplacement : depuis Gia-Long jusqu'en 1885 le Phủ Thừa-Thiên était installé près de la porte de Đông-Bắc (porte Kê-Trại, Mirador X), à côté de l'endroit où se trouve actuellement l'Intendance militaire dans la concession française. Des soldats étaient de service à ce tribunal et c'était une partie de leur caserne qui servait de prison.

Nous devons signaler encore comme lieu de détention historique les casernes des Võ-Lâm. Ces casernes étaient situées du côté est et du côté

ouest du Palais du roi, sur l'étroite bande de terre enserrée entre les fossés et le chemin. Dans la caserne du côté est, dans la partie de cette caserne la plus rapprochée de l'angle où commence la face antérieure du palais, fut détenu, enfermé dans une cage, M. Marchand, missionnaire de la Société des Missions Etrangères de Paris, depuis le 15 octobre jusqu'au 30 novembre 1835, jour où il subit, pour la cause de la religion, le supplice de la mort lente ou des cent plaies.

Telles étaient les prisons du vieux Hué. La pâle description que nous en avons faite suffit à montrer la différence profonde qui existe entre la prison européenne et la prison annamite : elle est multiple si l'on considère les faits, mais en remontant à la cause qui les produit on voit que cette différence peut se résumer d'un mot : là le prisonnier est traité en homme, ici non. Or, même chez un coupable, la personne humaine a toujours droit à un certain respect auquel il n'est pas permis de porter atteinte. Il était bon que cette idée et les justes sentiments qui en découlent vinsent de la vieille Europe rectifier la mentalité du peuple annamite, par ailleurs si intéressant.

# LES ASSOCIES DE GAUCHE ET DE DROITE AU CULTE DU THE MIÊU (1)

Par L. SOGNY,

*Inspecteur de la Garde Indigène.*

Illustrations de V.F. DUCRO,

*Sous-Inspecteur des Bâtiments civils.*

La visite de la résidence royale commence habituellement par les palais de Thái-Hòa 太和殿 et Cãn-Chánh 勤政殿, se continue par la pagode-musée de Phụng-Tiên 奉先廟, et se termine par le temple Thê-Miêu 世廟, dans la tour duquel on aperçoit les neuf grandes urnes en bronze fondues par ordre de Minh-Mạng. Derrière ces urnes, s'élève un belvédère à étages, surélevé de neuf marches, le Hiên-Lâm-Các (2) 顯臨 qui, avec Miêu-Môn 廟門 « la Porte du Temple », situé dans le même axe, sont les deux entrées principales du Thê-Miêu. Au Sud de ce belvédère et séparés seulement par un mur de trois mètres de hauteur, se trouvent deux pavillons latéraux, fermés de trois côtés, couverts en tuiles et ouverts par devant. Ces bâtiments sont situés de chaque côté d'une grande cour ; l'entrée en est interdite au public. Leur solitude, le calme qui y règne, la sobriété de leur installation, l'absence complète de tout luxe et même du plus infime décor, laissent deviner qu'il y a là un emplacement mystérieux et sacré. Il s'agit, en effet, des *Tả* et *Hữu-Tùng-Tự* 左右從祀, c'est-à-dire Galeries des « Associés de droite et de gauche au Culte » rendu dans le temple de la dynastie actuelle. Cette traduction un peu sommaire demande une explication.

Lorsque Gia-Long eût repris Hué des mains des Tây-Sơn, il s'occupa immédiatement de la construction du Palais. Entre autres édifices et

(1) Communication lue à la réunion du 22 mars 1914.

(2) Voir dessin de ce belvédère dans le Bulletin du 1<sup>er</sup> trimestre, n°1, planche I, p. 18.

pagodes, le temple de Thái-Miêu (1) 太廟 fut élevé en la 3<sup>e</sup> année de son règne (1804), pour y rendre le culte à la dynastie antérieure (les neuf Chúa ou Seigneurs de Cochinchine). Dans une noble pensée de reconnaissance, l'Empereur manifesta le désir de voir construire en avant de ce temple et latéralement, deux galeries destinées à recevoir les tablettes (bài vị 牌位) des hommes illustres, morts au service du pays, soit en temps de paix, soit en combattant contre les Tonkinois ou contré les Tày-Sơn. De cette façon, les serviteurs méritants, représentés par leurs tablettes, pourraient être associés aux cérémonies rituelles organisées en l'honneur des mânes des souverains défunts. N'était-ce pas une touchante idée que de faire occuper par ces éminents officiers, même jusque dans la mort, la place qu'ils partageaient de leur vivant, aux côtés de leurs princes respectifs !

L'année suivante (1805) (2) Gia-Long ordonna la confection de tablettes dites bài vị 牌位. Je n'ai pu me procurer le texte de l'ordonnance, qui nous aurait probablement fourni quelques détails. Il semble toutefois que le nombre des tablettes déposées primitivement dans les deux galeries du Thái-Miêu fut de seize. Pour justifier ce chiffre, je me base sur ce qu'actuellement il en reste onze, et qu'en la 5<sup>e</sup> année de Minh-Mạng (1824), on en retira cinq pour les transporter au Thê-Miêu, comme je l'indiquerai plus loin.

En la 2<sup>e</sup> année de son règne (1821), Minh-Mạng fit élever le temple Thê-Miêu 世廟 (3) pour y rendre le culte à son illustre Père et aux Empereurs de la nouvelle dynastie. Il imita ce qui avait été fait pour le Thái-Miêu et fit également construire deux galeries Tả-Hữu-Tùng-Tự 左右從祀 destinées à recevoir des tablettes.

Je ne m'occuperai, dans cette notice, que des tablettes du Thê-Miêu, me réservant de faire plus tard une étude sur celles du Thái-Miêu (4).

(1) Le temple de Thái-Miêu est également connu sous le nom de Tả-Miêu 左廟 ou Tả-Tổ-Miêu 左祖廟 « Temple de gauche des Ancêtres », parce qu'il se trouve situé à la gauche de l'Empereur lorsque celui-ci est assis sur le trône.

(2) A considérer ces deux dates, 1840 et 1805, on est tenté de croire qu'il s'est écoulé une année entière entre la construction du temple Thái-Miêu et la confection des tablettes. C'est peu probable, et la véritable version paraît-être la suivante : Le Thái-Miêu, commencé en la 5<sup>e</sup> année ne fut sans doute terminé que l'année suivante, quoique la date officielle de construction soit la 5<sup>e</sup> année. Il ne s'est donc écoulé aucun délai avant l'installation des tablettes : l'Empereur devait trop à ces hommes remarquables pour retarder d'un an le témoignage de reconnaissance qu'il désirait leur rendre publiquement.

(3) Connue également sous le nom de Hữu-Miêu 右廟 ou Hữu-Tổ-Miêu 右祖廟 « Temple de droite des Ancêtres », parce qu'il est à droite du trône, et symétriquement opposé au Thái-Miêu.

(4) D'autres tablettes sont déposées au Công-Thần-Miêu 功臣廟 sorte de Panthéon, et feront l'objet d'un travail spécial.

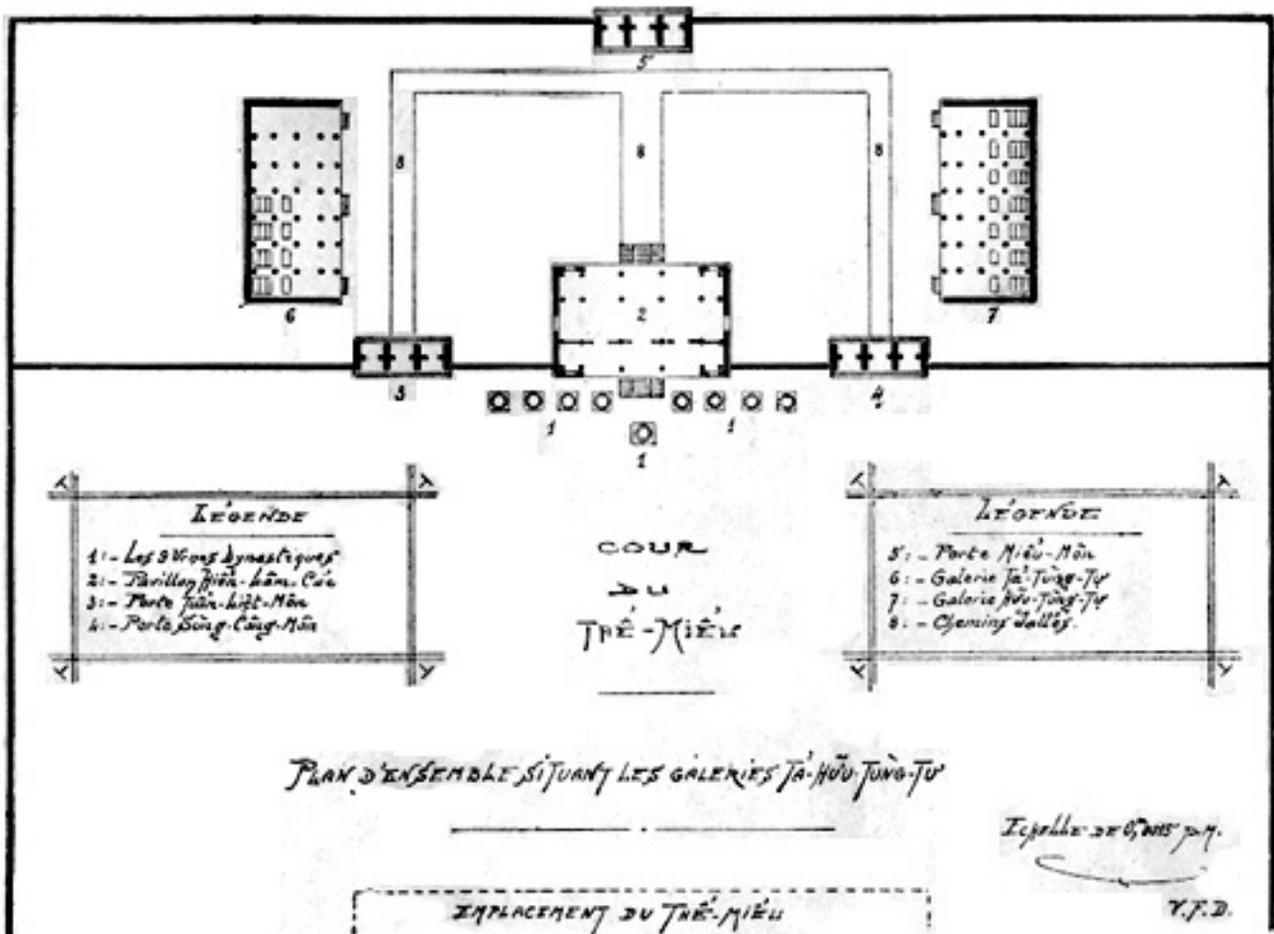


Fig. 8. — Plan d'ensemble situant les Galeries consacrées aux Associés de gauche et de droite au culte du Thê - Miêu, par V. F. Ducro.

Ce n'est qu'en la 5<sup>e</sup> année de Minh-Mạng que les premières tablettes furent installées dans les Tả et Hữu-Tùng-Tự du temple Thê-Miêu. Voici l'ordonnance qui se rapporte à cet événement.

« Rapport au Trône :

« Le 20<sup>e</sup> jour du 3<sup>e</sup> mois de la 5<sup>e</sup> année du règne de Minh-Mạng  
« (18 avril 1824) les Hauts Dignitaires de la Cour ont présenté à l'Em-  
« pereur le placet suivant : Tout récemment Sa Majesté a bien voulu  
« nous entretenir des temples Tùng-Tự du Thê-Miêu. Depuis la pério-  
« de Trung-Hưng 中興 ( 1), il est d'usage de faire choix, parmi les  
« Tôn-Thần (2) et les Công-Thần (3) qui se sont distingués au ser-  
« vice de l'Empereur, de ceux qui se sont plus particulièrement illus-  
« trés par des actions d'éclat et des actes vraiment, méritoires, afin  
« d'établir un rapport en leur faveur en y ajoutant les appréciations  
« qui conviennent. Ce rapport est ensuite soumis à l'approbation  
« impériale. C'est ainsi que l'on récompense les services extraordinai-  
« res et c'est conforme aux usages et règle de la Cour.

« Nous avons examiné la question et constaté que depuis la période  
Trung-Hưng jusqu'à nos jours, quatre Thận-Huân (4) et onze  
Công-Thần s'étaient véritablement distingués ; les uns en se dévouant  
« jusqu'à faire le sacrifice de leur vie, les autres en accomplissant leur  
« devoir au prix de peines et de fatigués inénarrables. Tous méritent  
« d'être vénérés perpétuellement par le même culte (5), pour perpé-  
« tuer leur mémoire, les faire passer à la postérité et les immortaliser,

« Cinq de ces illustres Dignitaires : Nghị-Công-Mãn 毅公旻 ; Trưng-  
Công-Đi 征公腆 ; Quốc-Công-Huy 國公徽 ; Quốc-Công-Tá 國公性 ;  
et le Quốc-Công-Châu 國公周 possèdent déjà leurs tablettes  
« au temple de Thê-Miêu. Pour les autres, nous sollicitons la création  
« de tablettes bài-vị, et l'achat d'objets de culte. Nous demandons  
« également que l'installation de ces tablettes soit manifestée par une  
« cérémonie d'inauguration, selon les coutumes en usage.

« Nous nous permettons de relater ci-après les noms, prénoms, grades,  
« titres et dignités de ces Hauts Personnages avec une biographie som-  
« maire (6) et nous prions Sa Majesté de vouloir bien examiner et décider.

« Rapport présent par les Mandarins de la Cour.

« L'Empereur à apostillé de son point rouge. »

(1) Restauration des Nguyễn.

(2) Tôn-Thần 宗臣. Officiers, parents de l'Empereur, méritants.

(3) Công-Thần 功臣. Officiers provenant du peuple, méritants, qui ont rendu de signalés services au pays.

(4) Thận-Huân 親鸞. Parents de l'Empereur qui ont rendu de grands services au Souverain et au pays.

(5) Il s'agit du culte rendu aux Empereurs défunts, leurs anciens maîtres.

(6) L'exposé des biographies est fait plus loin.

Avant d'exposer la biographie de chacun des dignitaires, il est bon de donner un aperçu, par ordre de date, des différents dépôts de tablettes qui ont eu lieu à partir de ce moment.

*Premier dépôt*, le 3<sup>e</sup> mois de la 5<sup>e</sup> année de Minh-Mạng (avril 1824).

Tablettes de : 1<sup>o</sup> Nghi-Công-Màn, 2<sup>o</sup> Trương-Công-Điền, 3<sup>o</sup> Quốc-Công-Huy, provenant toutes trois du Thái-Miêu ; 4<sup>o</sup> Quốc-Công-Hội 國公會, cette dernière nouvellement confectionnée ; 5<sup>o</sup> Võ-Tôn-Tánh 武宗性, 6<sup>o</sup> Ngô-Tùng-Châu 吳從周, provenant toutes deux de Thái-Miêu ; 7<sup>o</sup> Châu-Văn-Tiếp 朱文接, 8<sup>o</sup> Võ-Di-Nguy 武彝巍, 9<sup>o</sup> Nguyễn-Văn-Trương 阮文張, 1<sup>o</sup> Phạm-Văn-Nhơn 范文仁, 1<sup>o</sup> Nguyễn-Hoàng-Đức 阮黃德, 1<sup>o</sup> 2<sup>o</sup> Tông-Phúc-Đạm 宋福淡, 1<sup>o</sup> 3<sup>o</sup> Nguyễn-Văn-Mẫn 阮文敏, 1<sup>o</sup> 4<sup>o</sup> Đỗ-Văn-Hựu 杜文祐 et 1<sup>o</sup> 5<sup>o</sup> Nguyễn-Văn-Nhơn 阮文仁, ces huit dernières nouvellement confectionnées.

*Deuxième dépôt*, le 5<sup>e</sup> mois de la 5<sup>e</sup> année de Minh-Mạng (juin 1824).

Tablette de : 16<sup>o</sup> Mai-Đức-Nghị 枚德議.

*Troisième dépôt*, le 4<sup>e</sup> mois de la 8<sup>e</sup> année (avril-mai 1827).

Tablette de : 17<sup>o</sup> Nguyễn-Đức-Xuyên 阮德川.

*Quatrième dépôt*, la 28<sup>e</sup> année de Tự-Đức (1875).

Tablette de : 18<sup>o</sup> Trương-Đăng-Quê 張登桂.

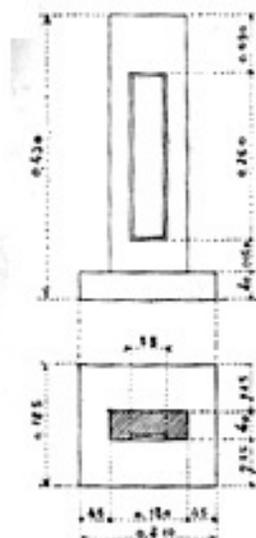
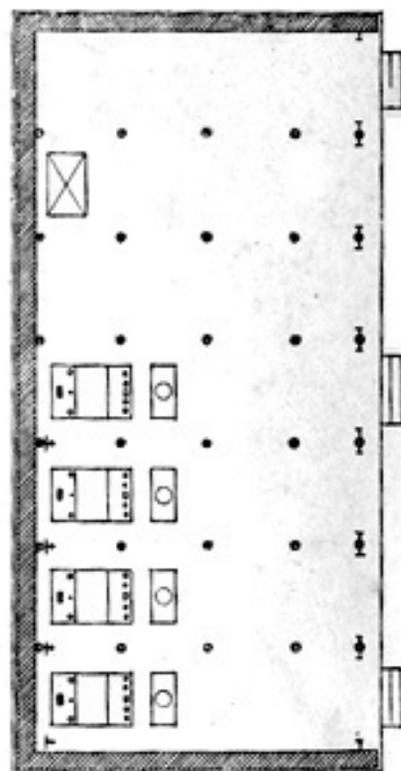
Les deux galeries Tả, Hữu-Tùng-Tự mesurent chacune 22 mètres de longueur sur 12 mètres de largeur environ ; elles sont disposées de chaque côté d'une grande cour et entourées d'un mur de 120 mètres de long sur 30 mètres de large environ. Ce mur est percé sur la face Sud d'une entrée à trois portes tam quan 三關 appelée Miêu-Môn 廟門 « Porte du Temple » ; et sur la face Nord est construit un belvédère, Hiên-Lâm-Các 顯臨閣. Ce titre peut se traduire par : « Belvédère ou pavillon qui prépare le passant et l'avertit qu'il va « pénétrer dans un lieu important et sacré ». C'est une variante de la phrase suivante, tirée du Livre des Vers, le *Kinh-Thi* 經詩, chapitre Đại-Nhã 大雅 : *Bất hiển diệc lâm* 不顯亦臨 et que Couvreur traduit (page 758) par « loin des regards il agissait comme s'il avait été en présence de quelqu'un ».

A gauche et à droite de ce belvédère se trouvent deux entrées à trois ouvertures : Sùng-Công-Môn 崇功門 « Porte de la Vénération du Mérite », surmontée d'un tambour ; et Tuân-Liệt-Môn 駿烈門, « Porte des Serviteurs illustres et éminents » ; elle est surmontée d'une grande cloche de bronze.

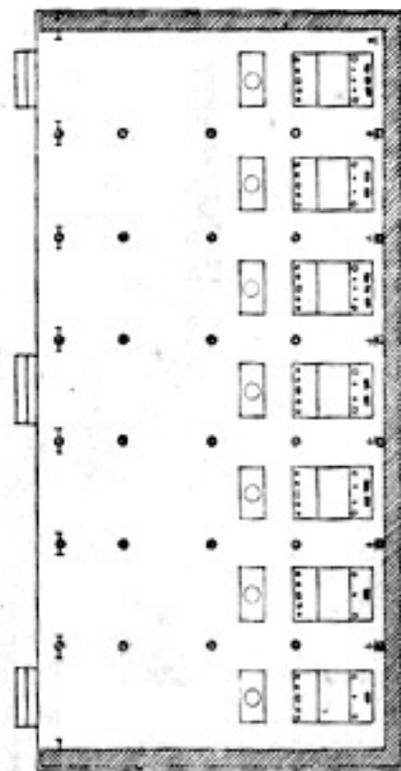
La galerie de gauche (tả 左) est spécialement réservée aux membres de la famille impériale ; elle abrite 4 tables-autels sur chacune desquelles est installée une tablette.

TA-TUNG-TU

HŪU-TUNG-TU



ELEVATION ET PLAN SCHEMATIQUES  
D'UNE TABLE (Ech. de 1/1000)



V.F.D.

PLANS DÉTAILLÉS DES GALERIES TA-HŪU-TUNG-TU (Echelle de 0,005 p. mètre)

Fig. 9. — Plans détaillés des Galeries consacrées aux Associés de gauche et de droite au culte du Thé-Miéu, par V. F. Ducro.

La galerie de droite (hữu 右) est réservée aux serviteurs d'origine du peuple ; elle abrite 7 tables-autels, sur lesquelles sont, déposées 14 tablettes, à raison de une, deux ou trois tablettes, selon la table-autel. Une seule tablette sur une table indique que le serviteur a plus de mérite que ceux dont les tablettes figurent par deux ou par trois sur une même table.

Je me suis laissé dire, il y a quelques années, par des familiers du palais, que quelques-uns de nos compatriotes, morts au service de Gia-Long, avaient eu des tablettes déposées au Hữu-Tùng-Tự. Doit-on attacher créance à cette version ? Et dans l'affirmative, que sont-elles devenues ? Car de nos jours, elles n'existent plus. Gia-Long avait décerné à ces officiers français des grades très élevés dans le mandarinat. Rien d'étonnant que dans la suite, on ait confectionné des tablettes à leur intention. En tout cas, si ces tablettes ont existé, elles auraient été, de préférence, déposées au Thái-Miêu. Il ne faut donc accepter cette relation que sous toutes réserves.

Dans son ouvrage sur la *Numismatique annamite*, paru en 1905, Schröder dit, à la page 158, en parlant du Tùng-Tự :

« Au delà du Hiên-Lâm-Gác qui est surélevé de neuf marches, se trouve une Cour, close de murs, à laquelle la porte du temple Miêu-Môn 廟門 donne accès. »

Cette partie du palais est restée inconnue à Schröder ; et pourtant tous les détails qu'il donne à chaque page sont remarquables de précision pour tous les autres endroits. Il est probable que les guides qui l'accompagnaient sont restés muets sur le Tùng-Tự, se gardant bien de donner le moindre renseignement sur cet emplacement que tout le monde considère comme sacré et quelque peu mystérieux.

## I. — Tả-Tùng-Tự 左從祀. Pavillon de gauche (1).

1<sup>o</sup> Tôn-Thất-Màn 尊室旻, cinquième fils de Hưng-Tổ 興祖 (2). Il fit partie des colonnes de répression lancées contre les Tây-Son

(1) Ce pavillon est spécialement réservé aux Thàn-Huàn 親殿, serviteurs apparentés à la famille royale. Les quatre tablettes (bài vị 牌位) sont disposées d'après l'ordre de mérite des titulaires en commençant par la gauche.

(2) Hưng-Tổ. Titre posthume décerné par Gia-Long à son père. En réalité, Hưng-Tổ s'appelait Luân 輪 et Gọ 棋. Il était le 2<sup>e</sup> fils de Nguyễn-Phúc-Khoát 阮福潤, connu sous le nom de Hiêu-Võ-Vương (titre posthume : Thê-Tôn-Hiêu-Vũ-Hoàng-Đệ 世宗孝武皇帝). Il fut dépossédé du trône par le parti de Trương-Phước-Loan 張福灣, au profit de son frère Thuán 淳, 16<sup>e</sup> fils de Nguyễn-Phúc-Khoát. Luân avait le grade de Chưởng-Cơ 掌奇. Né le 11 juin 1733,

西山 et parvint à anéantir l'armée des rebelles commandée par le Général Đổ-Nhạ-Tháp 杜鴈塔, sur les rives du fleuve Nguru-Chữ, appelé aussi Bèn-Nghé (1). En l'année *qui-mào* 癸卯 (1783), alors qu'il occupait le camp de Giác-Ngư 角魚, il fut assailli par les Tây-Sơn et trouva la mort en traversant un bac.

Il reçut le titre posthume de Phụ (2)-Quốc-Thượng-Tướng-Quân 輔國上將軍, Généralissime des Armées. En la 5<sup>e</sup> année de Minh-Mạng (1824) sa tablette a été déposée au Thê-Miêu 世廟, provenant de Thái-Miêu où elle se trouvait précédemment. En la 12<sup>e</sup> année (1831), il fut élevé au titre posthume de Tá (2)-Vận, Tôn-Thần (3), Tôn-Nhơn-Phủ-Tôn-Nhơn 佐運宗臣 尊人府尊人 « Serviteur méritant, apparenté au Roi, Vice-Président du Ministère de la Famille royale », avec le titre nobiliaire de An-Biên-Quận-Vương 安邊郡王 Prince de An-Biên.

décédé le 24 octobre 1765, à l'âge de 52 ans. Il avait eu dix enfants dont six garçons. — Il reçut le titre posthume de : Hưng-Tổ-Hiệu-Khương-Hoàng-Đê 興祖孝康皇帝. Nguyễn-Phúc-Thuần 阮福淳, son frère, avait les titres de Khánh-Phủ-Đạo-Nhơn 慶府道人 et Thái-Thượng-Vương 太上王. Il est connu sous les noms de Huệ-Vương 惠王 ou Hiều-Định-Vương 孝定王 ; son titre posthume est Duệ-Tôn-Hiệu-Định-Hoàng-Đê 睿宗孝定皇帝.

Les fils de Nguyễn-Phúc-Luân ou Gọ étaient : 1<sup>o</sup> Cao 高, grade de Cai-Cơ titre posthume : Tương-Dương-Quận-Vương, tué à la guerre ; 2<sup>o</sup> Đồng 同, titre de Tam-Thuyền-Đội-Trưởng : titre posthume Hải-Đông-Quận-Vương, tué à la guerre ; 3<sup>o</sup> Chửơng, nom changé en Anh, puis en Noãn, le futur Gia-Long ; 4<sup>o</sup> fils mort né ; 5<sup>o</sup> Mãn, titre Thiệu-Phò-Quận-Công (celui qui fait l'objet de la présente notice, 1<sup>re</sup> tablette) ; 6<sup>o</sup> Diên, grade Cai-Cơ (présente notice, 2<sup>e</sup> tablette). Les renseignements concernant le père de Gia-Long n'ont été donnés par M. Orband.

C'est une marque de respect que s'imposent les annalistes annamites, de désigner leurs personnages par les titres posthumes. - C'est ainsi qu'ils parlent du Roi Hưng-Tổ, qui n'est, en réalité, qu'un titre posthume ; du Roi Thê-Tổ, qui au moment où l'action se déroule, n'était que prince prétendant (Nguyễn-Ánh).

(1) La rivière de Saigon.

(2) Pour donner plus de clarté aux titres posthumes qui figurent dans le texte il m'a paru nécessaire de préciser la signification exacte de certains caractères :

Les mots 輔 phụ, 翼 dực, 佐 tá, pris isolément ont tous trois la même signification de soutenir, appuyer, aider, collaborer, seconder. Placés devant le mot 國 quốc, ou devant le mot 運 Vận, ils signifient protéger, soutenir, etc... Mais, considérés au point de vue valeur de l'action, ils ont une valeur que l'on pourrait classer ou tarier suivant le rang sous lequel je les ai écrits plus haut, à savoir que phụ a la priorité sur dực, que dực a la priorité sur tá. Les expressions tá vận, phụ-quốc, tá-quốc, etc., impliquent l'idée d'un trône renversé ou usurpé, et repris ensuite grâce à l'appui et au dévouement de tous ces serviteurs illustres.

(3) Tôn-Thần. Officiers, Membres de la famille royale.

2° Tôn-Thật-Điền 尊室腆, sixième fils du roi Hưng-Tổ 興祖, suivit tout d'abord le roi Duệ-Tôn (1) 睿宗 en Cochinchine et participa à différentes campagnes contre les Tây-Sơn. En l'année *qui-mão* (1783), il faisait partie de la suite du roi Thê-To 世祖 (2) lorsque celui-ci, en fuite, se réfugiait sur l'île de Phú-Quốc. Arrivé à Điệp-Thạch, il fut rejoint par les Tây-Sơn qui le cernèrent et réussirent à s'emparer de sa personne. Tôn-Thật-Điền fit alors preuve de grand courage et au lieu de tenter d'obtenir la vie sauve par des supplications humiliantes il ne craignit point d'invectiver et d'insulter les rebelles. Ces derniers rendus furieux par tant de crânerie le firent mettre à mort.

En la 4<sup>e</sup> année de Gia-Long (1805), il reçut le titre posthume d e Phụ-Quốc Thượng-Tướng-Quân Thái-Bảo Quốc-Công 輔國上將軍太保國公, « Protecteur du Royaume, Généralissime des troupes, Grand Précepteur, Duc du 2<sup>e</sup> rang ». En la 5<sup>e</sup> année de Minh-Mạng (1824), sa tablette, précédemment déposée dans le Temple Thái-Miêu, a été transférée à Thê-Miêu. En la 12<sup>e</sup> année (1831), il fut élevé au titre posthume de: « Serviteur méritant, apparenté à l'Empereur, Vice-Président du Ministère de la Famille royale » (5), et à la dignité de Thông-Hóa-Quận-Vương 通化郡王, Prince de Thông-Hóa.

3° Tôn-Thật-Huy 尊室暉 faisait partie de la suite du roi Thê-Tổ, et dut surmonter, à maintes reprises, des peines et des fatigues au delà de toute épreuve. Il se rendit au Siam, envoyé par son prince, pour solliciter des secours et délivra Ba-Thất (4) 巴忒, assiégée par les rebelles. Il participa, plus tard, à la reprise de Saigon qui se trouvait aux mains des Tây-Sơn, et se couvrit de gloire dans les différents combats qu'il livra à ces derniers.

A sa mort, il reçut le titre posthume de : « Serviteur éminent, apparenté à l'Empereur, Grand Dignitaire et Premier Soutien du Royaume, Grand Maréchal de Gauche, Chef d'Etat Major Général, Eminent Conseiller du Roi » (5), avec la dignité de Quận-Công 郡公 (Duc du 3<sup>e</sup> rang).

(1) Les troupes tonkinoises étaient entrées à Hué le 29 janvier 1775 – Duệ-Tôn s'était enfui de Hué le 30 janvier 1775 et arriva en Basse Cochinchine le 25 mars 1775. — Il s'était arrêté quelque temps au Quảng-Nam où il laissa son neveu le prince Dương 陽. Il reprit ensuite la route de mer jusqu'à Saigon. Parmi ceux qui l'avaient suivi se trouvait un autre de ses neveux, le prince Chủng 種 ou Ảnh 映 le futur Gia-Long. — Duệ-Tôn fut tué en 1777 par Nguyễn-văn-Lữ (3<sup>e</sup> frère Tây Sơn), il n'avait pas d'enfants. (Revue Indochinoise 1914).

(2) Le futur Gia-Long 嘉隆.

(3) Tá-Vận, Tôn-Thần, Tôn Nhơn Phủ Tôn Nhơn 佐運宗臣宗 A 府宗 A .

(4) Bassac.

(5) Tá-Vận, Tôn-Thần, Thượng-Trụ-Quốc, Tả Quân Đô Thống Phủ Chương Phủ Sự, Thái Phó 佐運宗臣上柱國左軍都統府掌府事太傅. Sont dits Cung-Hàm 宮衙 les titres que je reproduis ci-après et qui, dans la

Sa tablette, précédemment placée au Thái-Miêu, a été transférée au Thê-Miêu pour y être vénérée en la 5<sup>e</sup> année de Minh-Mạng (1824). En la 12<sup>e</sup> année (1831), il fut élevé au titre posthume de : « Collaborateur distingué, apparenté au Roi, Président du Ministère de la Famille royale » (1), et à la dignité de An-Tây-Công 安西公 « Duc de An-Tây »

4<sup>e</sup> Tôn-Thất-Hội (2) 尊室會. Il fut d'abord en Cochinchine avec le roi Thê-Tổ, puis ensuite au Siam. Plus tard, il détruisit l'armée des Tây-Son à Saigon. Chargé du commandement de la citadelle de Diên-Khánh (3) 延慶 il fit valoir ses qualités militaires et se battit ensuite à Thị-Nại (4) 施耐.

Il se couvrit de gloire au cours de nombreux combats et fut nommé au grade de « Envoyé royal et Généralissime des Armées de répression contre les Tây-Son ; Duc du 2<sup>e</sup> degré (5) ».

Il mourut à l'âge de 42 ans.

En la 6<sup>e</sup> année de son règne (1870), Gia-Long décida que tous les serviteurs qui l'avaient accompagné à Bangkok auraient une estrade spéciale dans le temple Công-Thần 功臣. Tôn-Thất-Hội eut sa tablette placée au premier rang de cette estrade. En la 5<sup>e</sup> année de Minh-Mạng (1824) sa tablette fut transportée au Thê-Miêu. En la 12<sup>e</sup> année (1831)

hiérarchie des dignités adoptées dès les temps les plus reculés, constituent les situations les plus hautes auxquelles un fonctionnaire puisse aspirer. Elles sont classées au-dessus du 1<sup>er</sup> degré du mandarinat, A notre époque, elles constituent des titres honorifiques, tandis que, dans l'antiquité elles formaient des charges réelles. Les voici dans l'ordre de leur importance : 太師 Thái-Sư ; 少師 Thiêu-Sư ; 太傅 Thái-Phó ; 少傅 Thiểu-Phó ; 太保 Thái-Bảo ; 少保 Thiểu-Bảo ; 勤政殿大學士 Cẩn-Chánh-Điện Đại-Học-Sĩ ; 文明殿大學士 Văn-Minh-Điện Đại-Học-Sĩ ; 武顯殿大學士 Vũ-Hiển-Điện Đại-Học-Sĩ ; 東閣大學士 Đông-Các Đại-Học-Sĩ. Ces quatre dernières sont les *tứ trụ* 四柱 ou les quatre Colonnes de l'Empire.

Littéralement l'adjectif *thái* 太 signifie « excelsior »; il marque le superlatif d'un état de chose. Ainsi : Thái-Sư, « Maître excellent, éminent ». Jadis, un Thái-Sư était un dignitaire auquel tout le monde devait obéissance, même pour les questions militaires, stratégiques, diplomatiques. C'était auprès de lui que le Roi puisait tous les conseils dont il avait besoin.

Thái-Phó (phó 傳 « transmettre, approcher »).

Thái-Bảo (bảo 保 « protéger, conserver »).

Deux dignitaires chargés de l'instruction et de l'éducation des princes fils du Roi.

(1) Tá-Vận, Tôn-Thần, Tôn-Nhon-Phủ-Tôn-Chánh, Tả-Quàn, Đò-Thống-Phủ-Chương-Phủ-Sự 佐運宗臣宗人府宗正左軍都統府掌府事.

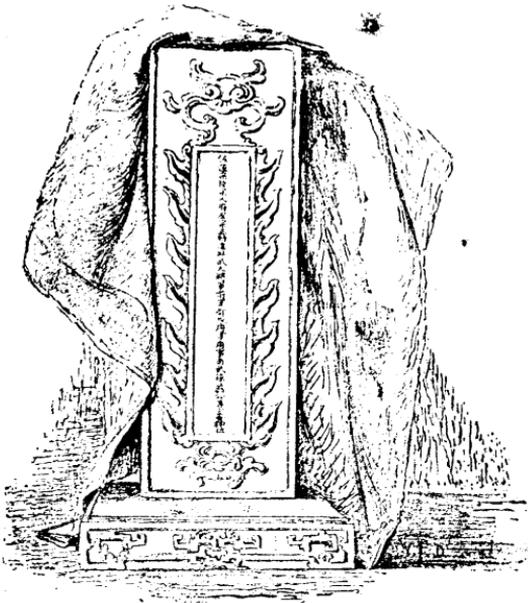
(2) Aïeul paternel de S. E. Tôn Thất Dạm 尊室澹, ancien Tổng-Đốc du Bình-Bịnh, actuellement en retraite à Hué.

(3) Le *phủ* de Diên-Khánh dans le Khánh-Hoà (Sud Annam).

(4) Quinhon.

(5) Khâm-Sai, Bình-Tây-Đại-Tướng-Quàn, Quận-Công. 欽差平西大將軍郡公.

il fut élevé au titre posthume de « Serviteur méritant, Apparenté au Roi, Président du Ministère de la Famille royale, Maréchal de l'Armée d'Avant-Garde, Chef d'Etat-Major Général » (1), avec la dignité de *Lượng-Giang-Quận-Công* 諒江郡公 « Duc (du 3<sup>e</sup> rang) de *Lượng-Giang* ».



佐運宗臣宗人府左宗正特進壯武大將軍前  
軍都統府掌府事肅武諒江郡公尊室會神位

Fig. 10. - Tablette de *Tôn-Thật-Hội*, quatrième Associé de gauche (2),  
Dessin de Y. F. DUCRO.

## II. — *Hũc-Tùng-Tự* 右從祀. *Pavillon de droite* (3).

1<sup>o</sup> *Võ-Tôn-Tánh* 武宗性 était originaire du *huyên* de *Bình-Dương*, province de *Biên-Hòa*. C'est lui qui recruta et instruisit, à

(1) *Tả-Vân*, *Tôn-Thần*, *Tôn-Nhơn* *Phủ-Tôn-Chánh*, *Tiền-Quân*, *Đô-Thống-Phủ-Chưởng-Phủ-Sự* 佐運宗臣尊人府宗正前軍都統府掌府事.

(2) L'inscription en caractères portée sur cette tablette se trouve traduite à la biographie de *Tôn-Thật-Hội* 尊室會, n<sup>o</sup> 4 de *Tả-Tùng-Tự*. A signaler le détail suivant : le caractère 宗 *tông* de la tablette est remplacé dans l'énoncé du titre posthume par 尊 *tôn*, parce que le premier devant prohibé sous le règne de *Thiệu-Trị* ou de *Tự-Đức*.

(3) Ce pavillon est spécialement réservé aux *Công-Thần* 功臣, « Serviteurs d'origine du peuple » par opposition aux *Thần-Huân* dont il a été parlé précédemment. Les quatorze tablettes, disposées sur sept tables-autels, sont également placées par ordre de mérite.

l'endroit appelé *Vườn-Trầu* « Jardin du bétel », les premières troupes *Nghĩa-Binh* (1) 義兵. Il partit pour la province de *Định-Từ-ông* et fut ensuite chargé de garder la région de *Khong-Turóc* 孔雀. Il alla à la rencontre du Roi *Thê-Tồ*, de retour de Siam, et se mit aux ordres de ce dernier. (Jusque là, il n'avait jamais eu l'occasion d'être présenté à S. M). Le roi le nomma « Commandant en Chef de la Division des Volontaires de tête » (2), et lui donna en mariage sa sœur cadette, la princesse *Ngọc-Du* 玉瑜. *Võ-Tôn-Tánh* reprit les provinces de *Binh-Thuận*, *Phú-Yên* des mains des *Tây-Sơn*, et leur livra bataille devant les forts de *Thị-Nại* et *Đà-Nang* (3) où il se couvrit de gloire (guerres des saisons). Le roi lui confia la garde de la citadelle de *Binh-Định*, qui, dans la suite, fut assiégée pendant, deux ans par les *Tây-Sơn*. Alors qu'il se trouvait investi dans *Binh-Định*, et trompant la surveillance des rebelles, il adressa un rapport au trône, insistant auprès du Roi pour que celui-ci ne se préoccupa pas de *Binh-Định*. Il lui conseillait de marcher sur *Phú-Xuân* (4) 富春 dans le but de reprendre l'ancienne capitale des mains de l'ennemi, pendant que lui retiendrait une grosse partie des forces *Tây-Sơn* au siège de *Binh-Định*. C'est grâce à cette tactique le fulur *Gia-Long* put vaincre les rebelles et faire son entrée définitive à *Hué*. Après une résistance désespérée, la Citadelle de *Binh-Định* fut, enlevée par les *Tây-Sơn*. Son héroïque défenseur *Võ-Tôn-Tánh* préféra la mort à la honte. Dans un mirador (5) il fit installer un bûcher sur lequel il monta après y avoir mis le feu (6).

(1) 義兵, Troupe fidèles aux *Nguyễn*, destinées à combattre les *Tây-Sơn* 西山.

(2) *Tiên-Phong-Dinh-Tông-Nhung* 先鋒營總戎.

(3) Le port de *Tourane*.

(4) *Hué*.

(5) 八角樓 *bát giác lâu* « mirador à forme octogonale ».

(6) *Ngô-Tùng-Châu* se versa une tasse de poison. *Võ-Tôn-Tánh*, qui avait fait dresser un bûcher, écrivit à l'ennemi pour le prier d'épargner son armée, puis, ayant revêtu ses habits d'apparat, il réunit ses officiers, leur expliqua sa détermination pendant qu'ils pleuraient à chaudes larmes, et, leur faisant signe de se retirer, il monta sur son bûcher qu'il alluma lui-même (5<sup>e</sup> mois, 1800). Les *Tây-Sơn* entrèrent dans la place, ils recueillirent précieusement les restes de *Võ-Tánh* qu'ils firent ensevelir avec honneur. Sa recommandation fut respectée : on ne toucha ni à ses officiers ni à ses soldats (*Trương-Vĩnh-Ký*).

Voici ce qui se raconte à ce sujet, dans certains milieux aristocratiques de *Hué* : *Ngô-Tùng-Châu* vint trouver *Võ-Tánh* et lui demanda ce qu'il comptait faire. *Tánh* lui répondit, en désignant le bûcher qu'il venait de faire installer : « Voilà mon affaire, à moi ». *Châu* lui fit alors connaître la détermination qu'il avait prise de s'empoisonner. - « Ce que vous voulez faire là, reprit *Võ-Tánh*, serait un sacrifice bien inutile ; il faut que vous viviez, car le Prince a besoin, plus

En la 1<sup>re</sup> année de Gia-Long (1802) il reçut le titre posthume de : « Serviteur méritant ayant participé à la Restauration, Généralissime des Armées, Grand chef militaire », avec la dignité de Duc du 2<sup>e</sup> rang (1). Sur l'ordre du roi un temple a été élevé à sa mémoire (2). En la 5<sup>e</sup> année de Minh-Mạng (1824), sa tablette précédemment déposée au Thái-Miêu a été transférée au Thê-Miêu. En la 12<sup>e</sup> année (1831) il fut élevé au titre posthume de « Serviteur méritant, élevé par mesure exceptionnelle au titre de Tráng-Võ ( Redoutable Guerrier), Généralissime des Armées, Maréchal du Corps d'Armée d'arrière garde, Chef d'Etat-Major Générale, Grand Chancelier du Royaume » (3), avec la dignité de Hoài-Quốc-Công 懷國公, Duc de Hoài, du 2<sup>e</sup> rang (4).

2° Ngô-Tùng-Châu 吳從周 était originaire du huyện de Phù-Các, province de Binh-Định. Il fut tout d'abord en Cochinchine en qualité de Đông-Cung (5) Phụ-Đạo (6) 東宮輔導, « Précepteur du prince héritier ». Il avait présenté un Rapport au Trône demandant que la religion bouddhique fût abandonnée. Il participa à la reprise de la citadelle de Binh-Định qui étaient aux mains des Tây-Sơn et fut chargé d'en assurer la défense, en qualité de lieutenant de Võ-Tánh. Les rebelles, les assiégèrent pendant deux ans, et durant cette longue épreuve les deux chefs rivalisèrent d'héroïsme et de courage, exhortant leurs hommes à rester fidèles au devoir et à accepter la mort avec calme sinon avec joie. Lorsque les vivres manquèrent et que tout effort fut reconnu inutile il monta sur un bûcher et Ngô-Tùng-Châu se donna la mort en avalant un poison.

que jamais, de braves serviteurs comme vous. De plus, vous êtes Mandarin civil...». « devant la mort, répliqua Ngô-Tùng-Châu, il n'y a ni Mandarins Civils ni Mandarins Militaires, il n'y a que des braves, Et ils se séparèrent. » Il paraît que Ngô-Tùng-Châu était déjà mort depuis une heure environ quand Võ-Tánh monta sur le bûcher.

(1) Dực-Vân-Công-Thần, Phụ-Quốc, Thượng-Tướng-Quân, Thái-Uý, Quốc-Công 翼運功臣輔國上將軍太尉國公. Uý 尉. Le titre de Thái-Uý ne s'accorde qu'aux Phò-Nữ « maris des princesses ».

(2) Ce temple existe dans l'ancienne citadelle de Binh-Định, située dans le huyện de Phù-Các. Les Mandarins provinciaux y rendent le culte à certaines époques de l'année.

(3) Tá-Quốc-Công-Thần, Đắc-Tần-Tráng-Võ, Đại-Tướng-Quân, Hậu-Quân-Đô-Thông-Phủ-Chư-ông-Phù-Sự, Thái-Sư 佐國功臣特進壯武大將軍後軍都統府掌府事太師.

(4) Les descendants de Võ-Tôn-Tánh ont reçu, pour subvenir à l'entretien du culte de l'illustre général, dix mẫu de rizières dans les environs de Nam-Phổ-Hạ, près de Truôi, province de Thừa-Thiên, où se trouve le temple.

(5) Đông-Cung « Le Palais de l'Est » terme qui désigne le Prince héritier.

(6) Phụ-Đạo. Encore usité de nos jours pour désigner le précepteur français de S. M. Duy-Tân.

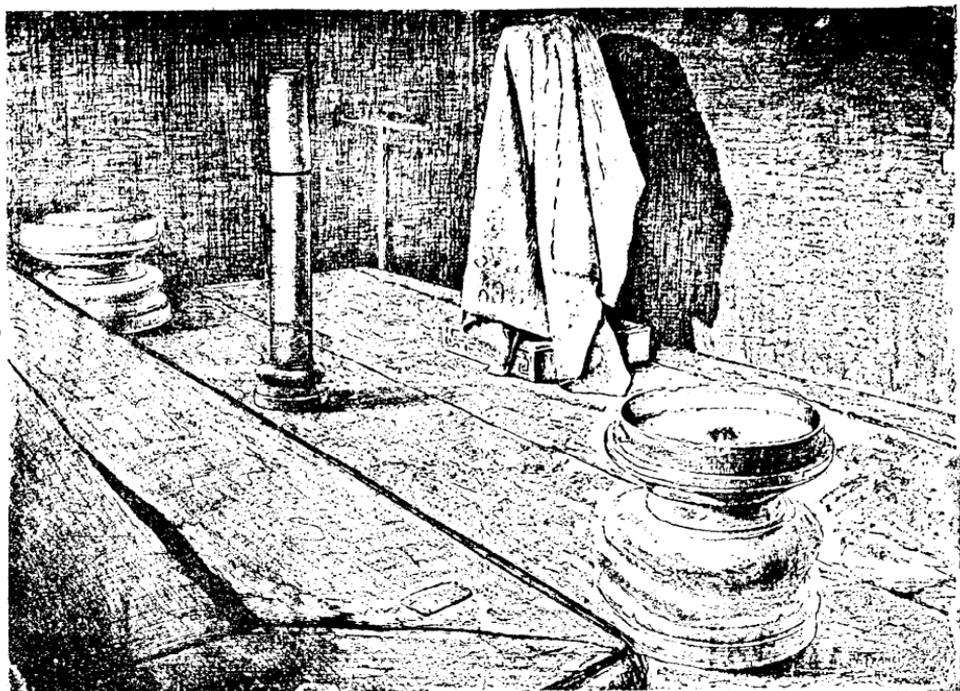


Fig. 11. Tablette, recouverte de son voile, de Ngô-Tùng-Châu, deuxième Associé de droite. Dessin de V. F. DUCRO.

En la 1<sup>re</sup> année de Gia-Long ( 1802), il fut nommé au titre posthume de : « Grand Conseiller des affaires administratives, Serviteur méritant, Illustre dignitaire, soutien du Royaume, Grand Précepteur du Prince héritier Grand Chancelier à titre honoraire », avec la dignité de Duc de 3<sup>e</sup> rang (1).

Un édit a ordonné que le culte lui serait rendu dans le même temple que pour Võ-Tánh, à Binh-Định.

En la 5<sup>e</sup> année de Minh-Mạng (1824) sa tablette, précédemment déposée au Thái-Miêu, a été transférée au Thê-Miêu. En la 12<sup>e</sup> année (1831), il fut élevé au grade posthume de : « Eminent Collaborateur, Serviteur Méritant, élevé par mesure exceptionnelle au rang d'illustre Fonctionnaire du 1<sup>er</sup> rang supérieur, Conseiller faisant fonctions de Précepteur et de Grand Chancelier », avec la dignité de Ninh-Hoà (Quận-Công 寧和郡公 Duc (du 3<sup>e</sup> rang) de Ninh-Hoà.

(1) Tân-Tri Công-Thần, Vinh-Lộc Đại-Phu, Thượng-Trụ-Quốc, Thái-Tử Thái-Sư, Quận-Công 贊治功臣榮祿大夫上柱國太子太師郡公.

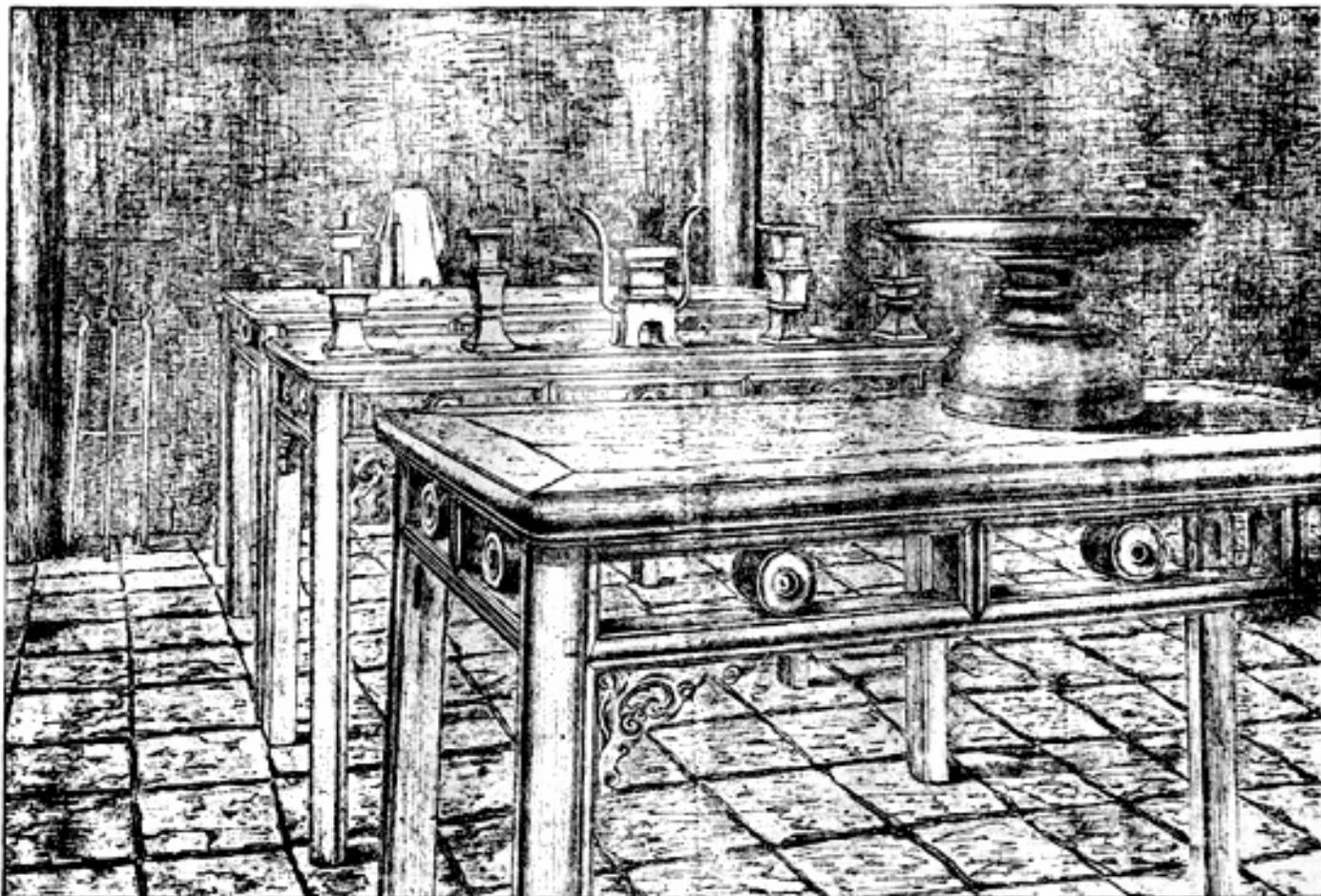


Fig. 12 . — Tablette, table -autel et accessoires de culte de Ngô -Tùng -Châu, deuxième Associé de droite. Dessin de V. F. Ducro.

3°Võ-Di-Nguy 武彝巍 était originaire du *huyện* de Phú-Vinh (1), province de Thira-Thiên. Sous le règne de Duệ-Tôn, il était Commandant de la flotte du Centre (2) et escorta le roi en Cochinchine. Il alla à la rencontre du futur Gia-Long qui le nomma au grade de Trung-Quân-Cai-Cơ (3) 中軍該奇 « Chef de corps de l'Armée du Centre ». Il réorganisa la flotte et marcha contre les Tây-Sơn qui lui infligèrent des pertes sérieuses. Après sa défaite, il accompagna le roi Thê-Tổ au Siam et fit construire une flotte de guerre pour la haute mer. Ensuite il reprit Gia-Định des mains des rebelles, et renforça la flotte par la construction de gros navires. afin de porter les armes contre Thị-Nại et Diên-Khánh. Nommé Commandant en chef de toute la flotte et chargé des cinq corps de l'Armée de terre, il s'occupa à nouveau de la mise en état des navires de guerre. En l'année *lân-dậu* (1801), il se présenta devant Thị-Nại dans le but de reprendre ce port des mains des rebelles. Il était à la tête de sa flotte, lors de l'attaque, et c'est là qu'il fut tué par un coup de feu ennemi, terminant par une mort glorieuse une carrière si bien employée au service de son prince.

On lui décerna le titre posthume de : « Illustre Serviteur, Puissant soutiendu Royaume, Précepteur adjoint, Duc du 3°rang (5) ».

En la 5° année de Minh-Mạng (1824), Sa tablette fut déposée au Thê-Miêu et en la 12° année (1831) on transforma son titre en celui de : « Serviteur illustre et méritant ayant participé à la Restauration, élevé par faveur spéciale au titre de Redoutable guerrier, Commandant en Chef, Chef d'Etat -Major Général de l'Amirauté, Précepteur de l'héritier

(1) Tá-Vạn, Công-Thần, Đắc-Tần-Vinh-Lộc Đại-Phu, Hiệp-Biên-Đại-Học-Sĩ, Thiên-Sur, Kiêm-Thái-Tử-Thái-Sur 佐運功臣特進榮祿大夫協辦大學士少師兼太子太師

(2) Aujourd'hui Phú-Vang.

(3) Trung-Thủy-Thuyền 中水船, la Division du Centre. La flotte était, à cette époque, répartie en cinq divisions, correspondant par ce chiffre aux cinq corps de l'armée de terre les *Ngũ-quân*.

Il y avait la Division de l'Avant Garde ou de tête, Tiên-Thủy-Thuyền 前水船 ; la Division de l'Arrière-Garde ou de queue, Hậu-Thủy-Thuyền 後水船 ; la Division de Gauche, Tả-Thủy-Thuyền 左水船 ; la Division de Droite Hữu-Thủy-Thuyền 右水船 ; et la Division du Centre, Trung-Thủy-Thuyền 中水船. Cette dernière division était la plus importante, car elle avait pour mission de protéger la galère royale.

(4) A cette époque, dignité très élevée. Elle fut donnée à certains de nos compatriotes au service de Gia-Long. — De nos jours, ce grade correspondrait à Chef de Corps ou Commandant de Régiment, mais il n'est plus usité dans ce sens.

(5) Tá-Mạng, Công-Thần, Thượng-Trụ-Quốc, Thiếu-Bảo, Quận-Công 佐命功臣上柱國少保郡公.

présomptif (1)», et on lui conféra la dignité de Bình-Giang Quận-Công 平江郡公 « Duc de Bình-Giang (du 3<sup>e</sup> rang) ».

4<sup>e</sup> Châu-Văn-Tiếp 朱文接 était originaire du huyện de Đông-Xuân, province de Bình-Định. Tout d'abord, il réunit plus d'un millier de guerriers *moi* afin de guerroyer pour son compte personnel et mit la montagne Trà-Lang (2) en état de défense. Quand il apprit que Duệ-Tôn se rendait en Cochinchine (3), il envoya des présents à ce dernier, et des parlementaires pour offrir ses services. Duệ-Tôn lui ordonna de porter ses troupes en avant pour garder les passages de la région montagneuse des provinces de Phú-Yên et Bình-Thuận, afin de protéger la Cochinchine, en s'opposant à la marche de l'ennemi vers le Sud. Plus tard, alors que Duệ-Tôn se rendait à Tam-Phụ (4), Thê-Tỗ envoya secrètement Tiệp contre une partie des Tây-Sơn, pendant que lui devait s'occuper de l'autre partie, de façon à diviser les forces de l'ennemi. En l'année *canh-tí* (1780), Thê-Tỗ fit dire à Tiệp d'avoir à le rejoindre en Cochinchine où il fut investi du grade de : « Envoyé royal, Général Commandant une Division d'armée, faisant fonctions de Directeur des Colonies Militaires (5) ». En l'année *nhâm-dần* (1782), les Tây-Sơn attaquèrent Gia-Định. Lorsque Thê-Tỗ s'enfuyait pour se réfugier à Phú-Quốc, Tiệp et Tôn-Thất-Màn unirent leurs forces et purent reprendre Saigon. Tiệp arbora son étendard portant les quatre caractères : Lư-ợng-Sơn-Tá-Quốc 梁山佐國 (6). En *qui-mão* (1783), après avoir éprouvé des pertes sérieuses, Thê-Tỗ se rendit à Tam-Phụ pour se mettre en sûreté. Tiệp se mit en route, traversant la région montagneuse, pour aller solliciter des secours au Siam. En l'année *giáp-thìn* (1784), alors que Thê-Tỗ, de retour du Siam, se trouvait à Trần-Giang, Tiệp, à la tête de la flotte, livra bataille aux Tây-Sơn. Au cours d'un abordage il fut tué d'un coup de lance.

(1) Tá-Vận, Công-Thần, Đắc-Tấn-Tráng-Võ, Tư-ớng-Quản, Thủy-Quân-Đô-Thống-Phủ-Chư-ớng-Phủ-Sự, Thái-Bảo 佐運功臣特進壯武將軍水軍都統府掌府事太保.

(2) Montagne du Bình-Định.

(3) L'annaliste dit « *se rendait en Cochinchine* » comme s'il eût été question d'un voyage. C'est par déférence qu'il omet volontairement d'employer le mot « fuite ».

(4) Lieu situé dans la province de Mỹ-Thọ en Cochinchine.

(5) Khâm-Sai, Đô-Đốc, Chư-ớng-Cơ, Lãnh-Đại-Tư-Nông 欽差都督掌奇領大司農.

(6) Tiệp avait pris pour devise le nom de la montagne Trà-Lang qu'il avait occupée lors de son entrée en campagne. La devise qui se trouvait sur son étendard peut se traduire par : « [L'homme de] la Montagne [Trà-] Lang protège le Royaume ».

Sa tablette a été déposée au Thè-Miêu en la 5<sup>e</sup> année de Minh-Mạng (1824) et en la 12<sup>e</sup> année (1831) il fut élevé au titre posthume de : « Serviteur Méritant, élevé par mesure exceptionnelle au titre de Redoutable Guerrier, Généralissime, Maréchal de l'Aile Gauche, Chef d'Etat-Major Général, Précepteur du Prince héritier (1) », et à la dignité de Lâm-Diêu Quận-Công 臨洮郡公 « Duc de Lâm-Diêu (Duc de 3<sup>e</sup> rang) ».

5<sup>e</sup> Nguyễn-Vân-Trương 阮文張, originaire du huyện de Lè-Dương, province de Quảng-Nam, était tout d'abord au service des Tây-Son avec le grade de Chưởng-Đạo 掌奇 « Commandant de régiment ». A la bataille de Long-Xuyên, Thè-Tổ battu dut s'enfuir vers le Siam. Trương fut chargé de poursuivre le prétendant, et alors qu'il était sur le point de le rejoindre, il s'aperçut que, malgré le temps très calme, de gros arbres se trouvaient naturellement déracinés et encombraient la route. Il vit la main de la Providence et prit sur le champ la résolution de quitter le parti rebelle pour secourir son Prince. Il revint pour occuper Long-Xuyên et plus tard quand Thè-Tổ quitta le Siam pour se réfugier à Phú Quốc, Trương lui envoya une flotte de secours, insistant pour qu'il le rejoignit à Long-Xuyên afin de reprendre l'action contre les Tây-Son. Trương sur les ordres de Thè-Tổ s'empara du camp retranché de Trà-Ồn (2), détruisit les rebelles et leur prit 20 bateaux de guerre. En l'année Mậu-thân (1788), il reprit Gia-Định et porta ses troupes sur Mỹ-Tho afin d'attaquer le général rebelle Phạm-Vân-Sâm 范文參. Les Tây-Son furent mis en déroute, et Trương put s'emparer du Phó-Độc-Chiến 副督戰 « Commandant en second de la flotte des Tây-Son ». Il s'illustra au cours des campagnes de Phanri, Diên-Khánh, Quinhon, Phú-Yên, Quảng-Ngãi et Quảng-Nam, à la tête de la flotte dont faisaient partie le Long-Phi, le Phụng-Phi et le Bằng-Phi, et s'empara à plusieurs reprises d'un nombreux butin appartenant aux rebelles : armes, munitions, trésors, vivres, chevaux, éléphants, etc. A la suite de Thè-Tổ, il participa à la reprise de Phú-Xuân (3), l'ancienne capitale des Nguyễn, et poursuivit l'ennemi jusqu'au fleuve Linh-Giang (4). Thè-Tổ reconnaissant lui fit annoncer par un envoyé spécial sa nomination au grade de : « Commandant de l'Armée du

(1) Tả-Vận, Công-Thần, Đặc-Tấn-Tráng-Võ, Tướng-Quân, Tả-Quân-Đò-Thống-Phủ-Chưởng-Phủ-Sự, Thái-Bào 佐運功臣特進壯武將軍左軍都統府掌府事太保.

(2) Province de Trà-Vinh.

(3) La flotte s'était rendue au préalable à Tư-Hiền 思賢, au Sud de Thuận-An (port de Huế) où elle avait pris ses dispositions d'attaque.

(4) Le Sông-Gianh au Quảng-Bình.

Centre, Généralissime vainqueur des Tày-Son», (1) et lui fit, en outre, remettre une épée d'or, insigne du Commandement suprême. Pendant l'hiver de cette même année 1788, Quang-Toàn 光纘 et Quang-Thùy (2) 光垂 reprirent les hostilités et portèrent leurs troupes en avant. Trưong partit avec la flotte et grâce à un vent favorable il put fondre sur les navires ennemis et les détruisit, complètement. Toàn s'enfuit alors vers le Tonkin. En la 1<sup>re</sup> année de Gia-Long (1802) l'Empereur se met en route pour la Campagne du Nord. Trưong, Commandant de la flotte, prit toutes les dispositions nécessaires pour reprendre aux rebelles les ports du Golfe du Tonkin. Tous les forts se rendirent. Après la prise de la citadelle de Thằng-Long (3) 昇龍, le corps du roi Tày-Son Quang-Toàn fut livré à Gia-Long, et avant de repartir pour Hué, l'Empereur confia la Direction du Tonkin à Trưong. En la 4<sup>e</sup> année (1805), il fut nommé Tồng-Trần 總鎮 de Gia-Định « Vice-Roi de Cochinchine », poste qu'il conserva jusqu'en la 7<sup>e</sup> année (1808), il mourut en 1810, à l'âge de 70 ans.

Sa tablette a été déposée an Thè-Miêu en la 5<sup>e</sup> année de Minh-Mạng (1824), et en la 12<sup>e</sup> année (1831) il recevait le titre posthume de : « Serviteur méritant, élevé par mesure exceptionnelle au titre de Redoutable Guerrier, Généralissime, Chef d'Etat-Major Général, Précepteur du Prince héritier » (4), avec la dignité posthume de Đoan-Hùng Quận-Công 端雄郡公, « Duc (du 3<sup>e</sup> rang) de Đoan-Hùng. »

60 Phạm-Văn-Nhơn 范文仁, originaire du Than-Hóa, du même *huyện* que les Seigneurs du Sud (Chúa Nguyễn). Son ancêtre avait suivi Gia-Dũ-Hoàng-Đệ (5) 嘉裕皇帝 lors du départ de ce dernier comme Gouverneur du Quảng-Nam, et s'était ensuite fait inscrire au *phủ* de Thừa-Thiên. Phạm-văn-Nhơn ne put suivre Duệ-Tôn en Cochinchine à cause d'une blessure au pied. Il partit à la suite de Thè-Tổ avec le grade de Phó-Vệ-Ủy (6) 副衛尉, et après que son Prince se fût enfui à Vọng-Các (7) 望閣, il accompagna Monsieur Bá-Đa-Lộc (8)

(1) Chưong-Trung-Quàn, Binh-Tây-Đại-Tưong-Quàn 掌中軍平西大將軍.

(2) Hanoi.

(3) Noms d'un roi et d'un prince des Tày-Son.

(4) Tá-Vận, Công-Thần, Đắc-Tàn-Tráng-Võ, Đại-Tưong-Quàn, Đô-Thống-Phủ-Chưong-Phủ-Sư, Thái-Bảo 佐運功臣特進壯武大將軍都統府掌府事太保.

(5) Le premier Seigneur du Sud connu sous le nom de Nguyễn-Hoàng.

(6) Ce grade correspondait à Lieutenant-Colonel dans les régiments de la Garde Royale.

(7) Bangkok 望閣.

(8) L'évêque d'Adran. Ces trois caractères sont la transcription chinoise du mot Petrus, prénom de l'évêque Pierre Pigneau de Behaine.

百多祿 qui conduisait en France le prince héritier Cảnh 東宮景 et qui avait pour mission de solliciter aide et appui de la part de Louis XVI. A son retour d'Europe, Nhơn s'arrêta à l'île de Phú-Quốc pour se mettre à la disposition de la Reine Mère. Dans la suite, il assista le prince Cảnh dans les campagnes de Gia-Định et Quảng-Nam et fût nommé : « Inspecteur de l'armée des « Thận-Sách », Commandant en Chef des cinq *dinh* » (1), et chargé de la cavalerie et des éléphants. Lors de la campagne de Phú-Xuân, Nhơn et Nguyễn-văn-Trương partirent en avant par voie de mer et arrivèrent à Thuận-An. L'ancienne capitale fut reprise et confiée à la garde de Nhơn. En la 1<sup>re</sup> année de Gia-Long (1802), il partit pour Bình-Định et put, après trois mois de lutte, reprendre la citadelle. L'Empereur le manda aussitôt à Hué et l'emmena pour la campagne du Tonkin en lui donnant le Commandement de l'Avant-Garde.

Il mourut en la 14<sup>e</sup> année de Gia-Long (1815), à l'âge de 71 ans.

En la 5<sup>e</sup> année de Minh-Mạng (1824) sa tablette fut déposée au Thê-Miêu et en la 12<sup>e</sup> année (1831) il fut élevé au titre posthume de : « Serviteur Méritant, élevé par mesure exceptionnelle au titre de Redoutable Guerrier, Maréchal commandant l'armée de l'aile droite, Chef d'Etat Major Général, Conseiller du Royaume » (2), avec la dignité posthume de Tiên-Hưng-Quận-Công 先興郡公 Duc (3<sup>e</sup> rang) de Tiên-Hưng 7<sup>o</sup> Tông-Phước-Đạm 宋福淡, originaire du *huyện* de Trong-Trà, phủ de Thừa-Thiên, était à la suite de Duệ-Tôn, en route pour la Cochinchine, avec le grade de Trung-Dinh-Giám-Quân 中營監軍, « Commandant d'une division de l'armée du Centre ». Lors d'une sortie de la citadelle (3) il fut capturé par les Tây-Son et conduit à Quinhon. Mais il réussit à s'échapper et put, s'enfuir vers Phú-Xuân. Ayant appris que Thê-Tổ se disposait à gagner Bangkok, il s'embarqua sur une jonque de mer dans le but d'aller le rejoindre et de se mettre à sa disposition. Malheureusement, il fut pris dans une tempête et alla échouer sur les côtes de Birmanie (4) où les autorités l'arrêtèrent et le retinrent pendant plus d'un mois. Remis en liberté, il se dirigea vers le Siam et se présenta à Thê-Tổ. Il proposa à ce dernier de combiner un stratagème pour reprendre les hostilités avec avantage, et, dans ce but, il amena les

(1) Thận-Sách-Quân-Giám-Quân, Chương-Cơ, Trương-Sĩ, Kiêm-Ngũ-Dinh-Quân-Sĩ, 神策軍監軍掌奇將士兼五營軍士.

(2) Tá-Vân, Công-Thần, Đắc-Tần-Tràng-Võ, Thượng-Tướng-Quân, Hữu-Quân-Đô-Thống Phủ Chương-Phủ-Sự, Thái-Phó 佐運功臣特進壯武上將軍右軍都統府掌府事太傅.

(3) Sans doute Saigon.

(4) Miến Điện 緬甸.

troupes au port de Cấn-Giò (1) 芹苴. Là, il réussit à entrer en possession d'une copie d'édit royal perdu par les Tây-Son et rédigea alors une lettre apocryphe qu'il signa Nguyễn-Nhạc, en apposant le sceau de ce roi rebelle, contrefait et reproduit d'après celui que portait la pièce trouvée. Cette lettre, soi-disant écrite par Nguyễn-Nhạc, était destinée au frère cadet de celui-ci, Nguyễn-Lữ, à ce moment maître de Gia-Định, et donnait entre autres l'ordre d'assassiner le Thái-Bảo Phạm-văn-Sâm 太保范文參, chef important au service de Lữ.Đạm fit jeter furtivement cette lettre dans la maison occupée par Sâm. Le résultat espéré ne tarda pas à se manifester: Sâm marcha immédiatement contre son roi, et ce dernier dût s'enfuir à Quinhon. A cette époque, Đạm était le personnage le plus influent, chargé de préparer tous les plans stratégiques, de réviser les règlements militaires et au besoin d'en étudier de nouveaux.

Thê-Tổ se porta plus tard au secours de Diên-Khánh, assiégée par les rebelles, et délivra cette citadelle. Đạm l'avait accompagné et c'est au retour de cette campagne qu'il succomba. Son cercueil fut transporté à Saigon.

En la 5<sup>e</sup> année de Minh-Mạng (1824) ses restes furent ramenés au village de Hương-Cần près de Hué où un tombeau a été construit.

Titre posthume: « Eleveé par mesure exceptionnelle au titre de Redoutable Guerrier, Général, soutien du Royaume en qualité de Colonne de Droite, Commandant une place forte (2) ».

En la 12<sup>e</sup> année (1831), son titre fut changé en celui de: « Serviteur méritant ayant participé la Restauration du Royaume, Grand Dignitaire ayant titres de Vinh-Lộc et de Hiệp-Biên-Đại-Học-Sĩ, Conseiller, Grand Précepteur du prince héritier (3) »; et il reçut le titre nobiliaire posthume de Tuân-Nghĩa-Hầu 遵義侯 « Marquis de Tuân-Nghĩa ».

8<sup>o</sup> Nguyễn-Đức-Xuyèn 阮德川, originaire de Gia-Định, était fils de Nguyễn-Quảng et avait le grade de Cai-Cơ 該奇, quand, en l'année qui-mão (1783), le roi partit pour le Nord (4). Il fut chargé d'accompagner la Reine et les Concubines avec Mission de rejoindre le roi. Il suivit ensuite ce dernier à Hà-Tiên où il lui rendit d'inoubliables

(1) Cap Saint-Jacques.

(2) Đạc-Tấn-Trần g-Võ, Tướng-Quản, Hữu-Trụ-Quốc, Chương-Dinh 特進壯武將軍右柱國掌營.

(3) Tá-Vân, Công-Thần, Vinh-Lộc-Đại-Phu, Hiệp-Biên-Đại-Học-Sĩ, Thiệu-Sư, Thái-Tử-Thái-Sư 佐運功臣榮祿大夫協辦大學士少師太子太師.

(4) Il s'agit sûrement de Thê-Tổ qui se trouvait à cette époque en Cochinchine, et il faut comprendre par Nord, le Nord de la Cochinchine, c'est-à-dire le Sud Annam.

services : entre autres un jour où le roi n'avait pas mangé depuis vingt-quatre heures, il réussit à aller chercher quelques victuailles chez l'habitant, au péril de sa vie (1).

Pendant la campagne de Quinhơn, il se couvrit de gloire à de nombreuses reprises. Plus tard, il escorta l'ambassade qui se rendait au Siam et détruisit le camp de Giã-Bà 闍婆. Les Siamois étaient en admiration devant lui à cause de sa bonne réputation et aussi de ses hautes qualités militaires. En la 1<sup>re</sup> année de Gia-Long (1802), il faisait partie de l'armée d'opérations du Tonkin. A l'arrivée à Thanh-Hóa, l'Empereur le nomma Gouverneur de cette province et lui conféra en outre le titre nobiliaire de Quận-Công 郡公 (Duc de 3<sup>e</sup> rang).

Il mourut en la 5<sup>e</sup> année de Minh-Mạng (1824) à l'âge de 67 ans. Sa tablette fût déposée au Thê-Miêu en la 8<sup>e</sup> année (1829) et en la 12<sup>e</sup> année (1831) il fut élevé au titre posthume de : « Serviteur méritant ayant participé à la Restauration, élevé par mesure exceptionnelle au titre de Redoutable Guerrier, Général chef d'Etat-Major du corps d'armée de l'aile droite, Conseiller (2) » ; avec le titre nobiliaire posthume de Khoái-Châu-Quận-Công 快州郡公 « Duc (du 3<sup>e</sup> rang) de Khoái-Châu. »

9<sup>o</sup> Nguyễn-Hoàng-Đức 阮黃德 était originaire du huyện de Kiền-Hưng, province de Định-Tường, et son véritable nom partronymique était Huỳnh 黃. Plus tard, le roi l'autorisa à porter le họ royal, Nguyễn 阮, et à partir de ce moment on l'appela Nguyễn-Huỳnh ou Nguyễn-Hoàng 阮黃. Au tours d'une des guerres, il était à la suite de Thê-Tô lorsque le cheval de ce prince butta et s'embourba dans un terrain marécageux. Đức réussit à tirer le cheval de cette position critique et l'amena sur la digue qui servait de chemin. Mais là le cheval refusa obstinément d'avancer, et c'est alors que Đức l'excita de telle façon que l'animal dut partir à une vive allure. Grâce à son procédé, et à sa tenacité le Roi pût échapper à une mort certaine, car les Tây-Son étaient à sa poursuite et sur le point de s'emparer de sa personne. Une autre fois, lors d'un voyage dans un sampan de fortune, le prince, très fatigué, voulait se reposer. A défaut d'oreiller, il se servit de la cuisse de Đức, et ce dernier passa toute sa nuit blanche, occupé à l'éventer et à chasser les moustiques. Lors d'un combat à Đông-Tuyên 同宣, Đức fut

(1) Le futur Gia-Long était dans le dénûment le plus complet. Il n'y avait plus de vivres et le ravitaillement était devenu d'autant plus difficile, sinon impossible, que les Tây-Son, lancé à sa poursuite, faisaient bonne garde et exerçaient une surveillance très étroite.

(2) Tá-Vận, Công-Thần, Đắc-Tàn-Tràng-Võ, Tường-Quân, Hữu-Quân-Dò-Thông-Phủ-Chưởng-Phủ Sự, Thái-Phó 佐運功臣特進壯武將軍右軍都統府掌府事太傅.

capturé par les rebelles. Nguyễn-Huệ (1) qui connaissait sa force herculéenne décida qu'il était préférable de l'utiliser plutôt que de lui donner la mort. Une certaine nuit, pendant le sommeil, Đức se mit à pousser des cris et à insulter Huệ.(2). Plus tard, accompagnant ce dernier au Nghê-An, il réussit à prendre la fuite. Il arriva Quỳnh, se mit à la disposition de Nguyễn-Văn-Duệ qui avait la garde de la citadelle, et tous deux prirent la route du Sud par la région montagneuse, avec une armée de 5.000 hommes. Sur l'ordre de Huệ, Nguyễn-Hoàng-Đức marcha en tête de la colonne. En une nuit, il réussit à franchir la distance qui sépare Lạc-Hoàn de Vạn-Tượng (3) 萬象. Les vivres étaient épuisés et les hommes se voyaient obligés de se nourrir de feuilles d'arbres et de riz sec qu'ils mendiaient aux *mọi* (4). Quand il arriva au Siam, le roi Thê-Tô était déjà reparti pour Gia-Định. Les Siamois voulurent retenir Đức, mais ce dernier fit le serment de se suicider si on ne le laissait pas partir pour la Cochinchine. Devant une telle volonté et un pareil courage, le Roi de Siam s'émut et lui fit donner des bateaux afin d'aller retrouver le prétendant. Il avait excité l'admiration des Siamois et le Prince de ce pays lui remit une lettre pour Thê-Tô. A peine arrivé à destination, ce dernier le nommait au grade de : « Commissaire Inspecteur de la Division du Centre » (5). Il prit part aux campagnes de Phanri et de Quỳnh où il se distingua par de nombreuses actions d'éclat. Plus tard, il prêta une aide efficace au prince héritier à Diên-Khánh. En l'année *tân-dậu* (1801), les troupes partaient pour Phú-Xuân dans le but de reprendre l'ancienne capitale des Nguyễn : Đức fût chargé de garder Quỳnh. En la 1<sup>re</sup> année de Gia-Long (1802), il reprenait la citadelle de Quỳnh des mains de l'ennemi et recevait comme récompense la dignité de Quận-Công 郡公 « Duc du 3<sup>e</sup> rang » avec mission d'assurer la direction des opérations autour de Quỳnh. En la 15<sup>e</sup> année (1816), il remplaça Lê-Duyệc comme Gouverneur de la Cochinchine et mourût en 1819.

Sa tablette fût déposée au Thê-Miêu le 5<sup>e</sup> jour du 4<sup>e</sup> mois de la 8<sup>e</sup> année de Minh-Mạng (30 avril 1827). En la 12<sup>e</sup> année (1831), il fut élevé au titre posthume de : « Serviteur méritant, ayant participé à la

(1) Un des frères Tày Sơn.

(2) Sans doute, ce détail n'est pas présenté par l'annaliste comme une action d'éclat, mais bien pour souligner l'énergie et le courage de Đức, qui ne craint pas de se mesurer avec son redoutable et puissant adversaire.

(3) Vientiane - Le nom annamite se transcrit par le caractère *vạn* « dix-mille » et le caractère *tượng* « éléphants ».

(4) Ces marches forcées avaient pour but d'arriver au Siam au plus tôt pour rejoindre le prétendant Nguyễn-Ánh.

(5) Trung-Hiếu-Giám-Quân 中營監軍.

Restauration du Royaume, élevé par mesure exceptionnelle au titre de Redoutable Guerrier, Généralissime, Chef d'Etat-Major de l'Armée de l'Avant-Garde, Conseiller », avec la dignité de « Duc (du 3<sup>e</sup> rang) de Kiên-Xương » (1).

1<sup>o</sup> Nguyễn-Văn-Mẫn 阮文敏 était originaire du *huyện* de Lê-Thụy, province de Quảng-Binh, et vint dans la suite s'installer à Gia-Định. Incorporé comme *linh*, il passa successivement par les différents grades et devint Cai-Cơ 該奇 (2). C'était un homme taillé en hercule. En l'année *quí-mão* (1783), le roi vint en Cochinchine (3). Mẫn et Nguyễn-Đức-Xuyên dérobèrent une petite embarcation et réussirent à conduire la Reine-Mère, la Reine et les Concubines à l'endroit où s'était réfugié le roi. Mẫn s'occupa ensuite des chevaux et des voitures. Il accompagna le roi, lors du retour de Bangkok. En l'année *kỷ-dậu* (1789), il combattait les rebelles sur la rivière de Bassac et fût tué d'un coup de feu par l'ennemi.

Il reçut le titre posthume de : « Serviteur méritant ayant participé à la Restauration du Royaume, élevé par mesure exceptionnelle au titre de soutien du royaume, Commandant Suprême des Troupes » (4). Sa tablette fut déposée au Thê-Miêu en la 5<sup>e</sup> année de Minh-Mạng (1824). En la 12<sup>e</sup> année (1831), il fut élevé au titre posthume de : « Serviteur méritant, ayant participé à la Restauration, Guerrier redoutable. Général Commandant la Division des Volontaires de l'Avant Garde, Précepteur d'un prince royal » (5) ; et à la dignité posthume de Duy-Tiên-Hậu 維先侯 « Marquis de Duy-Tiên. »

11<sup>o</sup> Đỗ-Văn-Hưu 杜文 était originaire du *huyện* de Hương-Thụy, *phủ* de Thừa-Thiên, et fût d'abord Cai-Đội 該隊 « Chef de session ». En l'année *giáp-thìn* (1784), il accompagna le roi à Bangkok ; en qualité de Chef de l'escorte royale et chargé des chevaux et voitures, Au combat de Bassac, il décapita d'un coup de sabre le Đò-Độc des Tây-Son, Nguyễn-Hùng, mais il fût lui-même tué sur le champ de bataille.

Il reçut le titre posthume de : « Serviteur méritant, ayant participé à la Restauration, élevé par mesure exceptionnelle au titre de soutien du

(1) Tá-Vận, Công-Thần, Đắc-Tấn-Tráng-Võ, Tướng-Quân, Tiên-Quân-Đò-Thông-Phủ-Chưởng-Phủ-Sự, Thái-Phó, Kiên-Xương-Quận-Công 佐運功臣特進壯武將軍前軍都統府掌府事太傅建昌郡公.

(2) Voir notes à la biographie de Võ-Di-Nguy (n<sup>o</sup> 5).

(3) Thê-Tổ venait sans doute de Phú-Quốc.

(4) Tá-Quốc, Công-Thần, Đắc-Tần-Phụ-Quốc, Thượng-Tướng-Quân, Chưởng-Cơ 佐國功臣特進輔國上將軍掌奇.

(5) Tá-Vận, Công-Thần, Tráng-Võ, Tướng-Quân, Tiên-Phong-Đình-Đò-Thông, Thiệu-Bảo 佐運功臣壯武將軍前鋒營都統少保.

Royaume, Commandant Suprême des Troupes ». (1) En la 5<sup>e</sup> année de Minh-Mạng (1824), sa tablette a été déposée au temple de Thê-Miêu et en la 12<sup>e</sup> année (1831) son titre posthume était transformé avec avancement en celui de : « Serviteur Méritant, ayant participé à la Restauration; Redoutable Guerrier, Commandant de la Division des Volontaires » de l'Avant Garde, Précepteur d'un prince royal » (2) avec dignité de « Marquis de Phụ-Dực » Phụ-Dực-Hầu 輔翼侯.

12<sup>e</sup> Trương-Đăng-Què 張登桂 était originaire du huyện de Binh-Sơn, province de Quảng-Ngãi. Reçu Cử-Nhơn « licencié », en la 18<sup>e</sup> année de Gia-Long (1819), il fut ensuite nommé au grade de Thị-Độc 侍讀 « Gradué de l'Académie ». Il fut successivement chargé des fonctions de Précepteur du prince, le futur Hiên-Tò 憲祖 (Thiệu-Tri); puis Chef du Secrétariat royal, Thị-Lang au Ministère des Rites, Tham-Tri au Ministère des Finances, Thượng-Thơ au Ministère de la Guerre, et Membre du Conseil secret. C'est lui qui s'occupa de la campagne de répression contre le chef rebelle Khôi, travaillant nuit et jour à son organisation et à son exécution, la paix rétablie, il fut élevé au titre de Précepteur du prince héritier, Thái-Tử-Thiều-Bảo 太子少保.

En la 16<sup>e</sup> année de Minh-Mạng (1835), il fût désigné par Sa Majesté pour inspecter la Cochinchine et réorganiser les rôles personnels et fonciers de ce pays. En 1836, on le charge de l'inspection du Thanh-Hóa et de la répression des Mường révoltés. - Le roi le récompensa quelques années plus tard, en 1839, en lui conférant la dignité ; de « Baron de Tuy-Thạnh », Tuy-Thạnh-Nam 綏盛男.

A l'avènement du roi Hiên-Tò (Thiệu-Tri) 1841, il reçut le titre de « Deuxième Colonne de l'Empire » (3), avec la dignité de Vicomte, Tử, et en la 6<sup>e</sup> année du même règne, il fut fait Comte, Bá 伯. A l'occasion de son intronisation, Dực-Tôn 翼宗 (Tự-Đức) le nomma « Première Colonne de l'Empire, Grand Dignitaire du Conseil de Régence » (4), avec dignité de Duc du 3<sup>e</sup> rang, Quận-Công 郡公.

En 15<sup>e</sup> année (1862), l'Empereur l'autorisa à prendre sa retraite, faveur qu'il avait déjà sollicitée à plusieurs reprises, sans toutefois obtenir satisfaction.

(1) Tạ Vận, Công-Thần, Đặc-Tân-Phụ-Quốc, Thượng-Trung-Quản, Chương-Cơ. 佐運功臣特進輔國上將軍掌奇.

(2) Tạ Vận, Công-Thần, Tráng-Võ, Tướng-Quản, Tiền-Phong-Dinh-Dò-Thông, Thiệu-Phó 佐運功臣壯武將軍前鋒營都統少傅.

(3) Tự-Văn-Minh-Điện-Đại-Học-Sĩ 署文明殿大學士.

(4) Phụ-Chánh-Đại-Thần, Cánh-Chánh-Điện-Đại-Học-Sĩ 輔政大臣勤政殿大學士.

Il mourut en 1865 à l'âge de 72 ans. Ce fonctionnaire est remarquable à cause de sa longue carrière qui lui permit de servir sous trois, sinon quatre règnes. Il est l'auteur d'une poésie très appréciée des lettrés, intitulée *Quảng-Khê* (1) 廣溪.

Sa tablette a été déposée au Thê-Miêu en la 28<sup>e</sup> année de Tự-Đức (1875).

13<sup>e</sup> Nguyễn-Văn-Nhơn 阮文仁 était originaire du *huyện* de Vinh-An, province de An-Giang, Cochinchine. A 22 ans, il s'engageait comme Đội-Trưởng 隊長 et conduisait quatre sections de Tân-Sai 新差 (nouvelles recrues) à Vân-Phong 雲峯. Il suivit le roi Duệ-Tôn lorsque celui-ci prit la fuite pour la Cochinchine, et plus tard il vint de Ô-Cam 烏甘 pour accompagner Tông-Phước-Hòa 宗福和 chargé de diriger une colonne de secours contre les Tày-Sơn qui furent mis en déroute. En raison de sa belle conduite, Nhơn fût nommé Cai-Đội (2) 該隊. Quand Thê-Tổ leva des troupes à Long-Xuyên, il reçut le rade de Cai-Cơ (3) 該奇, avec mission de garder le đạo 道 de Cờng-Thành 疆城. Dans la suite, il reprit Gia-Định et combattit à Lai-Dương 賴陽, où ses actions d'éclat lui valurent le grade de « Commandant de la Division navale des Hữu-Thiếp » (4). C'est lui qui habituellement recevait du roi la mission de porter les lettres diplomatiques au Gouvernement de Siam. Il suivit le prince Hy (5) 禧 désigné pour prendre la direction de Gia-Định et enrôla des volontaires avec lesquels il organisa des divisions de réserve qu'il instruisit en attendant l'ordre de départ en campagne dans le but de ravitailler les troupes en colonne, il construisit des bateaux pour le transport des vivres et du matériel. En la 1<sup>re</sup> année de Gia-Long (1802), il fut nommé « Commandant du Bataillon des Chân-Võ et Duc du 3<sup>e</sup> rang » (6). En 1810, les Siamnois s'emparèrent du Cambodge. Nhơn se porta à leur rencontre et réussit à les en chasser.

Il mourut en la 3<sup>e</sup> année du règne de Minh-Mạng (1822) à l'âge de 70 ans. Sa tablette a été déposée au temple Thê-Miêu en la 5<sup>e</sup> année (1824), et en la 12<sup>e</sup> année (1831), il reçut le titre posthume de : « Serviteur Méritant, ayant participé à la Restauration, élevé par mesure

(1) Titre formé du premier caractère de sa province (Quảng-Ngãi) et du second caractère de son village (Mỹ-Khê).

(2) Titre donné par Nguyễn-Ánh aux officiers français qui l'aiderent à reconquérir son royaume, tout au début de leur arrivée en Cochinchine.

(3) Se reporter la note 3, Biographie de Võ-Di-Nguy.

(4) Thủy-Dinh-Hữu-Thiếp-Vệ-Uý 水營右涉衛尉. Nom donnée à l'une des Divisions navales de la flotte de Nguyễn-Ánh.

(5) Fils de Duệ-Tôn, le dernier Seigneur de Cochinchine.

(6) Chương-Chân-Võ-Quân, Quận-Công. 掌振武軍郡公.

exceptionnelle au titre de Redoutable Guerrier, Général, Chef de l'Etat-Major de l'Armée de l'aile droite », avec dignité de Duc de Kinh-Môn (du 3<sup>e</sup> rang) (1).

14<sup>e</sup> Mai-Đức-Nghị 枚德議 était originaire du *huyên* de Hương-Trà, *phủ* de Thừa-Thiên. Tout d'abord, il suivit le roi vers le Sud avec le grade de Túc-Trực-Cai-Đội 宿直該隊 (2). Il fit partie de la suite du roi lors du voyage à Bangkok, puis reprit Gia-Định des mains des rebelles et reçut le grade de « Commandant en Chef du Camp de l'arrière (3) ». Lors de la campagne de Quinhơn il était chargé de ravitailler les troupes en vivres et en matériel, au moyen de cinquante jonques dont il avait le commandement. En l'année *canh-thân* (1800), il fût élevé au grade de « Commandant de l'Artillerie de la Division de l'arrière (4) ». Avec Tống-Việt-Phước 宋曰福, ils se partagèrent les marins de leur flotte pour aller garder Cù-Mông (5). Il construisit le poste de Ba-An 巴安 et résista vigoureusement aux rebelles venus pour attaquer ce poste. Il enleva le camp rebelle de Sơn-Trà (6) et mourût en pleine campagne du milieu de ses troupes.

En la 5<sup>e</sup> année de Minh-Mạng (1824), sa tablette a été déposée au Thè-Miêu. En la 12<sup>e</sup> année (1831) il fut élevé au titre posthume de : « Serviteur Méritant ayant participé à la Restauration, Redoutable Guerrier, Général, Commandant de l'Artillerie de la Division de l'Arrière. Précepteur », avec la dignité posthume de Marquis de Vĩnh-Lại (7).

(1) Tá-Vận, Công-Thần, Đắc-Tàn-Tráng-Võ, Tướng-Quân, Hũu-Quân-Đô-Thống-Phủ-Chưởng-Phủ-Sự, Kinh-Môn-Quận-Công. 佐運功臣特進壯武將軍右軍都統府掌府事荆門郡公.

(2) Nom de l'unité de troupes dont il était le Chef.

(3) Hậu-Đôn-Chánh-Thống-Quân-Ban 後屯正統管班.

(4) Thần-Sách-Quân-Hậu-Đình-Đô-Thống 神策軍後營都統.

(5) Col de Cù-Mông, entre le Bình Định et le Phú-Yên.

(6) Au Quảng-Ngãi.

(7) Tá-Vận, Công-Thần, Tráng-Võ, Tướng-Quân, Thần-Sách-Hậu-Đình-Đô-Thống, Thiệu-Bảo, Vĩnh-Lại-Hầu 佐運功臣壯武將軍神策後營都統少保永賴侯.

# NOTE SUR LES CENDRES DES TÂY-SƠN DANS LA PRISON DU KHAM-DUONG (1)

Par NGUYỄN-ĐÌNH-HOÈ

*Sous-Directeur de l'Ecole des Hậu-Bồ*

C'est pendant l'hiver de l'année *nhâm-tuất* (1802) que le Prince Nguyễn-Anh 阮映, le seul et dernier de la dynastie des Nguyễn, après avoir vaincu successivement les Trịnh 鄭 et les Tây-Sơn, fit son entrée triomphale à Hué. Proclamé Empereur, il prit le chiffre de Gia-Long, célébra une cérémonie au Temple royal, cérémonie solennelle de Hiên-phù 獻俘 (2). A l'issue de cette cérémonie, le Prince ordonna l'exhumation des corps des rois Tây-Sơn 西山, Nguyễn-Văn-Nhạc 阮文岳 et Nguyễn-Văn-Huệ 阮文惠 dont les restes furent écrasés au pilon et jetés au vent. Seuls les crânes de ces deux rebelles furent épargnés, mais furent envoyés au Ngục-Thất 獄室 (3) et, mis au secret dans des jarres.

Suivant une légende historique, il y aurait eu au Khâm-Đường trois jarres, les deux premières renfermant les crânes de Nguyễn-Văn-Nhạc et de Nguyễn-Văn-Huệ, la troisième contenant soit les restes de Nguyễn-Văn-Lữ 阮文呂, soit ceux de Nguyễn-Quang-Toàn 阮光纘. C'est ce que l'on ne peut préciser.

Ces trois jarres étaient gardées dans des cases séparées du Khâm-Đường. Elles étaient enchaînées et les portes de leurs cases étaient scellées. Chaque mois l'état des fermetures était vérifié par une commission spéciale. Ces jarres faisaient l'objet d'un culte particulier qui

(1) Communication lue à la réunion du 23 avril 1914.

(2) Cette cérémonie consistait dans la célébration d'un sacrifice en l'honneur des soldats morts durant la guerre et dans la présentation dans le lieu sacré des prisonniers de guerre et du butin fait sur l'ennemi (獻俘).

(3) Le Ngục-Thất était l'ancien Khâm-Đường. C'est Minh-Mạng dans la 6<sup>e</sup> année de son règne qui transforme le nom de Ngục-Thất c'est-à-dire maison d'arrêt, et lui donna l'adjonction de Khâm-Đường (salle d'examen judiciaire) : Khâm-Đường Ngục-Thất (勘堂獄室).

leur venait des *lính* préposés à la garde du *Khâm-Đường* qui leur attribuaient un rôle efficace dans la recherche des prisonniers évadés. Les prisonniers eux-mêmes voyaient dans les *Tây-Sơn*, dont les restes étaient enfermés dans ces jarres et enchaînés comme eux, des Esprits et des Génies qu'ils vénéraient dans le but d'obtenir pour eux une protection et un adoucissement dans le régime des prisons. Ces jarres, au surplus, étaient dénommés *Ông-Vò* ou *Chúa-Nguyễn* « Les Messieurs des jarres » ou « les Seigneurs rebelles. »

Ces jarres on dû disparaître vers l'époque du guet-apens de Hué en 1885, emportées intentionnellement par les prisonniers qui s'enfuirent alors.

Il existe encore deux légendes très particulières au sujet des cendres des *Tây-Sơn*.

L'une, racontée par des femmes du Palais, dit que l'un de ces crânes aurait apparu à *Đông-Khánh* dans l'intérieur même du palais. Dès qu'il fut aperçu, il se transforma en Chat-tigre que *Đông-Khánh* très bon tireur ajusta de son fusil. Le chat aussitôt se changea en un coq doré qui disparut après une évolution sur un meuble du palais. Cette apparition fut malheureuse pour le roi *Đông-Khánh* qui bientôt tomba malade et mourut très rapidement.

L'autre légende, aussi incroyable que la précédente, raconte que *Thành-Thái*, enfant, découvrant une de ces jarres, soit au *Khâm-Đường*, soit au Palais, aurait été en agissant ainsi fortement impressionné par les esprits des *Tây-Sơn* qui auraient manifesté leur vengeance par une altération profonde dans la santé du jeune roi.

# LA PAGODE QUAC-AN : LE FONDATEUR (1)

Par L. CADIÈRE

*Des Missions Etrangères de Paris*

La pagode bouddhique de la « Faveur de la Nationale », en sino-annamite Quấc-Ăn 國恩, est située à l'Ouest de l'Ecran du Roi, au pied de la « Colline du Ciel », Hòn-Thiên, à l'endroit où se rejoignent la route antérieure et la route postérieure de l'Ecran du Roi.

Elle fut, fondée dans le dernier quart du XVII<sup>e</sup> siècle, et c'est sans doute, après la pagode Thiên-Mộ, dite « Tour de Confucius », la plus ancienne Pagode bouddhique des environs de Hué. Son fondateur fut un bonze venu de Chine, et elle se rattache par là à ce mouvement d'évangélisation bouddhique de l'Annam par des bonzes chinois, qui signale la fin du XVII<sup>e</sup> siècle et le commencement du XVIII<sup>e</sup>. Enfin, le tombeau du fondateur est ornée d'une longue inscription. Toutes ces raisons font de la pagode Quấc-Ăn une des plus intéressantes de Hué.

Commençons par l'histoire de son fondateur.

Nous avons, sur le bonze Tậ-Nguyễn-Thiếu, 謝元韶, plusieurs documents. Le plus récent est la Géographie publiée la 3<sup>e</sup> année de Duy-Tàn (1909), qui nous parle une première fois de la pagode et une seconde fois de son fondateur (2),

Les Biographies des princes et hommes illustres d'avant Gia-Long consacrent aussi quelques pages à Tậ-Nguyễn-Thiếu (3),

La Géographie de Gia-Long, que je n'ai pas encore pu me procurer, doit parler soit de la pagode, soit du fondateur.

Nous avons enfin la stèle funéraire dont j'ai parlé déjà. Hélas ! dans quel pitoyable état je l'ai trouvée, après de longues recherches ! La pierre sur laquelle elle est gravée, du grès, est encastrée dans l'écran intérieur du tombeau et mesure 1m20 de hauteur sur 0m70 de largeur.

(1) Communication lue à la réunion du 27 mai 1914.

(2) *Dại-Nam nhứt-thống chí*. II, 45<sup>b</sup> 44<sup>a</sup> — III, 41<sup>a</sup>.

(3) *Dại-Nam lịch-truyện tiền-biến*. VI, 25, 24.

Les sculptures de l'encadrement sont très sobres : de chaque côté, deux dragons posés queue contre queue, qui, malgré un peu de raideur, ne manquent pas d'élégance; en haut, le sceau du seigneur de Hué, entre deux caractères, et un nuage ou un globe enflammé dans chacun des angles. L'inscription comprend quatorze lignes d'inégale longueur. Mais la pierre a beaucoup souffert des intempéries de deux siècles : le bas de six lignes est complètement illisible.

Le mal serait irréparable si un des supérieurs de Quắc-Ăn n'avait eu la bonne idée de faire copier et graver sur une pierre dure l'inscription qui constitue comme la charte de fondation de la pagode, alors qu'on pouvait encore lire les passages aujourd'hui rongés. La nouvelle stèle se dresse sous la vérandah arrière de la pagode. La copie est fidèle, excepté pour une donnée chronologique. Rendons hommage à ce bonze intelligent : C'est le prédécesseur du supérieur actuel ; il s'appelait, Liễu-Chơn, et est mort, âgé de 77 ans, la 2<sup>e</sup> année de Thành-Thái (1890).

Ces quatre documents dépendent les uns des autres, et, en réalité, n'en font qu'un. Le dernier n'est que la copie du troisième, et les deux premiers, la Géographie et les Biographies, ne sont qu'un résumé de la stèle, parfois fait d'une manière peu intelligente; quand ils ajoutent un détail nouveau, on ne sait quelle confiance on doit leur accorder. C'est donc en me basant presque uniquement sur la stèle funéraire de Tà-Nguyễn-Thiểu que, je donnerai la biographie du fondateur de Quắc-Ăn.

La date de cette stèle présente une particularité qui se retrouve dans certains monuments antérieurs à Gia-Long. Elle est datée de la 10<sup>e</sup> année de la période *bảo-thái* 保泰, 4<sup>e</sup> lune, 8<sup>e</sup> jour, c'est-à-dire du 5 mai 1729. La période *bảo-thái*, de Lè-Dũ-Tòn 黎裕宗, d'après les Annales officielles (1), dura bien dix années, de 1720 à 1729, et, elle dura jusqu'à la 4<sup>e</sup> lune de l'an 1729, mais jus-qu'à la 4<sup>e</sup> lune exclusivement. A ce moment, en effet, Trịnh-Cương 鄭桐 força Lè-Dũ-Tòn à abdiquer, et mit sur le trône Lè-Dề-Duy-Phurong 黎帝維祜, dont le titre de période *vĩnh-khánh* 永慶, commence au commencement même de la 4<sup>e</sup> lune. Par conséquent, le 8<sup>e</sup> jour de cette 4<sup>e</sup> lune appartient, non pas à la 10<sup>e</sup> année de la patriode *bảo-thái*, mais à la première année de la période *vĩnh-khánh*.

Pourquoi le rédacteur de la stèle place-t-il ce jour dans la période *bảo-thái*?

L'erreur s'explique, je crois, de cette façon. Les Seigneurs de Cochinchine dataient leurs monuments lapidaires, peut-être leurs actes écrits, des titres de règne des rois de Hanoi. Mais, il y a loin de Hanoi

(1) *Cang-mục* XXXVII. 8 a.

à Hué, et, en cette époque d'inimitié sourde qui avait succédé à la période de lutte ouverte qui avait rempli le XVII<sup>e</sup> siècle, les communications étaient longues et rares. Lorsqu'il survenait à Hanoi un événement anormal qui troublait la succession régulière des années d'un titre de règne, on n'en était averti, à Hué, que fort tard. Or, la déposition de Lê-Dũ-Tôn et la fin de la période *bảo-thái* étant arrivées au commencement de la 4<sup>e</sup> lune, le 8<sup>e</sup> jour de cette même lune, jour où fut rédigé le texte de la stèle, on n'en savait encore rien à Hué. On s'y croyait encore dans la période *bảo-thái*, et on data la stèle de cette période.

J'ai dit que d'autres documents épigraphiques, il date fausse, se rencontrent à Hué. L'explication que je donne ici rend compte de certains de ces cas. D'autres demandent à être expliqués d'une autre façon. Nous les étudierons peu à peu, à mesure que nous les trouverons sur notre route.

Le fondateur de la pagode Quác-Àn était Chinois. Il appartenait à la famille Tạ 謝, et son nom d'adolescence était Hoán-Bích 煥碧. Nguyễn-Thiểu 元韶 était son nom de religion. Les Biographies, à l'index particulier du livre VI, qui contient la biographie de notre personnage, portent le caractère intercalaire *quang* 光, au lieu de *nguyên* 元. Mais tous les autres documents, et les Biographies elles-mêmes, soit à l'index général, soit dans les pages consacrées à Nguyễn-Thiểu, portent le caractère *nguyên*. Il faut donc rejeter le caractère *quang* comme une erreur de copiste ou de graveur, erreur causée par la grande ressemblance des deux caractères.

On nous fait connaître, avec un luxe de précision extraordinaire, la date du jour où naquit Nguyễn-Thiểu. Cet événement eut lieu en l'an *mậu-tí*, le 18<sup>e</sup> jour de la 5<sup>e</sup> lune, à l'heure *tuất*, c'est-à-dire le 8 juillet 1648 entre sept et neuf heures du soir. C'est une date que nous pouvons considérer comme certaine. Un extrême-oriental, à plus forte raison s'il est bonze, se trompe rarement sur l'année de sa naissance : trop de motifs religieux le poussent à se souvenir exactement, pendant toute sa vie, des caractères cycliques qui ont marqué l'année, le mois, le jour, l'heure même où il est venu en ce monde. Mais nous avons de plus, dans la stèle, deux mentions de cette date : d'abord quand on nous donne les chiffres que j'ai cités, et plus loin, lorsqu'on nous dit que Nguyễn-Thiểu vécut 81 ans. Il mourut en *mậu-thân*, 1728 : si nous déduisons 81 années à la mode extrême-orientale, nous arrivons à l'an 1648 comme date de sa naissance.

Cela se passait en Chine, dans la province de Canton, préfecture de Triêu-Châu 潮州, sous-préfecture de Trinh-Hương 程鄉. On n'indique pas le nom de la ville ou du village.

A l'âge de 19 ans, Nguyễn-Thiếu dit adieu à ses parents, quitta la maison paternelle et alla chercher un asile dans le temple bouddhique Báo-Tur 報資. Son maître fut le Hòa-Thượng Khoán-Viên 曠園. Sans donner toutes les acceptions historiques de cette expression *hòa-thượng* 和尚, que nous retrouverons souvent dans nos études concernant le bouddhisme annamite, disons seulement qu'elle désigne ordinairement, en Chine, un moine bouddhiste, ayant une dignité quelconque, mais qu'elle est réservée aussi, soit en Chine, soit surtout en Annam, pour un supérieur de bonzerie de grade élevé (1).

Nguyễn-Thiếu était, né en *mậu-tí*, 1648. Lorsqu'il eut 19 ans à la mode chinoise et annamite, on était arrivé à l'an *bính-ngọ*, 1666. Retenons cette seconde date mémorable dans sa vie. Nous n'avons pas de raison pour en suspecter la certitude.

Au monastère Báo-Tur, Nguyễn-Thiếu s'initia à la vie religieuse bouddhique ; il dut, comme tout bon moine, prononcer ses vœux, lui dont on dit, dans l'inscription, qu'il avait, en Annam, des disciples qui « avaient fait leurs vœux », « qu'il avait amené ses disciples à la connaissance et à l'accomplissement parfait de leurs vœux ». On lui rasa la tête et on déposa sur son crâne autant de pastilles de résine parfumée qu'il émettait de vœux, trois au moins, représentant l'abstention du vin, l'abstention des femmes, et l'abstention de la viande, parfois davantage, et jusqu'à neuf. On enflamma les pastilles et on les laissa se consumer et s'incruster dans la peau du patient, comme un symbole sensible, douloureux, des défenses qu'il « supportait », suivant l'expression sino-annamite, et qui devaient imprégner sa chair, la maîtriser la crucifier toute sa vie durant.

Puis la pensée lui vint de s'expatrier, de passer la mer, et de venir en Annam. Bénigne Vachet, des Missions Etrangères, qui évangélisait les environs de Hué vers cette époque, nous apprend que le roi de Cochinchine, Hiên-Vương, faisait venir de temps en temps quelques bonzes chinois « pour faire les cérémonies dans les formes » (2). Toutefois, l'inscription nous fait remarquer que si Nguyễn-Thiếu vint en Annam, ce ne fut pas sur une invitation du roi, mais qu'il y vint de son propre mouvement. On devait parler, dans les bonzeries de Canton, de la mission que le roi de Cochinchine confiait aux religieux chinois, de la situation qui leur était faite, de l'estime dont ils jouissaient dans le nouveau royaume. Peut-être Nguyễn-Thiếu avait-il vu partir quelques-uns de ses confrères de Báo-Tur. Il se décida à tenter la fortune, et il

(1) Eitel : *Handbook of Chinese Buddhism*, au mot *upadhyāya*.

(2) *Mémoire de Bénigne l'achet sur la Cochinchine*, par L. CADIÈRE, dans *Bulletin de la Commission archéologique de l'Indochine*, 1913. p. 44 du tirage à part.

s'embarqua « sur un vaisseau marchand », disent les Biographies « à la suite de Chinois », porte la stèle. A cette époque, les Portugais, les Hollandais, faisaient un commerce actif avec le jeune royaume de Cochinchine, et ils avaient un comptoir à Faifoo. Mais ils étaient fortement concurrencés soit par les Japonais, dont la colonie de Faifoo était nombreuse, soit surtout par les Chinois, dont aucune défense de leur empereur n'entravait le va-et-vient incessant entre les côtes de Chine et les côtes d'Annam. C'est sur des vaisseaux marchands japonais que les premiers chrétiens paraissent être venus en Annam, dans les premières années du XVII<sup>e</sup> siècle. Quelques années auparavant, un vaisseau marchand espagnol avait amené pour quelques semaines, dans la province de Quảng-Trị, un missionnaire dominicain. Vers 1615, un vaisseau marchand portugais amena en Cochinchine le P. Busomi, le premier des Jésuites qui évangélisèrent la contrée pendant, près de deux siècles. Les jonques marchandes chinoises, qui transportèrent souvent les missionnaires chrétiens, servirent aussi aux missionnaires bouddhistes chinois. Le XVII<sup>e</sup> siècle fut pour l'Annam, sous tous les rapports un siècle d'évangélisation, et cette évangélisation est étroitement liée au trafic, que ce pays entretenait avec les pays étrangers.

En quelle année faut-il placer l'arrivée de Nguyễn-Thiều en Annam ? La fixation de cette date présente quelques difficultés.

L'inscription nous apprend que c'est en l'an *Ất-tị*, 1665, que cet événement eut lieu. Les autres documents donnent la même indication, et ils précisent même que l'on était à la 17<sup>e</sup> année de règne de Hiên-Vương, ce qui est exact. Mais si ce détail est exact, il ne s'ensuit pas que la date de l'année le soit. Deux raisons nous empêchent d'admettre cette date.

Nous avons vu plus haut que, d'après la stèle, Nguyễn-Thiều entra au monastère de Báo-Tư à l'âge de 19 ans. Il était né en 1648. Si nous comptons dix-neuf ans à la manière chinoise et annamite, nous arrivons à l'an 1666. Il ne peut donc être parti pour l'Annam en 1665.

La stèle nous apprend, plus loin, qu'entre son arrivée en Annam, et sa mort, survenue en l'an *mậu-thân*, 1728, il faut compter cinquante-et-une années (1). Si, de 1728, nous retranchons 51, nous arrivons, non pas à l'an 1665, mais à l'an 1677 (2).

(1) La copie de la stèle qui se trouve à la pagode *Quốc-Ân* donne cinquante ans ; mais la stèle originale porte clairement cinquante-et-un ans.

(2) Si l'on compte les années cycliques en tenant compte de leur appellation, nous arrivons à l'an 1678. Mais ce procédé, employé lorsqu'on compte les années de la vie d'un homme, ne doit pas être appliqué ici. Ce qu'on veut dire, c'est que Nguyễn-Thiều a passé cinquante-et-une années complètes en Annam. Comme il est mort à la fin de 1728, nous devons placer son arrivée dans 10 pays non en 1678, mais dans le courant de 1677, pour arriver au chiffre de 51 ans.

C'est cette année 1677 qu'il nous faut retenir comme la date exacte de la venue de Nguyễn-Thiếu en Annam. L'erreur de l'auteur de la stèle ou de ses informateurs s'explique facilement. Chaque année cyclique, on le sait, est désignée par deux caractères dont le premier revient tous les dix ans et le second tous les douze ans, formant, par leur combinaison, une période de soixante ans. C'est le cycle. Or, dans l'usage courant, le premier caractère du titre d'une année est souvent supprimé. Un Annamite vous dira : « Je suis né l'année *tị* ». Si on lui demande de préciser, il le fera, ajoutant le premier caractère : « Je suis né l'année *dinh-tị* mais, lorsqu'il est avancé en âge, lorsque ses souvenirs se sont effacés, il lui arrivera souvent de confondre, et de vous répondre : « Je suis né en *ất-tị*, ou bien, en *kỉ-tị* augmentant ainsi son âge de douze années, ou le diminuant d'autant.

C'est ce qui est arrivé pour la date de la venue de Nguyễn-Thiếu en Annam. Il savait, ou bien l'on savait qu'il était arrivé en l'année *tị*. Ce pouvait être l'année 1677, *dinh-tị*, ou l'année 1665, *ất-tị*, ou encore l'année 1689, *kỉ-tị*. On avait perdu le souvenir exact du premier terme cyclique. On n'a pas mis sur l'inscription l'année *kỉ-tị*, 1689, parce que, vers cette époque, Nguyễn-Thiếu faisait un voyage en Chine, comme nous le verrons ; on a laissé de côté la date exacte, *dinh-tị*, 1677, et on a marqué l'année *ất-tị*, 1665 sans se rendre compte que cette date ne concordait pas avec deux autres chiffres donnés par l'inscription, avec l'âge où Nguyễn-Thiếu entra au monastère Báo-Tur, et avec le nombre d'années qu'il passa en Annam.

Je crois que cette explication satisfera tout le monde. Elle est simple et fondée sur un fait que nous voyons se produire souvent en Annam dans le calcul des années.

On m'objectera peut-être que la Géographie de Duy-Tàn et les Biographies font remarquer que cette année *ất-tị*, 1665, que l'on donne comme date de l'arrivée de Nguyễn-Thiếu en Annam, était la 17<sup>e</sup> année du règne de Hiến-Vương, détail qui est exact. Mais l'exactitude de ce détail n'apporte aucune garantie d'exactitude à la date de l'année. L'inscription ne donne pas cette correspondance de l'année cyclique, avec l'année de règne de Hiến-Vương. Les annalistes, auteurs des deux ouvrages mentionnés, se reportent toujours, et cela se conçoit aisément, aux années de règne des Nguyễn. Ayant vu mentionner, sur la stèle, dont ils sont indubitablement tributaires, l'année *ất-tị*, ils n'ont pas songé à contrôler l'exactitude de cette date, mais l'ont simplement mise en relation avec les années de règne de Hiến-Vương. Leur précision, oeuvre d'annotateurs dépourvus de critique, accentue l'erreur sans la justifier le moins du monde.

Ce n'est donc pas en 1665, mais bien en 1677 que Nguyễn-Thiều vint en Annam.

A cette époque Bénigne Vachet exerçait son ministère en Cochinchine. C'était un missionnaire curieux, observateur et lettré. Il avait à la cour de Hué de nombreuses et hautes relations. Un jour, il était chez le « Ministre de l'Etat, gendre du Roy (1). » Il y rencontra trente, ou trente-trois bonzes tant Chinois que Cochinchinois, et soutint, d'une manière fort courtoise, une longue discussion théologique avec leur chef, le *Sû-phû* (2), originaire de Canton (3). Le fait se passait en 1676. J'avoue que j'aurais aimé que les années concordent, et que Nguyễn-Thiều eut été le bonze avec lequel Bénigne Vachet argumenta avec tant de civilité.

Mais ce n'est pas seulement la date des deux événements qui m'empêche de faire cette supposition ; nous rencontrons encore une impossibilité dans le lieu où séjourna Nguyễn-Thiều à son arrivée en Annam. Il ne vint pas, en effet, à Hué, mais aborda dans la préfecture de Qui-Ninh 歸寧. Ce nom désigne la province actuelle du Bình-Định, ou de Qui-Nhơn. Avant Nguyễn-Hoàng, le premier des Seigneurs de Hué, cette province s'appelait préfecture de Hoài-Nhơn, 懷仁, et c'est le conquérant de la région, Lê-Thánh-Tôn, qui lui avait donné ce nom en 1471. Nguyễn-Hoàng le changea en celui de Qui-Nhơn 歸仁. Hiên-Vương, en 1651, appela la préfecture du nom de Qui-Ninh. Gia-Long en fit la province du Bình-Định 平定 (4).

Les missionnaires de l'époque connaissent ces appellations de Qui-Nhơn et de Qui-Ninh. Le P. de Rhodes parle, à propos d'événements arrivés vers 1618 de la province de Quinchin ; ailleurs, à propos d'événements qui se passèrent vers 1640, il donne les orthographes Quinhin et Quinhen (5). Toutes ces formes, même la première, faute

(1) Les Biographies, *Liệt-truyện liền biên*, II, 38b, mentionnent trois filles de Hiên-Vương. La première Ngọc-Tào 玉曹, morte on ne sait quelle année ; les deux autres dont on ne sait même pas le nom, mais dont l'une fut donnée en mariage au Commandant de Régiment Tráng 壯, et l'autre au Commandant de Régiment Đức 德. En général, les Annales font peu de cas des princesses du sang.

(2) Giles donne, dans son Dictionnaire, 師父, *sur-phu* « maître » ; Couvreur donne 師傅 *sur-phô, phû*, « maître ».

(3) *Relation des Missions et des Voyages des Evesques, Vicaires apostoliques et de leurs Ecclesiastiques ès années 1676 et 1677*, Paris, 1680. p. 42 et suivantes. — *Mémoire de Bénigne Vachet sur la Cochinchine*, par L. CADIERE, dans le *Bulletin de la Commission archéologique de l'Indochine*, 1913, p. 44 et suivantes.

(4) *Cang-mục*, XXII, folios 7-9<sup>b</sup>. — *Đại-Nam thât-lục liền-biên*, IV, 4<sup>a</sup>

(5) *Voyages et Missions du P. de Rhodes*, édition de 1884, Lille, Desciée, pp. 64, 120, 155, 188, 189.

d'impression manifeste, rendent l'expression Qui-Nhơn. En effet, dans son dictionnaire le missionnaire orthographe *nhin* le mot que nous écrivons aujourd'hui *nhơn* ou *nhân*, et il emploie souvent *e* pour *â* dans d'autres mots. Mais plus tard, c'est la forme Qui-Ninh qui apparaît : M. Chevreuil nous parle, en 1665, de la province de Quining ou Pulocamby (1) ; et vers 1700, c'est-à-dire sous Minh-Vương, le rédacteur même de la stèle, c'est encore Qui-Ninh, cette fois avec une orthographe correcte, que citent les missionnaires français (2). C'est donc certainement dans la province du Bình-Định que s'établit d'abord Nguyễn-Thiếu. Si on en doutait encore, nous aurions, pour nous convaincre, une fondation du bonze chinois, qui existe encore de nos jours : c'est le temple « d'Amitâbha aux Dix Tours » 十塔彌陀寺. Il s'élève à une petite distance de la citadelle actuelle du Bình-Định, et un de nos collègues nous en enverra sous peu l'histoire détaillée.

Les documents passent, rapidement sur cette première période de la vie de Nguyễn-Thiếu en Annam. On nous apprend seulement qu'il fonda le temple d'Amitâbha aux Dix Tours et qu'« il propagea la religion bouddhique ».

D'ailleurs, il ne dut pas rester longtemps dans le Sud. on verra tout-à-l'heure pourquoi. On nous dit qu'il vint à Hué et, s'établit au Mont de Phú-Xuân, ou mieux, dans les montagnes, dans les collines de Phú-Xuân 富春山. Phú-Xuân est le village sur le territoire duquel est bâtie la plus grande partie de la citadelle actuelle de Hué. Remarquons qu'à l'époque où nous sommes, les Nguyễn ne résidaient pas encore sur ce village : ils étaient, depuis 1636, sur le village contigu de Kim-Long, ce n'est qu'en 1687 que Ngãi-Vương s'établira à Phú-Xuân. Mais c'est certainement le voisinage de la résidence royale qui attirera Nguyễn-Thiếu à Hué.

La plus grosse agglomération du village de Phú-Xuân est située sur la rive gauche du Hương-Giang, le fleuve de Hué ; elle est encerclée par d'autres villages qui furent de tous temps peuplés. Nguyễn-Thiếu ne pouvait espérer s'établir commodément sur cette partie du territoire du village. Mais, sur la rive droite de l'arroyo de Phú-Cam, Phú-Xuân possède de vastes terrains incultes, où s'établissait, à peu près à l'époque où nous sommes, la chrétienté de Phú-Cam. C'est à l'extrémité sud de cette partie du village, au pied de l'Ecran du Roi, dans un

(1) *Relation des Missions des Evêques. François*, etc. Paris 1674. p. 107, 121, etc.

(2) *Récit abrégé de la dernière persécution dans la Cochinchine*. Paris. 1703 p. 104, 117.

terrain mamelonné, d'où l'expression « les montagnes, les collines de Phù-Xuân », que Nguyễn-Thiều fixa son bâton de bonze.

Il y fonda un temple, qui, d'après des renseignements que je n'ai pas encore pu contrôler, se serait appelé d'abord, et jusque vers le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, Temple Vĩnh-Ân 永恩 « de la Faveur Perpétuelle » : c'est le Temple Quấc-An « de la Faveur Nationale » d'aujourd'hui.

On ne nous dit pas comment était construit ce temple. On nous apprend seulement qu'à côté de la pagode, Nguyễn-Thiều fit bâtir un édifice appelé Phỏ-Đổng-Tháp 普同塔, c'est-à-dire, soit, d'après les dictionnaires, un mausolée où l'on recueillait et brûlait les cadavres abandonnés, soit, d'après le supérieur actuel de Quấc-An (1), une sorte de chapelle mortuaire où l'on rendait un culte aux âmes des morts pour lesquelles personne ne prie. Les deux sens ne sont pas exclusifs : l'édifice servait, sans doute, habituellement au culte des âmes abandonnées, et, exceptionnellement à la conservation des cendres des cadavres laissés sans sépulture. D'après le supérieur actuel, cet édifice, détruit sous les Tây-Son, comme tous les autres bâtiments du temple, se trouvait un peu en avant de la pagode actuelle, à l'angle antérieur sud, à l'endroit où a poussé un superbe litchi œil-de-dragon.

En quelle année fut fondé le temple de la Faveur Perpétuelle ?

Nguyễn-Thiều arrive en Annam en 1677. Sa fondation du temple d'Amitâbha aux Dix Tours, dans le Bình-Định dut lui prendre quelques années. Les documents non contrôlés dont j'ai parlé plus haut nous apprennent que quelques terres furent accordées à Nguyễn-Thiều tout autour de Quấc-An, et que cette donation fut confirmée la 5<sup>e</sup> année de la période *chánh-hoà* 正和, c'est-à-dire en 1684. C'était Lê-Hi-Tôn 黎熙宗 qui régnait alors à Hanoi. On ajoute que ce prince – il faut entendre certainement : le Seigneur qui gouvernait, à Hué sous ce prince : c'est-à-dire Hiên-Vương - accorda au fondateur une subvention pour la construction de la pagode. Nous pouvons donc admettre, comme date de la fondation de la pagode (Quấc-An soit, l'année 1684, soit les années qui précédèrent immédiatement cette date c'est-à-dire 1683 ou 1682. Aucun document ne m'autorise, jusqu'à présent, à être plus précis.

Laissons donc Nguyễn-Thiều à son travail de fondation et d'organisation, puisque, aussi bien, nous n'avons aucun renseignement sur cette période.

Hiên-Vương, qui avait, accueilli le bonze chinois, meurt en 1637. Il est remplacé par son second fils, Ngãi-Vương. Ce prince envoya Nguyễn-

(1) Ce bonze vient de mourir sur la fin d'avril 1914

Thiếu en Chine. En quelle année ? Nous ne pouvons le dire d'une manière précise. Mais c'est certainement pendant les années de règne de **Ngãi-Vương** qu'il faut placer ce voyage, par conséquent entre le 30 avril 1687 et le 7 février 1691. Les documents déjà mentionnés nous disent bien que le 27<sup>e</sup> jour de la 5<sup>e</sup> lune de la 10<sup>e</sup> année de la période *chánh-hòa*, 13 juillet 1689, le souverain accorda le dégrèvement total des impôts pour les terres appartenant à la pagode. Mais comme nous savons, par ailleurs, que Nguyễn-Thiếu quitta Quắc-Ấn après son retour de Chine, nous ne pouvons rien conclure de cette donnée, car on ne nous apprend pas si, au moment du dégrèvement, Nguyễn-Thiếu était encore à Quắc-Ấn ou s'il était passé au temple de Hà-Trung ; par conséquent, nous ne pouvons pas dire si ce dégrèvement eut lieu avant ou après le voyage en Chine. Contentons-nous donc de l'indication que nous avons donnée : c'est dans les années 1687-1690 que Nguyễn-Thiếu fut envoyé en Chine par Ngãi-Vu'ông.

Le bonze était chargé d'une mission: il devait chercher des religieux et les amener en Annam. C'est ce que nous apprend la Biographie de Thạch-Liêm 石濂 (1), ou, comme le désigne l'inscription, le « Vénérable Hòa-thượng Thạch, à la longue Vie », qui vint en Annam à la suite de Nguyễn-Thiếu. Mais celui-ci ne se contenta pas de ramener un confrère renommé par sa science et sa vertu, que nous retrouverons dans la suite de nos études bouddhiques; il rapporta aussi des statues bouddhiques et toutes sortes d'objets servant au culte. Je traduis « statues bouddhiques » au pluriel. En réalité, il ne nous reste plus, de cet arrivage d'images pieuses, qu'une grande statue en marbre conservée de nos jours dans la pagode de Hà-Trung. Mais Nguyễn-Thiếu dut rapporter en grand nombre de ces statues ou statuettes de Bouddhas ou de Boudhisattvas en bois, en porcelaine, en cuivre, analogues à celles que l'on voit dans les pagodes bouddhiques et dont beaucoup proviennent de Chine.

Un fait nous surprend et paraît inexplicable. Nguyễn-Thiếu, comme nous dit l'inscription, « alla, revint, remplit sa mission avec succès, et obtint de grands et nombreux mérites ». Et cependant, à son retour de Canton, on ne le remet pas à la tête du temple Quắc-Ấn qu'il avait fondé. L'auxiliaire qu'il ramenait, Thạch-Liêm, est placé à la pagode Thiên-Mộ, l'une des plus importantes de Hué, et lui est envoyé au temple de Hà-Trung. Il en était nommé supérieur, il est vrai ; mais cette nomination a plutôt l'air d'une disgrâce. Hà-Trung est, en effet, un grand village perdu à l'extrémité de la lagune est de Hué, sur un terrain sablonneux, à plus d'une demi-journée de marche au Sud de la capitale.

(1) *Liệt-truyện tiền biên*, VI, folio 24<sup>b</sup>.

C'est dans ce temple qu'il plaça une des statues, sans doute la plus importante, qu'il rapportait de Chine.

L'auteur de l'inscription funéraire de Nguyễn-Thiều nous dit, en quelques phrases élogieuses, quelle fut la vie du religieux à Hà-Trung:

« Par la lumière intérieure qu'il reflétait, il s'inondait de clartés.

« Il détailla les lois, il sépara les articles du règlement.

« Dans ses conversations, il touchait aux choses mystérieuses et subtiles.

« Il consigna par écrit tout ce qu'il avait entendu dire par ses maîtres.

« Il arrêta au passage les fausses doctrines et continua les vraies traditions.

« Il fut à notre époque un initiateur que dans la suite on imitera.

« Il s'occupa de donner une formation complète à ses disciples, venus des quatre classes de la population ».

Ce sont les occupations et les devoirs d'un fervent religieux d'un missionnaire zélé, d'un bon supérieur de communauté : perfectionnement personnel, action au dehors, direction du monastère. J'aime à croire que ces éloges s'appliquent à la vie entière de Nguyễn-Thiều, et qu'ils furent mérités.

Il reste près de quarante ans à Hà-Trung. C'est là qu'il mourut, et le nom de cette pagode l'a suivi dans la tombe. En effet, sa stèle funéraire débute par ces mots : « Inscription commémorative, donnée par brevet royal, de la stûpa de Hoãn-Bích-Thiền-Sur, du temple de Hà-Trung. »

C'est en *mậu-thân*, le 19<sup>e</sup> jour de la 10<sup>e</sup> lune, 20 novembre 1728, qu'il tomba malade. « Il réunit ses disciples, s'entretint avec eux de sujets profonds et mystérieux, et, comme dernières recommandations, il voulut leur laisser quelques mots. Sentant sa fin prochaine il saisit un pinceau et traça les sentences suivantes :

« Calme, calme, est un miroir qui ne reflète aucune image (ou, suivant la leçon de la Géographie de Duy-Tân, un miroir que ne ternit aucune poussière !)

« Brillante, oh ! combien brillante, est une Pierre précieuse qui n'a pas été taillée !

« Beau, splendide, est un être qui n'aurait rien de ce qui constitue l'être !

« Qu'il est vide, qu'il est profond, le néant qui n'est pas néant (1) ! »

« A peine avait-il achevé d'écrire qu'il entra dans le véritable repos. »

(1) Je ne sais pas s'il faut entendre cette phrase : le néant qui, cependant, n'est pas néant ; ou : le néant qui n'est pas même néant.

Il avait vécu, disent tous les documents, 81 ans (1), selon la manière de compter extrême-orientale.

Le tableau que Nguyễn-Thiều brosse, à traits sobres, pour l'enseignement de ses disciples, ne manque pas d'un certain charme. On aimerait, à certaines heures, vivre la vie d'une perle laiteuse ou d'un clair miroir, se dépouiller des contingences de la matière, être baigné d'une douce et vibrante lumière, ne refléter que l'infini du ciel, jouir d'une félicité dont on n'aurait pas conscience, et dont le mystère vapoureux prolongerait la durée, semble-t-il, éternellement. Mais, tout bien pesé, ces rêves de Nirvâna ne sont que le fruit du découragement ou d'une paresse mortelle. L'homme est fait, bien plutôt, pour être ; il est fait pour agir et pour jouir pleinement du fruit de ses actes.

Admirons toutefois le tranquille stoïcisme du fondateur de Quãc-Ân. Toute sa vie, il s'est appliqué à se dépouiller du désir, de la jouissance, de la douleur — en théorie du moins, et conformément à la Loi ; — toute sa vie, il a tendu à un anéantissement qui serait quand même l'être, on peut-être à un néant qui ne serait pas même le néant. Il sent que son rêve — je ne dis pas son désir, il ne devait rien désirer, et tout était rêve pour lui — son rêve va se réaliser, autant qu'on peut parler de réalité pour des phénomènes si imprécis. Il contemple, je ne dirai pas l'existence, à peine puis-je dire l'état, qui lui est réservé, et, apaisé, dégagé de tout, dominant tout, il entre dans la paix véritable, après avoir montré une dernière fois à ses disciples la route à suivre, le but à atteindre. Vraiment, les derniers moments de Nguyễn-Thiều ne manquent pas de grandeur !

Son cadavre fut brûlé et les restes déposés dans une stûpa que ses disciples lui élevèrent dans le quartier appelé « Porte de Hoá » (2).

C'est là qu'on peut voir encore de nos jours le tombeau de Nguyễn-Thiều, à un kilomètre et demi environ de l'angle sud-est du Nam-Giao,

(1) On emploie ici l'expression 法臘, *pháp-lạp*, qui se dit ordinairement des années de religion. Mais il faut l'entendre certainement des années de la vie entière.

(2) Les Biographies portent : 造塔化門 « construisirent un mausolée à la Porte de Hoá » ; la Géographie de Duy-Tân : 造化門塔, « construisirent le mausolée de la Porte de Hoá L'inscription a une leçon plus précise 造塔羈化處 » construisirent un mausolée au quartier de la Porte annamite : *Ciřa* de Hoá » — Les Biographies et la Géographie ajoutent en outre 藏舍利 « on fit un dépôt *xá-lị* ». L'expression *xá-lị* rend le sanscrit *s'arīra*, et désigne les fragments d'ossements qui restent après la crémation, et que l'on conserve dans une stûpa comme reliques. C'est de cette expression que je conclus que le cadavre de Nguyễn-Thiều fut brûlé. Mais l'inscription n'en dit rien, et il se peut que, cette expression *xá-lị* n'ayant pas été comprise sous son sens original, Nguyễn-Thiều n'ait pas subi la crémation.



PLANCHE IV. — Le Tombeau du Fondateur de la Pagode Quoc - Ân vu par derrière.  
( Cliché H. de Pirey ).

en marge du hameau marqué Túr-Tày sur la carte du Service Géographique au 1:25.000, en face d'un tranquille horizon de collines couronnées de pins.

La stûpa, au lieu de présenter la forme d'un cône écrasé, s'élève plutôt en forme de colonne, avec ses huit côtés et ses quatre couronnes en retrait, surmontées de la fleur de lotus. Elle porte, sur la face antérieure, une petite stèle ornée d'une inscription : « Stûpa du Vénérable Hòa-Thượng, dont le nom posthume est Hành-Đoan, l'Ancêtre à la Longue Vie, dont le nom secret dans les registres est Nguyễn-Thiếu, Suprême Administrateur et Soutien du Temple Quắc-Ân, honoré d'une Ordonnance royale. - En l'année *nhâm-tí*, à la 12<sup>e</sup> lune, un jour faste, on a dressé cette pierre ».

Quelle est cette année *nhâm-tí* ? 1732, quatre ans après la mort de Nguyễn-Thiếu, ou 1792, ou 1852 (1)? Je ne saurais le dire. La première date est fort plausible, bien que la pierre, en marbre, ne présente pas les caractères de véluété de la stèle funéraire, qui est en grès, il faut le dire. Mais la dernière est également admissible, car à cette époque la pagode Quắc-Ân avait comme supérieur Túr-Hòa, qui fut un constructeur.

La stûpa est entourée d'un petit mur formant une enceinte octogonale, ouverte sur le devant, et d'une autre muraille, plus élevée, formant, une seconde enceinte carrée. Ce dernier mur, massif, est flanqué, aux quatre angles, de boutons de lotus ; à l'arrière, il s'exhausse en *hậu-đầu* « tête d'arrière », et par devant il est percé d'un portique aux arêtes supérieures recourbées, orné de quelques caractères sans crits et chinois à demi effacés.

À l'extérieur, et en face de la porte, un écran ; dans la seconde enceinte, en avant, adossés au mur extérieur, à droite et à gauche, deux petits autels dédiés sans doute au Génie du Sol ; dans cette même enceinte, entre la porte extérieure et l'ouverture qui permet de pénétrer dans la première enceinte, se dresse un second écran dans lequel est encadrée la stèle funéraire du fondateur de Quắc-Ân.

L'inscription qu'elle porte, datée, comme je l'ai dit, de l'ère *bảo-thài*, du roi de Hanoi, est l'œuvre du Seigneur de Hué, Minh-Vương. C'est lui qui parle constamment à la première personne. La première ligne porte quatre grands caractères énonçant le titre que se donnaient alors les Nguyễn : *Đại-Việt-Quốc-Vương* 大越國王. « Prince du Royaume du Grand Việt. » À la même époque, au Tonkin, Trịnh-Cương 鄭綱 avait le titre de An-Đô-Vương 安都王. On sait que ce titre de

(1) En réalité, à cause de la douzième lune, qui empiète toujours sur l'année grégorienne suivante, c'est 1733, 1793 ou 1853 qu'il faudrait dire.

*Vương*, accordé aux trịnh dès 1599, et refusé aux Nguyễn fut constamment envié par ceux-ci, qui finirent, par se le décerner.

En tête de la stèle, sur la bordure supérieure, les deux grands caractères 勅賜, « donné par brevet du Souverain » encadrent le grand sceau du prince, qui porte six caractères de forme sigillaire, *Đại-Việt-Quốc-Vương-chi-ấn* « Sceau du Prince du Royaume du Grand Việt.

« Tous les disciples de Nguyễn-Thiểu, dit Minh-Vương, les genoux fléchis, me demandèrent une inscription gravée. Je donnai comme nom posthume le titre de Hạnh Đoan Thiển Sư 行端禪師 « le Maître à la Vie droite. »

« De plus, désirant que, pendant dix mille générations, les hommes et les hommes, élèvent leurs regards vers la bonne doctrine et l'estime, qu'ils rendent témoignage que le Tathagata, celui qui viendra comme ses prédécesseurs, est la récompense au-dessus de laquelle il n'y a rien, et qu'ils possèdent la félicité de la paix souveraine, sans fin ; pour ces raisons, j'ai fait une inscription pour qu'elle soit gravée ».

Cette inscription, à proprement parler, consiste dans les quelques vers des deux dernières lignes de la stèle. Mais cette partie poétique est précédée d'une longue préface historique, où, comme je l'ai dit, Minh-Vương parle à la première personne, et qui est par conséquent son oeuvre.

Le prince commence par relater ce que lui et ses prédécesseurs ont fait pour la religion bouddhique :

« Avant reçu, quoiqu'indigne, le Mandat du Ciel, et ayant à administrer une multitude de familles, lorsque le coq chante, je quitte ma couche, et, avec diligence, je n'omets pas de répandre et de faire connaître la religion qui procure le bien.

« Depuis la fondation du royaume jusqu'à aujourd'hui, on a élevé des temples et bâti des oratoires, on a introduit des Ministres du Culte, on a fait des offrandes au Bouddha, on a agi largement, ayant en vue l'intérêt public ; on se proposait de rendre prospère la population du royaume ; on voulait qu'elle se corrige, qu'elle se prosterne, qu'elle se purifie, qu'elle s'encourage, et qu'elle médite, afin que puisse ce souhait se réaliser ! tous vivent dans la tranquillité et meurent dans la paix, et que peu à peu ils se rapprochent des limites de la cité des transformations ».

Puis Minh-Vương raconte la vie de Nguyễn-Thiểu, relatant en premier lieu son action en Annam, dormant ensuite des détails sur sa naissance et sur sa mort. Ce sont les données que nous avons utilisées dans l'étude présente.

Enfin, vient l'éloge poétique :

« Vaste, éminente, est la perfection de l'intelligence et de la volonté qui fait atteindre au Nirvâna !

« Splendide, magnifique, est la demeure du Bouddha !

« Comme sous la douce clarté de la lune, comme auprès d'eaux fraîches et limpides, sans fin, on y mène une vie heureuse.

«Donnant des conseils, dirigeant, il était rempli de crainte.

« Dans le calme et la paix, il était détaché de tout et d'une constance inébranlable.

«Eminent entre tous, on peut l'affirmer.

« Quand il se considérait lui-même, il s'estimait comme un néant.

« Par son enseignement répandu au loin, il rendait service aux hommes.

« Dans ses allées, dans ses venues, il était comme un nuage bienfaisant.

« Par la lumière qu'il répandait partout, il était un soleil pénétrant.

« On jetait les yeux sur lui, on le respectait.

« Comme le Mont Thâi-Sôn, il s'élevait, sublime ! »

Après un pareil éloge, nous devons nous taire.

# HISTOIRE DE LA DEESSE THIÊN-Y-A-NA (I)

Par ĐÀO-THÁI-HÀNH

*Secrétaire du Conseil de Régence.*

Les monuments que l'on voit se dresser majestueusement sur les flancs de la montagne Cù-Lao 虬牢山, dans la province de Khánh-Hoà, sont des tours érigées jadis par les Chams et consacrées au culte de la Déesse Thiên-Y-A-Na 天依阿那 et de sa famille.

Autrefois, raconte la légende, vivaient auprès de la montagne Đai-Điền 大田山, un vieux campagnard et sa femme ; pour gagner leur vie, ils cultivaient des concombres. Mais toutes les fois que les fruits étaient sur le point de mûrir, on les leur volait. Exaspéré, le campagnard monta lui-même la garde de sa récolte, dans l'espoir de découvrir les voleurs.

(1) Communication lue à la réunion du 17 avril 1914. La notice qui suit t'unit les renseignements donnés sur la Déesse par la Géographie historique de l'Annam, *Đại-Namnhật-thống-chí*, et par le livre des *Histoires des Cent Génies, Bách Thầntruyện*, du Ministère des Rites, aux passages traitant de « l'antique tour de Thiên-Y » 天依古塔.

La déesse Thiên-Y-A-Na est la déesse cham vénérée au sanctuaire de Po-Nagar, à Nha-Trang. M. PARMENTIER, (B. E. F. E -O.II, 1902, pp. 17 et suiv.), a donné une monographie richement documentée sur le sanctuaire et sur les divinités qui y sont ou y étaient vénérées. C'est la déesse Umà qui a sa statue dans le temple principal. Cette déesse a laissé des traces de son culte et son nom, dans les environs de Hué, mais les Annamites de nos jours prononcent son nom Ngu-Ma. Le nom A-Na ou Thiên-Y-A-Na est donc inexplicable.

Dans l'étude citée, M. Parmentier, pp. 50-53, relate deux versions de la légende relative à la déesse Thiên-Y-A-Na. L'une d'elle se rapproche beaucoup de celle que nous donnons ici, mais présente néanmoins avec celle-ci certaines variantes.

Nous donnons la légende relative à cette déesse, parce que, on le verra dans l'énumération des pagodes et lieux de culte de Hué, beaucoup de pagodons de la rive gauche du canal de Đông-Ba sont consacrés au culte de Thiên-Y-A-Na. Cela semble prouver qu'il existait jadis à cet endroit un sanctuaire cham dédié à Umà. Cette déesse a laissé, comme je l'ai dit, des traces de son culte dans toute la région du Nord-Est de Hué. C'est peut-être de ce sanctuaire que provient le fragment de stèle trouvé dans les environs immédiats. Cf. B. E. F. E.-O. V. 1905. p. 193, et X1. 1911. pp. 259.260.

(NOTE DU RÉDACTEUR).

Par une nuit tiède, il vit venir, du fond d'un bosquet d'arbres, une jeune fille âgée d'environ 13 ou 14 ans, qui, de ses mains mignonnes, emportait les concombres, les admirant, les caressant, puis les savourait voluptueusement sous la clarté de la lune. Le vieillard la surprit, l'interrogea, et reconnut en elle la voleuse habituelle de sa récolte. Vivement touché cependant, de la démarche noble et de l'allure charmante de la jeune fille, il se décida à la conduire dans sa chaumière pour lui donner asile, et il l'adopta comme sa fille.

Pendant tout le temps qu'elle resta chez ces paysans, sa beauté céleste, sa chasteté, Son goût pour la solitude, la firent grandement estimer de ses parents adoptifs qui la considérèrent comme un être surnaturel descendu du ciel.

Un jour, survinrent subitement dans la région de violents orages et de grandes inondations. Thiên-Y, accablée soudain d'une foule de pensées et en proie à une langueur nostalgique, se mit à ramasser des pierres et à les entasser les unes sur les autres, formant ainsi comme une petite montagne autour de laquelle elle planta des fleurs, pour représenter les gracieux paysages de son pays natal « l'Ile des trois Génies », le pays des bienheureux. Son père adoptif à qui ces amusements futiles déplaisaient, lui adressa de sévères remontrances qui la laissèrent toute émue et découragée.

En ce moment vint à passer un gros arbre Đà-Nam, au bois odoriférant, qui, déraciné par la tempête, flottait au gré du courant. Thiên-Y s'accrocha au tronc de l'arbre et se laissa entraîner sur la mer au gré des vagues.

Cette épave fut entraînée vers le Nord et jetée à la côte. Les habitants de la contrée, fort étonnés de voir arriver cette pièce de bois, se groupèrent pour la tirer à terre. Mais, peine perdue, l'arbre était tellement lourd que, quel que fut le nombre de ceux qui se mettaient à la besogne, ils ne pouvaient faire avancer le tronc d'arbre.

Le bruit de cet événement mystérieux se répandit bientôt dans tout le pays. Le Prince héritier présomptif du royaume, piqué par la curiosité, se rendit sur les lieux, pour assister à cette pêche d'un nouveau genre. Il descendit à son tour dans l'eau, et, d'une main il souleva le tronc d'arbre et le tira sur le rivage. Séance tenante, il le fit transporter dans le parc qui entourait le palais royal.

Le Prince, bien qu'ayant déjà atteint un certain âge, n'était pas encore marié.

Une nuit, il se promenait, de long en large à côté de l'arbre mystérieux pour méditer sur son avenir : brusquement à la lueur incisée de la lune, il lui sembla apercevoir une silhouette humaine qui se détachait du brouillard parfumé pour venir à lui. Cette vision l'émotionna singulièrement

La nuit suivante, lorsque tout était plongé dans un silence de mort, le Prince revint flâner à la même place, et, comme la nuit précédente, il vit l'apparition du spectre. Il le poursuivit et, chose étrange, il trouva à la place de cette ombre une charmante jeune fille. Cette dernière, troublée, voulut se sauver, mais, trop tard, le Prince l'a déjà enlacée dans ses bras sans qu'elle puisse se dégager.

Interpellée, Thiên-Y lui raconta sans restriction tout ce qui s'était passé dans sa vie avant son arrivée dans ces parages. Le Prince en fut charmé et informa de suite le Roi son père de son aventure. Le Roi ordonna alors aux astronomes de tirer l'horoscope. Sur la réponse favorable de ceux-ci, la cérémonie nuptiale du mariage du Prince avec Thiên-Y fut célébrée suivant les coutumes du pays.

De cette heureuse union naquirent successivement deux enfants dont l'un, un garçon, répondait au nom de Tri 淄, et l'autre, une fille, fut appelée Qui 季.

Toujours sujette à une nostalgie mystérieuse, la Princesse Thiên-Y amena un jour ses deux enfants au bord de la mer, et, à l'insu de son mari, elle s'embarqua avec eux sur le tronc de l'arbre Đà-Nam, pour se rendre vers le Sud.

Revenue au port de Cù-Huàn 虬鬪汎, elle se mit tout d'abord à la recherche de ses parents adoptifs et chercha son ancienne demeure ; mais ce fut en vain, car le paysan et son épouse étaient morts depuis longtemps. Elle construisit à cet endroit là même une pagode destinée au culte de ce vénérable couple.

A cette époque, les habitants de Nha-Trang vivaient encore à l'état sauvage, n'ayant aucun moyen d'existence et ne sachant pas se préserver des fléaux. Thiên-Y consacra son temps à l'éducation du peuple, apprenant à ceux qui l'entouraient à respecter les lois et à s'enrichir par l'économie.

Elle grava ensuite son portrait sur une pierre de taille à la montagne Cù-Lao 虬牢山, et cela fait, elle et ses enfants disparurent en plein jour.

Le Prince, prévenu de la fuite de sa famille envoya sur le champ une flotte à sa recherche. A leur arrivée à Cù-Lao, les gens barbares qui montaient les vaisseaux du Prince persécutèrent la population de la région et profanèrent le portrait sculpté de la Princesse. Pour les châtier, un cyclone s'abattit sur leur flotte et fit couler leurs bateaux dont les débris furent transformés en rochers.

A partir de ce jour, la Déesse prodigua miracles sur miracles.

Parfois, on voit la Princesse sur le dos d'un éléphant blanc se promener autour du sommet de la montagne ; on entend, à sa sortie, gronder trois détonnations sourdes comme des coups de canon.

D'autre fois, elle apparaît sous la forme, d'une pièce de soie dépliée qui fend les airs sous la voûte céleste, ou encore elle monte sur la tête d'un énorme crocodile pour faire son tour favori sur la mer entre Cù-Lao Sôn et les îles voisines.

Les habitants du pays l'ont proclamée Déesse et par elle, la plupart de leurs vœux sont exaucés.

Sur la montagne, il existe deux tours, celle de gauche réservée au culte de la Déesse, celle de droite au culte du Prince son mari. Derrière les tours, une pagode pour leur fils et leur fille, et une autre pagode Un peu à côté, sur la gauche, pour les parents adoptifs de la Déesse.

Une stèle est érigée devant les tours, mais les caractères hiéroglyphiques qu'elle porte sont toujours restés incompréhensibles pour les indigiènes.

A l'heure actuelle, dans le jardin où sont enclavées ces tours et ces pagodes les visiteurs peuvent cueillir les fruits des arbres pour les manger sur place, mais ils ne peuvent pas les emporter ailleurs sous peine d'être punis par le Génie.

A une certaine époque de l'année, nombre d'animaux sauvages et de multiples habitants des ondes se réunissent silencieusement devant le temple de la Déesse, comme pour célébrer une cérémonie à leur manière.

Le nom de la Déesse est A-Na-Diễn-Bà-Chúa-Ngọc-Thánh-Phi 阿那演婆主玉聖妃. C'est le nom que lui donnent les Cham. Au commencement de son règne (1801), l'Auguste Empereur Gia-Long lui conféra le titre de « Génie du Rang suprême, à la Miséricorde immense, dont l'Aide se fait sentir partout, qui exauce d'une manière mystérieuse. » Il lui accorda à titre perpétuel trois gardiens pour son temple, lesquels devaient être recrutés parmi les inscrits du village de Cù-Lao. En la 3<sup>e</sup> année de Duy-Tân (1909), la Déesse reçut les titres de Thiên-Y-A-Na-Diễn-Ngọc-Phi, et Génie du Rang suprême.

# LA DÉESSE LIÊU-HANH (1)

Par ĐÀO-THÁI-HÀNH

*Secrétaire du Conseil de Régence.*

Les deux villages de An-Thái et Vân-Cát, de la sous-préfecture de Thiên-Bồn 天本, dans la province de Nam-Định, sont situés dans un pays plat, sillonné de cours d'eau limpides ; la végétation y est luxuriante et magnifique ; les habitants sont simples et honnêtes.

C'est là que vivait autrefois Lè-Thái-Công 黎太公, homme très pieux et très charitable. Sa ferveur était telle que, malgré ses occupations quotidiennes, il ne passait pas de jour sans faire des prières au Suprême Empereur, 上帝, seule divinité qu'il adorât avec foi. La charité était pour lui en même temps un devoir et un plaisir.

Bien qu'il eût dépassé la quarantaine, il n'avait comme descendance qu'un enfant en bas-âge.

Ce fut pendant l'année *thiên-hựu* 天佑, des Lè postérieurs (1557), que sa femme Thái-Bà se sentit enceinte. Comme le terme de sa délivrance approchait, elle fut atteinte d'une maladie de langueur qui la cloua sur son lit durant de longs mois.

(1) Communication lue à la réunion du 27 mai 1914 — La présente notice est tirée des ouvrages suivants: *Hoàng-Việt-địa-dư* 重越地輿, « Géographie de l'Annam »; — *Đại-nam-nhiết-thống-chí* 大南一統誌 卷四, « Géographie historique de l'Annam »; — *Dã-sử* 野史 « Histoire non officielle », manuscrit conservé à la Bibliothèque royale; — *Vân-Cát-thần-nữ-tân-truyện* 雲葛神 \* 新傳, « Nouvelle histoire de la Déesse de Vân-Cát », manuscrit édité par Thi-Điêm; — *Thanh-Hóa kỉ thắng* 清化紀勝, « Histoire remarquable du Thanh-Hóa » par Vương-Duy-Trinh.

La Déesse Liêu-Hanh est un des quatre Immortels qu'ait produit la terre annamite. Plusieurs des temples des environs de Hué, entre autres les N<sup>o</sup> 27, 58, etc., de l'*Enumération des Pagodes et lieux de culte de Hué* du D'SALIET et NG. Đ. HOË (B. A. V. H. 1. p. 84, 85) lui sont consacrés : elle y est vénérée sous le vocable de **Thánh-Mẫu** « la Sainte Mère ». C'est par là que cette déesse, qui est à proprement parler, par sa vie terrestre, une déesse tonkinoise, se rattache à Hué.

Aucun traitement ne put la soulager; ses sens ne toléraient plus que les parfums et les fleurs. Son entourage, supposant qu'elle était victime de l'œuvre des démons, fit venir tous les sorciers du pays pour obtenir sa guérison par des sacrifices offerts aux mauvais esprits. Les charlatans épuisèrent toutes les ressources de leur science occulte, mais leur espoir fut déçu : la malade allait de plus en plus mal.

On était à la mi-automne, le ciel était serein et la lune radieuse. Une nuit, des coups retentirent à la porte de Lê-Thái-Công ; un homme coiffé d'un bonnet de gros tissu et couvert de haillons demanda avec insistance à être introduit auprès de la malade pour pratiquer la né cromancie.

Sur le refus du concierge, l'homme, après avoir poussé un long éclat de rire, parla en ces termes : « Je suis tout puissant en fait de magie ; « je plane au plus haut des airs comme je descends au plus profond « de l'empire des Ombres. Vous êtes vertueux, je vous viens en aide, pourquoi me repousser » ?

Attiré par le tumulte du dehors, Lê-Thái-Công accourut à la porte, présenta humblement ses excuses au visiteur nocturne et le pria d'entrer dans sa demeure. L'homme le suivit. D'un coup d'œil on découvrit qu'il n'avait sur lui ni talisman ni bague divinatoire, mais, pour tour attirail de magie, une petite hache en silex, à demi cachée sous son manteau.

Après avoir défait, son chignon et laissé tomber ses cheveux, le magicien commença la séance en marmottant des formules magiques pour évoquer les Génies. Puis il lança sa petite hache devant l'autel. Aussitôt Lê-Thái-Công tomba par terre inanimé et entra dans un profond sommeil.

\*  
\* \*

Pendant son sommeil, Lê-Thái-Công sentit son âme se séparer de son corps et monter dans le vide, suivie de trois guides. Autour de lui, il percevait une lumière bleuâtre, comme la pâle lueur de la lune à son déclin. Il se laissait entraîner à la merci de ces Esprits inconnus.

Ils arrivèrent enfin sous les portiques d'entrée d'une immense capitale. Les trois Esprits y pénétrèrent, suivis de Lê-Thái-Công, et y changèrent de costume. Après quoi, ils continuèrent leur marche jusqu'au neuvième ciel.

Au milieu d'un somptueux palais, orné de tout ce qu'il y a de plus précieux dans le monde céleste, était assis dans sa gloire, sur un Trône d'or, le Roi des Cieux en tenue de cour, entouré des Astres, des Anges et des Esprits rangés sur deux lignes à droite et à gauche. Tous étaient

habillés de costumes de cérémonie, ornés de diamants, de perles et d'autres pierres précieuses.

Sur des plateaux en cristal s'étaient des pêches fraîchement cueillies dans l'Elysée 瑤池. En les mangeant, on conserve éternellement le même âge et on ne sent pas les atteintes de la vieillesse. Dans des urnes en ambre était un élixir de longue vie, breuvage habituel des Dieux, préparé suivant la formule de Lǎo-T'ïr 老君. De gigantesques coraux, présents du Roi de l'Enfer 閻羅王, et une multitude de perles et de diamants d'une grosseur extraordinaire, cadeaux du Roi des Eaux 洞庭王, étaient offerts au Seigneur à l'occasion de sa fête anniversaire.

Un concert harmonieux jouait l'air « Quàn-Thiểu » 鈞韶樂, et une troupe d'immortels commença la danse « Nghê-Thường » 霓裳舞. Lê-Thái-Công et ses trois compagnons assistaient à ce spectacle merveilleux en regardant par les fentes d'une fenêtre.

Tout-à-coup, au milieu de ces chants et de cette musique, une jeune fille vêtue de rose, se détachant de la foule, apporta au Roi des rois une coupe en jade remplie de nectar ; mais par mégarde la coupe s'échappa de ses mains et vint se briser sur le sol.

A ce bruit, tous les assistants tournèrent les yeux vers la jeune fille, qui s'était arrêtée, interdite et épouvantée. A gauche, un Génie, quittant son rang, se dirigea vers le Trône, s'agenouilla devant le Roi, et lut un passage d'une douzaine de caractères dans un livre d'or qu'il tenait en main. L'assemblée était dans l'angoisse.

Du fond du palais impérial, une voix sonore rompit le silence : « Le séjour céleste n'a plus pour vous aucun charme ! » Aussitôt deux Génies émissaires et une foule de filles d'honneur se rangèrent autour de la jeune fille à la robe rose, et l'escortant, la firent sortir par la porte du Nord.

Le cortège était précédé d'une enseigne couverte de caractères dorés, portée par un Esprit. De loin, Lê-Thái-Công ne put lire que deux caractères : *sắc giáng*, 勅降 « ordre de descendre ». Comme il était très loin, les autres caractères échappèrent à sa vue.

« Que se passe-t-il ? » demanda-t-il à ses trois acolytes.

C'est, lui dirent-ils, la Princesse Quỳnh-Nương Công-Chúa, 瓊娘公主, une Déesse de premier rang du séjour céleste. Elle a dû être punie de l'expulsion à terme pour avoir cassé la coupe en jade du Seigneur ».

A peine Lê-Thái-Công eut-il entamé cette conversation à voix basse qu'un Esprit sortant du pavillon d'à côté s'écria d'un ton menaçant : « Qui êtes-vous ? Comment osez-vous venir chuchoter en ces lieux ? »

Et les trois guides de répondre : « Nous sommes soldats des Dieux de la foudre 五雷神兵. Nous attendons les ordres du Roi des Cieux ».

Et pour couper court à toute autre explication, ils entraînent vivement Lê-Thái-Công et s'élancèrent de nouveau dans le vide.

Cette nuit là, réveillé de son court évanouissement, Lê-Thái-Công fut heureux de trouver sa femme miraculeusement guérie de sa longue maladie. Une odeur de parfum céleste emplît l'air et une lumière éblouissante traversant une fenêtre inonda la maison. Thái-Bà donna le jour à une charmante fille.

Pendant qu'on s'occupait à prodiguer des soins à l'accouchée, le magicien disparut avec sa fameuse hache. Très surpris par ces pouvoirs magiques, Lê-Thái-Công en chercha l'auteur pour lui témoigner sa gratitude ; mais ce fut en vain, le magicien fut introuvable.

Lê-Thái-Công rappela ses souvenirs, et ne perdant pas le moindre détail de sa vision il se dit en lui-même que peut-être, par les effets secrets de la métempsycose, l'âme de l'Immortelle à la robe rose était venue dans le corps de sa fille nouvellement née. Il donna donc à sa fille le nom de Giàng-Tiên 降仙 « Déesse expulsée », caractères qu'il avait vus écrits sur l'écrêteau de condamnation.

Lorsque Giàng-Tiên eut atteint l'âge de puberté, sa taille était svelte et souple ; sa peau avait la blancheur de la neige ; ses cheveux, brillants et onduleux, renvoyaient des rayons étincelants ; ses sourcils avaient la forme du croissant ; ses yeux étaient limpides comme l'eau d'automne. En un mot, sa beauté était au-dessus de toute imagination, et pour décrire cette beauté céleste le pinceau des plus célèbres poètes aurait été impuissant.

Vivant toute seule dans un appartement isolé, elle s'occupait de littérature et se livrait à la lecture des Annales. Elle aimait surtout à jouer de la flûte et de la guitare : la musique n'avait aucun secret pour elle. Avait-elle un moment de loisir, elle le consacrait à la composition de poèmes, dans lesquels elle chantait la beauté, la puissance et la richesse de la nature. Ses magnifiques odes sur les quatre saisons sont conservées jusqu'à nos jours comme le plus beau monument de la poésie lyrique.

Un jour, Lê-Thái-Công passant devant sa porte entendit résonner un chant mélodieux accompagné d'une musique harmonieuse. La curiosité l'arrêta et il prêta attentivement l'oreille à ce concert. Il reconnut la voix de Giàng-Tiên. Au lieu de considérer cet amusement comme un délassement innocent et de s'en féliciter comme l'auraient fait la plupart des pères, Lê-Thái-Công éprouva un sentiment d'ennui et le chagrin s'empara de lui.

Un ami de Lê-Thái-Công, Trần-Công, descendant très éloigné des Trần 陳朝, s'était fixé dans ce même village, pays d'origine de sa mère. Lê-Thái-Công lui donna Giàng-Tiên comme fille adoptive et fit construire dans le jardin d'agrément de Trần-Công un château pour la loger.

\*  
\* \*

Il y avait dans le village, un mandarin retraité qui demeurait dans une maison dont l'enclos se trouvait attenant au jardin de Trần-Công, dont il était séparé seulement par un mur.

Ce mandarin n'avait pas eu d'enfant mâle. Quelque vingt ans auparavant, dans une de ses promenades dans le parc de son domaine, il avait trouvé par hasard un bébé abandonné au pied d'un pêcher. Il l'avait recueilli chez lui comme fils adoptif et lui avait donné le nom de

Đào-Lang 桃 郎

A l'époque où se déroulaient les aventures de Giàng-Tiên, Đào-Lang était déjà majeur. Ce mandarin, voisin de Trần-Công, attiré par la douceur et la conduite irréprochable de Giàng-Tiên et frappé de sa rare beauté, se décida à la demander en mariage pour son fils. Cette demande fut acceptée avec plaisir par Lê Thái-Công et Trần-Công, qui s'estimèrent heureux de pouvoir marier leur fille à un habitant du village.

Après la noce, Giàng-Tiên et son mari vécurent en bonne intelligence; leurs parents ne fuisaient que se louer de leur union et de leur piété filiale. C'était un jeune ménage envié de tout le monde.

L'année suivante Giàng-Tiên mit un garçon au monde. Le temps passe vite : les jours succédaient aux jours, les mois aux mois, les années aux années, sans que l'on s'aperçut qu'il y avait déjà trois ans que Giàng-Tiên vivait sous le toit conjugal.

Au troisième jour du troisième mois, Giàng-Tiên fut enlevée subitement par la mort, dans sa vingt-et-unième année, à la fleur de son âge. Elle laissa un vide cruel parmi les siens. Les derniers honneurs lui furent rendus, et les funérailles furent célébrées en grande pompe.

\*  
\* \*

Sa faute ayant été expiée, Giàng-Tiên fut réintégrée au Padrais. Mais bien que son âme fut exaltée dans les cieux, elle gardait un souvenir ineffaçable de son passage sur la terre. Le visage sombre, le front flétri, les sourcils contractés, elle manifestait l'ennui qui la rongeaient. Des larmes perlaient constamment sur ses joues pâles.

Touchés des douleurs de Giàng-Tiên, les Anges, ses amis, se résolurent à en référer au Roi du Ciel. Celui-ci conféra à la Déesse le titre de Princesse Liễu-Hạnh 柳杏公主, et lui permit de retourner dans le monde terrestre.

Tiên-Chúa (1), obéissant à la volonté du Seigneur, retourna sur la terre deux ans après sa mort, au moment où le deuil allait prendre fin.

Depuis la mort de Giáng-Tiên, sa mère Thái-Bà ne passait pas un moment sans penser à sa fille regrettée. Un après-midi, comme elle visitait les appartements que celle-ci avait habités, elle y trouva ses instruments de musique couverts de toiles d'araignées, ses flûtes en proie à la vermoulure ; les pièces de poésie, rédigées autrefois par elle et collées au mur, étaient tachées et noircies par la fumée ; les bibelots déposés sur le guéridon ne servaient plus que de refuge aux rats impertinents. Ce spectacle toucha tellement Thái-Bà qu'elle se mit à sangloter et tomba évanouie.

« Oh ! mère, lui cria Tiên-Chúa en franchissant subitement le seuil de la porte, ne donnez pas libre cours à vos émotions, je vous en supplie. Me voilà près de vous, ma mère ! »

Stupéfaite de cette interpellation brusque, Thái-Bà tourna videment, la tête :

« D'où venez-vous ainsi, ma fille ? Vous n'étiez donc pas morte ? »

Pour toute réponse, Tiên-Chúa regarda sa mère et fondit en larmes.

Lê-Thái-Công, Trần-Công et le frère aîné de Tiên-Chúa, informés de cette apparition miraculeuse et inattendue, accoururent en proie en même temps à la douleur et à la joie.

Tiên-Chúa tomba à genoux devant ses parents et très émue : « Oh ! comme j'ai manqué à mes devoirs filiaux, moi qui suis cause de tout ce chagrin pour mes parents. Ce n'est pas parce que je n'ai pas voulu vivre au milieu de vous où j'étais comblée des caresses et des baisers de ma mère, mais c'est parce qu'en ce monde nul ne peut fuir son destin. Ne pensez plus à moi et ne vous affligez pas ».

Et en quelques mots elle recommanda à son frère aîné de s'occuper de ses parents dans leur vieillesse. Puis se levant, elle sortit.

Son père adoptif Trần-Công la retint par un geste : « Nous sommes inconsolables depuis que la mort vous a enlevée à notre affection. Maintenant, vous voilà revenue, restez. Pourquoi nous quitter encore et si vite ? »

« Père, je ne vous cache pas, répondit-elle, que j'étais Déesse de premier rang du Paradis. Pour une petite faute j'en ai été expulsée. Le terme de mon exil ayant expiré, je suis réintégrée à la Cour céleste. Je viens vous faire aujourd'hui une visite, à vous et à mes parents, car je garde de mon séjour sous votre toit, des souvenirs ineffaçables. Je

(1) Cette nouvelle appellation donnée à la Déesse semble composée des derniers mots de ses deux appellations précédentes : Giáng-Tiên et Liễu-Hạnh-Công-Chúa  
Note du Rédacteur).

ne suis plus maintenant qu'une âme dépourvue de corps, il m'est impossible de rester longtemps sur la terre. Pour vous, mes parents, vous-avez fait dans le cours de votre vie beaucoup d'actes de charité : je crois savoir que vous êtes déjà portés sur la liste des bienheureux ; j'espère vous rencontrer un jour dans le Ciel.»

A ces mots elle disparut.

\* \*

Revenons maintenant à **Đào-Lang**. Peu de temps après la mort de sa femme, il quitta son village natal, son enfant au dos, pour aller s'établir dans les environs de la capitale de Hanoi. Tout seul, il vivait retiré dans un lieu isolé, et renonça à tout travail intellectuel. Toujours triste et morose, il passait son temps accoudé à la fenêtre, fixant ses regards mornes et indifférents sur l'horizon.

Au milieu d'une nuit d'automne, dans sa chaumière, à la pâle lueur d'une lampe antique mal alimentée, **Đào-Lang**, tout eu berçant, son enfant dans ses bras, dépeignait philosophiquement son malheureux sort en deux pièces de vers. Lorsqu'il eut terminé son travail, l'enfant, pauvre petite créature innocente ; dormait profondément sur son sein : il le remit à la vieille servante qui le coucha tranquillement dans son berceau ; puis, revenant à sa place, il donna libre cours à ses pensées amères.

Des coups redoublés retentirent à la porte, **Đào-Lang** ouvrit et trouva sa défunte femme présente devant lui.

- « Ma bien-aimée, lui dit-il en saisissant le bout de sa robe, j'ai perdu en vous non seulement une épouse précieuse et chérie, mais encore une compagne sûre dans la vie. Jamais je ne saurais être consolé de notre séparation. Rien ne me relie au monde maintenant, je vous suis partout où vous irez. Sans vous, je ne vivrai pas, avec le découragement et les souffrances ».

- « Détrompez-vous, Monsieur, lui dit-elle d'un air sérieux, les hommes de cœur ont presque tous les mêmes sentiments. Quoiqu'il en soit, ils ne négligent pas leur avenir sous prétexte qu'ils ont éprouvé une perte douloureuse en la personne d'une femme. Vous avez vos vieux parents à entretenir et notre jeune enfant à élever ; à qui les confierez-vous pour me suivre ? Je ne vous cache pas que je suis Déesse du Paradis, tandis que vous-même vous étiez Astre attaché comme page à la cour céleste **帝所星曹**. Il est écrit que notre union devait être rompue cette fois et que dans une vingtaine d'années nous nous retrouverons réunis en famille ; ne vous inquiétez pas ».

Elle passa le reste de la nuit à enseigner à Đào-Lang les devoirs de l'homme envers sa patrie, ses parents et ses semblables ; enfin elle l'engagea par de bons conseils à s'appliquer à la culture des lettres.

À l'aube, avant de quitter son mari, elle lui recommanda plus d'une fois ses vieux parents. Puis elle s'éleva vers le ciel et disparut dans les nues.

\*  
\* \*

Depuis cette époque, Tiên-Chúa errait de-ci de-là dans les airs sans avoir de demeure fixe. Elle existait partout et nulle part. Quelques fois, elle apparaissait sous la forme d'une élégante, jeune fille jouant de la flûte au clair de la lune ; d'autres fois, elle se transformait en une vieille femme, s'appuyant sur un bambou, assise au bord de la route à l'ombre d'un arbre. Malheur à ceux qui lui adressaient des plaisanteries.

Les offrandes en espèces qu'on lui avait faites en retour des services qu'elle rendait, furent apportées de temps en temps chez ses parents, pour subvenir à leurs besoins.

Deux ans après, ses parents et ses parents adoptifs moururent successivement les uns après les autres. Đào-Lang mourut également l'année suivante. Seul survivant, son frère aîné se chargea de son fils.

Maintenant aucun lien important ne l'attachait plus au monde. Trê-Chúa fit de nombreuses excursions visitant tous les sites et monuments du royaume. Elle alla à Lang-Son 諒山 visiter la célèbre pagode dans la montagne. Là elle déchiffra admirablement beaucoup d'énigmes difficiles, qui sont encore conservées dans les manuscrits. Elle visita ensuite les hautes montagnes, les grands cours d'eau, les villes, les marchés, les temples et les pagodes dans le Tonkin. Elle fréquentait l'avenue de Hoè-Nhai 槐街, la pagode de Báo-Thiên 報天, le château de Hoành-Đình 橫亭 et le bac de Đông-Tân 東津. Partout où elle passait, elle ne manquait pas de laisser des vers en souvenir de sa visite.

Notamment un jour à Tày-Hồ 西湖 (Grand Lac de Hanoi), déguisée en marchande d'alcool, elle échangea, un après midi, avec les trois célèbres poètes, Phùng-Sanh, Ngô-Sanh et Lý-Sanh, nombre de poésies touchantes sur le paysage pittoresque de ce lieu, poésies qu'on a conservées jusqu'à nos jours.

Les trois lettres revinrent au lac le lendemain de cette entrevue, mais combien fut grande leur surprise, lorsqu'ils ne trouvèrent ni boutique, ni marchande. Dupes de leur galanterie, ils restaient honteux et déconcertés, n'assistant qu'au chant aigu des cigales et aux coassements des grenouilles dans les eaux stagnantes.

En lisant et relisant les vers faits par la marchande d'alcool de la veille, ils se rendirent compte que ce n'était ni une Muse, ni une Nympe du lac, mais bien une apparition de la Déesse.

\*  
\* . \*

Plus tard, Tiên-Chúa quittait Tày-Hồ pour visiter le village de Sóc-Hương 朔鄉, dans la province de Nghệ-An.

Sóc-Hương est très joli au point de vue du paysage : une chaîne de montagnes lui sert de limite naturelle au Nord ; dans la vallée, serpente un ruisseau profond ; un petit bois de pêchers, aux branches touffues, ombrage le cours d'eau le long des deux rives.

On était en plein été : un soleil de plomb dardait ses rayons sur la terre sablonneuse ; la brise soufflait faiblement et la chaleur devenait accablante.

Tiên-Chúa s'engagea toute seule dans le bois, vint s'asseoir à l'ombre d'un arbre et contempla les blocs de pierres informes et monstrueux de la montagne, l'eau transparente de la source, et les couleurs variées et éclatantes des pêchers en fleurs.

Les oiseaux gazouillaient sur les branches tandis que les poissons se promenaient au fond du cristal du ruisseau, et, de temps en temps, quelques fleurs épanouies tombaient sur la surface de l'eau et étaient emportées par le courant pour ne plus revenir.

Ce spectacle impressionnant de la nature l'émua au plus profond de l'âme, et lui rappela jusqu'au moindre détail son séjour de délices dans les Cieux. Pour chasser ces pensées, elle se remit à marcher gravement dans le bois, ne s'arrêtant de temps à autre que pour cueillir des fleurs. Déjà le soleil s'acheminant vers la fin de sa carrière passait de l'autre côté de la montagne, les oiseaux nocturnes faisaient entendre leurs chants lugubres et les bêtes fauves commençaient à sortir de leur antre et à s'aventurer en faisant vibrer l'air de leurs cris rauques pour saluer le retour de la nuit.

Rien ne put tirer Tiên-Chúa de sa rêverie.

Tout à coup, du fond d'une sentier ténébreux, elle vit venir un jeune homme de vingt ans environ, qui, la tête intelligente et l'allure noble, traversa le bois se dirigeant vers le hameau de l'Ouest, portant sous le bras un paquet de livres.

Tiên-Chúa s'adressa à lui pour demander sa route. Mais le jeune étudiant fit semblant de ne rien entendre et continua tranquillement sa route sans proférer un seul mot.

Elle reconnut de suite que, par le mystère de l'incarnation, sous le corps de cet indifférent garçon se logeait l'âme de son défunt **Đào-Lang**

桃郎. A l'aide de sa broche, elle traça sur l'écorce d'un arbre un poème dédié au jeune homme qu'elle improvisa en cette circonstance, C'était bien Đào-Lang qui, mort de chagrin vingt ans auparavant, était revenu au monde sous la forme de ce jeune homme.

Doué de bons principes, il passait pour un brave garçon, intelligent et aimable.

La famille qui lui avait donné le jour avait été décimée ; il ne restait que lui seul au monde, orphelin et sans tutelle. Il vivait au jour le jour, du maigre revenu d'une propriété à lui laissée par ses parents. Mais, tout pauvre qu'il était, il ne cessait de fréquenter les cours de lettres professés par un vieil instituteur du village. Ce soir là, rentrant de la classe, il avait rencontré Tièn-Chúa dans le bois.

\*  
\* \* \*

Quelques jours plus tard, en revenant de l'école, le soir, Đào-Lang s'arrêta spontanément à l'endroit où le hasard lui avait fait rencontrer Tièn-Chúa. Par instinct, il s'approcha d'un pêcher et trouva les ver(...) son adresse tracés sur l'écorce de l'arbre.

Après une lecture attentive, il fut convaincu, par la richesse du langage et la noblesse du style, que l'auteur de ces vers était la jeune femme égarée de l'autre soir. Il répondit également en vers, en se servant des mêmes rimes, et transmit sa réponse par la même voie.

Devenu rêveur, il resta là jusqu' à la tombée de la nuit, sans songer à retourner à sa demeure.

Le lendemain, une pluie torrentielle le retint pendant plusieurs jours à la maison. Il s'ennuyait horriblement.

Dès que le soleil eut repris sa course normale, la première chose que fit Đào-Lang fut d'aller au bois pour voir si les caractères graves sur l'écorce de l'arbre n'avaient pas été abimés par le mauvais temps.

Après avoir relu les poésies qui restaient intactes, il retomba plongé dans son rêve sans avoir le courage de s'éloigner.

Réveillé par un bruit de pas qui retentissait derrière lui, Đào-Lang tourna la tête et se trouva en présence de Tièn-Chúa. Après les courtoises salutations d'usage, ils se mirent à se féliciter réciproquement et à commenter les poèmes qu'ils avaient échangés entre eux. L'incident survenu à leur première rencontre fit ensuite les frais de leur conversation.

« Je suis, déclara Tièn-Chúa, descendante d'une famille de mandarins domiciliée non loin de la préfecture. Mes parents sont tous morts, je suis venue me fixer dans cette région ».

« Moi aussi, réparti Đào-Lang, je suis orphelin et je ne suis pas encore marié. Si rien ne porte atteinte à votre délicatesse, je désirerais ou demander votre main. Qu'en pensez-vous ? »

Tiên-Chúa baissa les yeux et la rougeur monta sur ses joues.

Sur son consentement, exprimé par le silence qui suivit la demande (...) Đào-Lang, Tiên-Chúa devint quelque temps après sa fiancée.

L'azur du ciel est parsemé d'étoiles ; la voie lactée est illuminée par une infinité d'astres plus brillants que jamais ; un vent de zéphir rafraîchit la terre et dissipe la chaleur étouffante de la journée ; les roses emplissent l'espace d'un parfum doux et délicieux. C'est parce cette nuit silencieuse et propice que le mariage de Đào-Lang avec Tiên-Chúa fut célébré.

De cet hymen, Tiên-Chúa eut, un an après, un gentil garçon.

Đào-Lang, après son mariage négligea ses études sérieuses pour (...) adonner exclusivement à ses œuvres poétiques.

Un soir, rentré un peu tard, il présenta avec empressement à sa femme, en train de tisser sur le métier, une liasse de pièces de vers qu'il avait composées dans la journée pour les soumettre à sa correction.

« Vos vers sont jolis, lui dit-elle, c'est vrai. Mais permettez-moi de vous faire remarquer que ce n'est pas pour devenir poète que vous avez eu le dessein de passer votre jeunesse à apprendre les caractères ; bien au contraire, c'est pour être utile à votre Roi et à votre pays, le jour où vous serez appelé à gouverner le peuple. Ce serait peu sage d'abandonner l'étude des sciences pour vous livrer uniquement à l'art de la poésie, afin de recevoir quelques éloges plus ou moins flatteurs. »

A ces mots, Đào-Lang s'inclina très bas devant sa femme, et lui promit, formellement de se préparer pour le premier concours.

Il sut tenir sa promesse, car l'année suivante il fut reçu successivement au concours triennal et à celui du Doctorat. De par ses titres universitaires, il fut élevé au rang de Hân-Lâm 翰林, pour servir comme mandarin dans le royaume.

\* # \*

Influent et riche, Đào-Lang reprit son ancien goût pour la poésie. En dehors des heures de travail, il composait et commentait avec sa femme des vers célébrant la grandeur et les beautés de l'univers.

Le jeune ménage jouissait d'une bonne réputation dans le pays et menait une vie très heureuse et très honorable à tous points de vue.

Un soir d'hiver, dans l'intimité, le jeune couple s'entretenait tête à tête les choses de la vie en se chauffant paresseusement près d'un

âtre. Soudain, **Tiên-Chúa** s'adressa à son mari les larmes aux yeux : « Je ne suis pas un être humain, mais une Déesse du Paradis ; j'ai été expulsée du Ciel pour avoir cassé une coupe en jade. Quant à vous, avant votre venue au monde, vous étiez Astre attaché comme page il la Cour Céleste (星曹) ; autrefois, nous nous étions déjà mariés l'un à l'autre, mais ce lien avait été rompu par suite de mon retour au Ciel ; et c'est pour la deuxième fois que nous sommes unis. Le terme de mon exil touche aujourd'hui à sa fin, c'est à contre-cœur que je vous quitte sur l'heure pour reprendre mon ancienne place dans le Royaume des Cieux ».

A cette révélation mystérieuse, **Đào-Lang** resta un moment interdit et anéanti, puis éclata en sanglots. Il essaya de retenir son épouse au moins pour quelque temps encore, mais peine perdue, personne au monde ne peut se soustraire à son destin.

Des paroles d'adieux à attendrir des cœurs de bronze furent échangées entre lui et **Tiên-Chúa** d'une voix entrecoupée de sanglots et de pleurs. C'est fort navrant de faire assister les lecteurs à une pareille scène de séparation ; le pinceau du plus habile lettré ne saurait la décrire sans compassion. Mieux vaut ne jamais se connaître que de s'aimer pour se séparer aussi péniblement.

La troisième veille avait sonné. **Tiên-Chúa** amena son fils devant son mari pour le lui confier et lui fit de profondes prosternations pour prendre congé de lui.

Les mains dans les mains, **Tiên-Chúa** et son mari se regardèrent tendrement et mélancoliquement pendant longtemps comme s'ils n'avaient pas le courage de se séparer.

Mais déjà un char richement orné et attelé de deux vigoureux coursiers stationnait devant la maison, et une foule de filles d'honneur chamarrées de pendeloques l'attendaient à la porte. Après un dernier et suprême adieu, **Tiên-Chúa** lâcha les mains de son mari pour le quitter pour toujours. **Đào-Lang** dans un mouvement de désespoir, la retint par force, mais en vain : d'un bond agile elle s'élança sur le char et disparut dans les ténèbres emportée par un coup de vent parfumé.

**Đào-Lang** tomba évanoui.

\* \*

Remis de ses émotions, l'académicien ne fit plus son service comme à l'ordinaire. Privé de tout, moralement et physiquement malade, il devint de jour en jour si maigre que ses os voulaient percer sa peau. Son mal ne lui donnait pas de relâche.

Las de sa carrière administrative, il se dit en lui-même : « Il y a dans le monde des hommes qui s'engagent dans le mandarinat avec la seule prétention d'être utiles à leur patrie ; d'autres travaillent pour nourrir leurs parents et leur famille. Pour moi, devenu presque infirme, je ne suis plus propre à rendre service à mon roi, et, du reste, je n'ai plus ni parents, ni femme à ma charge. Je ne puis plus vivre longtemps sous le joug gouvernemental, rien que pour avoir de quoi nourrir ma bouche. Tous ces faux honneurs, ces gloires éphémères ne me disent par grand chose. Je vais me retirer pour reprendre ma liberté et vivre au grand air ».

Sur ce, il adressa un rapport au Trône, demandant au Roi de lui permettre de transporter ses ossements à lui dans son pays, rapport très sensationnel où se manifestaient des sentiments loyaux et sincères. Le Roi céda alors à sa demande, et lui accorda la retraite avec le grade qu'il possédait.

Đào-Lang, retiré dans son pays à l'âge d'une trentaine d'années, construisit dans le bois des pêchers une villa à l'endroit même où il avait autrefois rencontré Tièn-Chúa. Là il vécut tranquillement le reste de sa vie en état de veuvage.

Eperdument amoureux des beaux paysages, il passait de longues journées à admirer la nature, à contempler les rochers et à regarder couler les cours d'eau. Il ne gardait aucun souvenir de sa vie passée dans l'administration. Il n'aimait plus que le vin et la poésie, seuls consolateurs et amis qu'il possédait au monde.

Son fils qui avait reçu de lui une instruction solide qui le fit recevoir au concours devint plus tard un mandarin glorieux et digne de ses pères. Quant à lui, il mourut obscur.

\* \*

Pendant que l'académicien vivait dans sa retraite de Sóc-Hương, Tièn-Chúa était remontée au Ciel.

« Eh bien ! s'écria le Roi des Cieux en la voyant entrer et faire des prosternations, trouvez-vous agréable et heureux votre séjour dans le monde septentrional ? »

« Sire, répondit-elle, me voici aujourd'hui à vos pieds ; j'ai purgé les cinq périodes de douze ans de mon exil. Mais j'ose déclarer franchement à Votre Majesté céleste que les relations que j'ai eues avec les êtres de cette planète restent toujours chères à mon cœur : j'ai l'intention de demander à Sa Toute Puissance la faveur d'y retourner encore. »  
Après réflexion, le Roi donna son adhésion à cette demande.

Alors Tiên-Chúa emmena avec elle deux autres Immortelles, Hồng-Nương 紅娘 et Quê-Nương 桂娘, et elle descendit avec elles en plein jour à Phò-Cát 庸葛, dans la province de Thanh-Hoá.

La région de Phò-Cát est accidentée de pittoresques montagnes ; les bois y sont verdoyants et ombreux ; la terre est fertile, et les sources y répandent la richesse.

La Déesse et ses deux compagnes s'y établirent. Elle récompensait largement le bien et punissait impitoyablement le mal. Les habitants de la province, en témoignage de leur reconnaissance, y construisirent une splendide pagode pour lui rendre un culte divin.

Le bruit des miracles de la Déesse fut vite répandu dans l'Empire.

En l'année de *cánh-trị* 景治 des Lê (1662), sur la proposition des mandarins de la Cour, le Roi ordonna la destruction du Temple et la profanation du culte de la Déesse.

A cet effet, des troupes furent envoyées à Phò-Cát, accompagnées des sorciers les plus célèbres venus des différents points du royaume.

Arrivés sur les lieux, ils placardèrent tout d'abord des amulettes pour chasser, disaient-ils, les mauvais génies et pratiquèrent leur science d'envoûtement pour tuer les diables. Puis ils commencèrent à mener une campagne contre la Déesse.

Les sifflements des flèches, les sons des cors et des cloches, les cris des hommes, les hurlements des sorciers, le roulement des tambours, les hennissements des chevaux, les beuglement des éléphant, les coups de canons et les échos des montagnes répétant confusément tous ces bruits dans la région, faisaient comme un violent orage accompagné de la foudre et du tonnerre. C'était un vacarme infernal. Ils mirent enfin le feu à la pagode et la réduisirent en cendres.

Mais pas de fantôme tué ni de Génie blessé, après cette bataille ordonnée par le Roi des Lê. L'opération n'eut pour résultat que d'introduire la terreur parmi les habitants des airs et des forêts, qui, effrayés de ce tapage inaccoutumé, s'élançèrent affolés hors de leurs retraites pour prendre le large.

La Déesse en fut indignée et en garda rancune.

Quelques mois après cette opération, une épidémie et une épizochie sévissaient rigoureusement dans la région : les hommes et les bêtes furent décimés. Par l'intermédiaire d'un médium, on sut que tous ces fléaux étaient dus à la vengeance de la Déesse. Les notables de Phò-Cát allèrent en foule à la capitale et informèrent le Roi, dans une longue supplique, de la fatalité qui pesait sur eux.

Le Roi, singulièrement étonné de la puissance invisible de la divinité, jusque la inconnue, ordonna la reconstruction de la pagode à Phò-Cát

et conféra à la Déesse le titre de Mā-Cái-Còng-Chúa 禡盖公主 avec brevet royal (1).

Depuis lors le peuple du pays a toujours été béni par elle.

Plus tard la Déesse, par des miracles, aida l'armée impériale à remporter la victoire dans une des batailles engagées avec les usurpateurs de l'époque. Elle fut à cette occasion élevée au titre de Chè-Thắng-Hòa-Điệu-Đại-Vương « Grand Roi Vainqueur Puissant » 勝和妙大王.

Elle est adorée et vénérée des Annamites ; on rencontre partout des temples et des pagodes édifiées en son honneur.

En la sixième année de Thiệu-Trị (1845), elle fut promue au grade de Génie tutélaire de premier rang 上等神. Cette investiture de premier rang a été confirmée successivement par Leurs Majestés Tự-Đức (en 1853), Đồng-Khánh (en 1887) et Thành-Thái (en 1903).

Les deux autres immortelles Hồng-Nương et Què-Nương sont nommées la première Quỳnh-Cung-Duy-Tiên 瓊宮維仙夫人 et la seconde Quảng-Cung-Què-Anh 廣宮桂英夫人, toutes deux Génies du second rang 中等神.

Les cérémonies en l'honneur de la Déesse et de ses compagnes ont lieu tous les ans, les septième, huitième et neuvième jours du troisième mois.

(1) *Mā-Cái* signifie mère dans le dialecte des Lê.

# ENUMÉRATION DES PAGODES ET LIEUX DE CULTE DE HUÉ

(Suite)

Par le Dr A. SALLET.

et

NGUYỄN-ĐÌNH-HOÀ

Sous-Directeur à l'Ecole des Hậu-Bồ

- 64 — *Miêu* de Thành-Hoàng 城隍廟, appartenant au Giáp de Tam-Thiếp 三捷甲 (ancien hameau des distillateurs ; rue Bobillot, 8<sup>e</sup> quartier 第捌坊).
- 65 — *Miêu* dédié à Đỗ-Khương 杜康廟, patron des distillateurs. Relève du même quartier (rue Bobillot).
- 66 — *Miêu* des Ngũ Hành. Même quartier, même rue.
- 67 — *Miêu* des Tam Vị, Kim, Hỏa et Thổ. 三位, 金火土星. Ces deux *miêu* sont entretenus par les soins du quartier.
- 68 — Arbre sacré (Bồ-Đề) et *miêu* dédié à Cao-Các 高閣 et aux Ngũ Vị 五位, appartient au quartier (rue Jules-Ferry).
- 69 — *Miêu* de Quan-Công et petit *miêu* des Ngũ Hành. Dans l'enceinte du Đốc-Học. 督學堂.
- 70 — *Miêu* abandonnée dont le culte a été relevé par les gardes indigènes depuis quelques temps (rue Jules-Ferry).
- 71 — Lịch-Đại-Đê-Vương-Miền 歷代帝王廟.

Temple des Empereurs et Rois de toutes les Générations. Désigné communément sous le nom de pagode de Lịch-Đại. — Construit en la 4<sup>e</sup> année du règne de Minh-Mạng (1823) sur le territoire du village de Dương-Xuân 陽春社 aujourd'hui incorporé au 9<sup>e</sup> quartier de la ville de Hué.

Actuellement il n'existe qu'un bâtiment central et deux bâtiments latéraux. Dans le premier sont conservés les tablettes des anciens Rois et Empereurs, dans les seconds se célèbre le culte des hommes illustres. L'ensemble de ces bâtiments est entouré d'une enceinte, qui en

avant s'ouvre par une grande porte à étage décorée, porte dans l'intérieur de laquelle se trouvaient autrefois des descriptions sur bois, actuellement disparues.

7 2 - *Miếu* de Võ-Sư 武師廟. Grand bâtiment entouré d'une cour avec enceinte. — Il est dédié au Maître de l'art militaire. Situé à côté du Lịch-Đại.

7 3 - Pagode de Báo-Quốc 報國寺 construite sous la période Vĩnh-Thạnh des Lê 黎永盛 (1705-1720) ; cette pagode a eu pour première appellation celle de Hàm-Long 咸隆 qui, sur ordre de Cảnh-Hưng des Lê 黎景興, en la 8<sup>e</sup> année de son règne (1747), fut changée en celle de Báo-Quốc. Réparée en 1802 sur les fonds fournis par la reine Hiêu-Khương, 孝康皇后, son nom fut changé alors en celui de Thiên-Thọ 天壽. Minh-Mạng, dans une visite à cette pagode, donna ordre qu'elle reprit le nom de Báo-Quốc 報國.

Cette pagode possède ainsi deux descriptions en gros caractères : sur le devant, Báo-Quốc-Tự 報國寺 et sur le dernière, Thiên-Thọ-Tự 天壽寺.

Il existe là une cloche fort jolie pesant 826 cân, qui fut fondue sous Gia-Long (1808). C'est une pagode très intéressante que l'on aperçoit devant la gare de Hué.

74 - Petit *miếu* des Ngũ Hành, abandonné.

75 - *Miếu* des Ngũ Hành, entretenu par le hameau de Trường-Sùng 場 纒.

7 6 - *Miếu* des Ngũ Hành, entouré d'un bosquet.

7 7 - *Miếu* des Ngũ Hành 五行廟.

7 8 - *Miếu* des Ngũ Hành 五行廟.

7 9 - Petit *miếu* de Hà-Bá 河伯廟, dans le même enclos que le précédent.

Ces divers *miếu* sont répartis à travers le 9<sup>e</sup> quartier, qui en a la charge.

8 0 - *Miếu* en bois construit sur le bord du canal de Đông-Bà à l'angle du pont de Gia-Hội. Culte de Hà-Bá 河伯 et des Ngũ Hành. Entretenu par des sampaniers (rue de Đông-Bà).

8 1 - *A m* dédié à Thánh-Mẫu-Thiên-Y A-Na, 聖母天依阿那 construit par la femme d'un Bô-Chánh. L'entretien de ce *am* est assuré par une association de femmes du 1<sup>er</sup> quartier, (rue de Đông-Bà).

8 2 - *Đình* (du 1<sup>er</sup> quartier, construit en la 1<sup>re</sup> année de Duy-Tân (1907) (rue de Đông-Bà).

8 3 - Petit *miếu* élevé sur la berge du canal, surmontant un pilier, en bois. — Dédicé au Hà-Bá. — Culte particulier des sampaniers (rue de Đông-Bà)

- 8 4 - Petit *miếu* placé sur un arbre, au bord du canal ; consacré au **Hà-Bá** ; comme le précédent, appartient aux sampaniers (rue de **Đông-Ba**).
- 8 5 - *Miếu* en paillote pour le culte de **Thiên-Y-A-Na**. Appartient au 1<sup>er</sup> quartier (**Nam-Giáp**) (rue de **Gia-Long**).
- 86 - *Miếu* semblable ; même culte ; même *giáp*.
- 87 - *Miếu* en bois consacré encore à la même divinité ; appartient au même quartier (rue de **Gia-Long**).
- 8 8 - *Miếu* en bois pour le culte des **Ngũ Hành**; relève du 1<sup>er</sup> quartier (**Tây-Giáp**) (ruelle conduisant à l'abattoir).
- 89 - *Miếu* dédié aux **Ngũ-Hành** ; appartenant au 1<sup>er</sup> quartier (**Bắc-Giáp**) (ruelle de l'abattoir).
- 90 - Arbre sacré (**Bồ-Đề**) 菩提, sur lequel été placé un petit autel par les sampaniers et les riverains qui y vénèrent le **Hà-Bá** (rue de **Đông-Ba**).
- 91 - *Đình* du 2<sup>e</sup> quartier, construit dans la 2<sup>e</sup> année de **Duy-Tân** (1908) ; on y rend un culte à **Thiên-Y-A-Na** 天依阿那.
- 92 - *Miếu* de **Thành-Hoàng** situé près du mirador X, appartient au quartier (**Trung-Giáp**) 中甲.
- 93 - *Miếu* de **Thủy-Long-Công-Chúa** 水龍公主 et de **Hùng-Long-Công-Chúa** 紅龍公主, situé près du bac de **Bao-Vinh**. Il est aux soins du quartier.
- 94 - *Đàn* « tertre » des **Âm-Hồn** 陰魂 appartenant au même quartier.
- 9 5 - *Miếu* de s **Ngũ Hành**. Transformation d'un *miếu* primitif construit par les canonniers **五保** de la citadelle. Cet ancien *miếu* restauré par les habitants du *phường* de **Chánh-Bắc** (**正北坊**) constitue le fond ou l'arrière-plan du *miếu* actuel, à l'avant duquel a été ajoutée une construction récente. - Appartient au 3<sup>e</sup> quartier (**第三坊**) (côté nord de la citadelle)-
- 96 - *Miếu* des **Ngũ Hành** en paillote.
- 97 - *Đình* du 3<sup>e</sup> quartier en paillote.
- 98 - *Miếu* des **Ngũ Hành** en paillote.
- 99 - *Miếu* des **Ngũ Hành** en paillote.
- 100 - Esplanade des **Âm-Hồn** (côté ouest de la citadelle).
- 101 - *Miếu* des **Ngũ Hành** en paillote. Dans le 4<sup>e</sup> quartier (**第四坊**).
- 102 - *Miếu* de **Ông-Thần-Đá** 翁神碣 en paillote ; *Miếu* délabré contenant une statue grossièrement sculptée ; statue miraculeuse. Objet d'un culte pour les tailleurs de pierre (côté Sud de la citadelle).
- 103 - *Miếu* des **Ngũ Hành** en paillote.
- 104 - Groupe de **Mã-Ông-Trạng**, tombeaux auxquels on attache un pouvoir surnaturel.

- 105 - *Miếu* de Quan-Công et des Ngũ Hành; construit par les anciens magasiniers du Mộ c-Thương (木倉), « magasin du matériel ». Entretenu aujourd'hui par le quartier.
- 106 - *Miếu* des Ngũ Hành; construit par les Long-Thuyền 龍船 « marins royaux ». Entretenu aujourd'hui par le quartier.
- 107 - *Miếu* des Ngũ Hành en paillote.
- 108 - *Am* de Thánh-Mẫu. — Appartient aujourd'hui à l'entrepreneur Ba-Quí.
- 109 - Autel de Hà-Bá entretenu par les sampaniers.
- 110 - Autel de Hà-Bá entretenu par les sampaniers, au débarcadère de Thương-Bạc 商舶.



# DEUXIÈME PARTIE

DOCUMENTS CONCERNANT LA SOCIÉTÉ

---

## COMPTES-RENDUS DES RÉUNIONS DE L'ASSOCIATION DES « AMIS DU VIEUX HUÉ »

---

### Compte-rendu de la réunion du 26 février 1914.

Présidence de M. Dumoutier.

Présents : MM. Bonhomme, S.A. le Prince Bîu-Liêm, Bernard, Bienvenue, Cadière, Chovet, Ducro, Dumoutier, Đào-Thái-Hành, le Bris, Le Fol L' évêque, Morineau, Nguyễn-Đình-Hoè, Roux, Sallet, Sogny.

Lecture est donnée du procès-verbal de la précédente réunion. Ce procès verbal est adopté.

M. Sogny présente une note descriptive des urnes dynastiques du Palais. Cette note est accompagnée d'une série de dessins exécutés par M. Ducro, concernant les urnes et leurs divers détails.

M. Cadière entreprend, au point de vue historique, l'étude de ces urnes, et M. Chovet complète cette même étude par une note technique sur la fonte des urnes. Divers dessins représentant le mode de fusion sont joints à la note de M. Chovet.

M. Nguyễn-Đình-Hoè présente une note sur les pins de Nam-Giao, pins dont M. Cadière fait l'étude historique.

Le Docteur Sallet et M. Hoè apportent les résultats de la continuation de leurs recherches sur les pagodes et les lieux de culte de Hué.

M. Ducro, dont les dessins des urnes ont été présenté, montre un projet de couverture du Bulletin. M. Ducro est vivement remercié en même temps que félicité pour l'exactitude des premiers et le goût artistique dont il a fait preuve dans le second travail.

M. Bernard demande si des abonnements pourront être autorisés au Bulletin de l'Association ; il est répondu par l'affirmative ; le prix fixé pour les abonnements sera débattu par la suite.

Le Trésorier émet le voeu que les cotisations des membres adhérents soient libérées au moins par trimestre : Adopté.

M. Cadière apporte les renseignements fournis par l'Imprimerie *Bách-Thái-Burỏi*, répondant à la demande de renseignements pour l'impression du Bulletin.

Le Rédacteur du Bulletin établit ainsi la comparaison entre les prix demandés par *Bách-Thái-Burỏi* et ceux demandés par l'Imprimerie d'Extrême-Orient et ceci pour 200 exemplaires.

	BÁCH-THÁI-BUỒI	IMP. D'EXTRÊME-ORIENT
La page en caractères moyens. . . . .	3 1. 60	3 1. 56
— plus petits. . . . .	3 80	3 87
Photographies p. c/. . . . .	0 17	0 12
Reproduction au trait p. c/. . . . .	0 12	0 08

De plus, l'Imprimerie *Bách-Thái-Burỏi* limite le nombre des caractères chinois qui pourraient être imprimés dans le texte ; les caractères employés en plus seraient facturés à l'Association

Il est donné lecture d'une lettre de M. Outrey, Résident Supérieur du Cambodge, concernant les travaux exécutés par l'Imprimerie du Protectorat à Pnom-Penh. Il avait été sollicité une réponse au sujet de la possibilité de l'impression du Bulletin par cette Imprimerie ; mais, outre que cette Imprimerie n'est pas suffisamment organisée, surtout au point de vue des caractères chinois, elle ne saurait engager de travaux pour les particuliers et les sociétés, étant totalement réservée pour les impressions officielles,

L'Imprimerie d'Extrême-Orient sera chargée de l'impression du Bulletin et M. le Rédacteur est prié de vouloir bien s'entendre avec le Directeur de cette Imprimerie pour tous les détails.

Un vote à lieu sur les candidatures présentées de :

MM. Bogaert, Industriel à Hué, présenté par MM. Cadière et Sallet.

Holbé, Docteur en Pharmacie à Saigon, présenté par MM. Cadière et Sallet

Leroy, Entrepreneur à Hué, présenté par M. Bernard et Sallet.

Perreaud, de la Société des Missions Etrangères, à Kiêu-Đông, présenté par MM. Cadière et Roux.

Dr. Reboul-Lachaux, Médecin Principal de 1<sup>re</sup> classe des T. C. à Marseille, présenté par MM. Morineau et Dumoutier.

Tous sont élus membres adhérents de la Société.

La réunion de l'Association pour le mois de mars est fixée au jeudi 26, à 5 heures et 1/2 du soir, dans la salle habituelle.

*Le Président,*

*Le Secrétaire.*

L. DUMOUTIER.

A. SALLET.

## Compte-rendu de la réunion du 26 mars 1914

Présidence de M. Dumoutier.

Etaient présents : MM. Albrecht, Bernard, Bogaert, Bonhomme, Cadière, Chovet, Ducro, Dumoutier, Dr. Gaide, Đào-Thái-Hành, Lévêque, Leroy, Masson, Nadaud, Roux, Dr. Sallet, Sogny.

Lecture et adoption du procès-verbal précédent. M. Le Bris, empêché d'assister à la réunion, s'est excusé de ne pouvoir donner lecture de sa communication sur les Cannons-Génies du Palais.

Le Dr Sallet présente une note de M. Hoè, absent excusé, concernant les cendres de Tày-Sơn, à la prison du Khâm-Đường.

M. Sogny donne un travail sur les Associés de droite et de gauche au Thê-Miêu dans le Palais royal.

M. Ducro montre le dessin définitif de la couverture du Bulletin et explique le symbolisme que l'on doit trouver dans chacun des détails.

Le Dr. Sallet poursuit l'énumération des pagodes et lieux de Culte de Hué (étude faite en collaboration avec M. Ng.-Đình-Hoè).

Le Secrétaire donne lecture des réponses adressées par M. le Gouverneur Général de l'Indochine et par M. le Directeur de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, qui acceptent chacun la Présidence d'honneur de l'Association.

M, le Rédacteur du Bulletin pose une question déjà émise par M. Orband et oubliée dans un des procès-verbaux précédents. Un fonctionnaire trouvant dans des documents officiels des renseignements importants et des sujets d'études, peut-il donner à l'Association le travail qui en découlera, risquant de priver l'Ecole Française d'Extrême-Orient de travaux qui peuvent présenter un intérêt spécial pour elle ? Il reste bien entendu que l'Ecole Française d'Extrême-Orient aura toujours la priorité dans des circonstances semblables et que l'Association se ferait scrupule d'entrer en concurrence à Hué avec l'Ecole.

M. le Rédacteur fait ensuite la proposition suivante : Ne serait-il pas possible d'établir une collection d'estampages des stèles qui existent à Hué ? Cette collection reviendrait à un prix minime et pourrait rendre de gros services dans nombre d'études futures. Cette proposition est adoptée.

Il est demandé à M. l'inspecteur, Chef du service des Travaux Publics, s'il serait possible d'avoir copie de la carte de Hué, à grande échelle, pour fixer la situation des pagodes et des monuments que l'on peut rencontrer.

M. Masson accueille aimablement cette demande et promet de donner satisfaction.

La proposition de tirage à part de 200 exemplaires des Statuts de l'Association est admise à l'unanimité.

Il est procédé à l'élection de :

M.M. le Dr Tanvet, Médecin Major de 1<sup>re</sup> classe des Troupes Coloniales à Tourane, présenté par MM. le Dr. Gaide et Bernard.

Chatel, Administrateur des Services Civils à Hué, présenté par MM. Le Fol et Lévêque.

Brousliche, Pharmacien de 1<sup>re</sup> classe à Haiphong, présenté par MM. Bernard et Dr Sallet.

Ung-Trình; Sous-directeur du Quốc-Tử-Giám, présenté par MM. le Dr. Sallet et Bonhomme.

Hồ-Đắc-Đệ, Professeur au Quốc-Tử-Giám, présenté par MM. le Dr. Sallet et Nguyễn-Đình-Hoè,

qui sont tous admis au titre de membres adhérents de l'Association.

La prochaine séance est fixée au jeudi 23 avril à l'heure ordinaire.

*Le Président,*

L. DUMOUTIER.

*Le Secrétaire,*

A. SALLET.

## Compte-rendu de la réunion du 23 avril 1914

Présidence de M. Dumoutier.

MM. Bernard, S. A. le Prince Bửu-Liêm, Cadière, Đào-Thái-Hành, Ducro, Hồ-Đắc-Đệ, Jérusalémy, Le Bris, Lévêque, Nguyễn-Đình-Hoè, Sallet, Sogny, assistaient à la réunion.

Lecture est donnée du procès-verbal de la précédente séance. Le procès-verbal est adopté

M. Le Bris présente une étude sur les Canons-Génies du Palais. Le dessin d'un de ces canons accompagne cette étude.

M. Roux continue son travail sur les prisons du vieux Hué et dit ce qu'était le Trấn-Phủ.

M. le Capitaine Albrecht empêché, fait présenter par le Dr. Sallet une note descriptive de quelques porcelaines dites « bleus de Hué » ; des photographies sont montrées à l'appui des descriptions faites.

M. Đào-Thái-Hành lit un travail traduit de la Géographie historique de l'Annam sur l'histoire de la Déesse Thiên-Y-A-Na-Điễn-Ngọc-Phi, en l'honneur de laquelle plusieurs pagodons sont élevés, particulièrement sur un terrain compris entre le canal de Đông-Ba et la Citadelle.

Le Dr. Sallet, en collaboration avec M. Nguyễn-Đình-Hoè, continue l'énumération des Pagodes et lieux de culte de Hué.

La candidature de M. Castagnié, Receveur des Postes et Télégraphes à Hué, présenté par MM. Bernard et Sogny, est mise aux voix.

M. Castagnié est élu membre adhérent.

En raison des modifications apportées dans la distribution des cours de langue annamite et du changement des jours de cours, le jeudi étant précisément affecté, à l'heure de nos séances, à l'un de ces cours, il est demandé de reporter notre réunion à un autre jour de la semaine afin qu'aucun empêchement ne puisse être donné aux membres de l'Association qui suivaient ces cours ou les professeraient.

La prochaine séance est donc fixée au mercredi 27 mai, à 5 heures et 1/2 du soir, au local habituel.

*Le Président,*

L. DUMOUTIER.

*Le Secrétaire,*

A. SALLET

# BULLETIN DES AMIS DU VIEUX HUÉ

---

I. — N° 2. — AVRIL-JUIN 1914

---

## SOMMAIRE

---

### PREMIERE PARTIE

*Communications faites par les membres de la Société.*

---

Les Canons Génies du Palais de Hué (H. LE BRIS) . . . . .	101
Les Prisons du Vieux Hué : Le <i>Trần-Phủ</i> (J.-B. ROUX) . . . . .	111
Les Associés de gauche et de droite au culte du <i>Thê-Miêu</i> (L. L. SOGNY). — Illustrations de V. F. DUCRO . . . . .	121
Note sur les cendres des <i>Tây-Son</i> dans la prison du <i>Khâm-Dương</i> (NGUYỄN- ĐÌNH-HOÈ) . . . . .	145
La Pagode <i>Quế-Ân</i> : Fondateur (L. CADIÈRE) . . . . .	147
Histoire de la Déesse <i>Thiên-Y-A-Na</i> (ĐÀO-THÁI-HÀNH) . . . . .	163
La Déesse <i>Liêu-Hạnh</i> (ĐÀO-THÁI-HÀNH) . . . . .	167
Énumération des Pagodes et lieux de Culte de Hué ( <i>suite</i> ) (D'A. SALLET et NGUYỄN-ĐÌNH-HOÈ) . . . . .	183

### DEUXIEME PARTIE

*Documents concernant la Société*

---

Procès-verbaux des réunions . . . . .	187
---------------------------------------	-----

# Menu d'accès

- Accès par Volume.
- Accès par l'Index Analytique des Matières.
- Accès par l'Index des noms d'auteurs.
- Recherche par mots-clefs.

RETOUR PAGE  
D'ACCUEIL

